

LA SÉRIE DES  
FRÈRES REED  
T. 18

JE SUIS

*Dartante*



TAMMY FALKNER

**JE SUIS PARTANTE**

---

TAMMY FALKNER

NIGHT SHIFT PUBLISHING

*À Madge, car elle connaît les Reed presque aussi bien que moi.  
Et à tous les lecteurs qui sont restés scotchés à cette série, j'offre mes plus sincères remerciements. Lorsque j'ai écrit Grand, Tatoué, et Envoûtant, je l'ai imaginé comme un livre unique. C'était juste une idée folle, mais vous l'avez appréciée, donc elle s'est développée. C'est devenu une famille, tout comme les lecteurs. Un grand merci à vous pour être restés.*

# TABLE DES MATIÈRES

## Avant-propos

1. Wren
2. Mick
3. Wren
4. Mick
5. Mick
6. Wren
7. Mick
8. Wren
9. Mick
10. Wren
11. Mick
12. Wren
13. Mick
14. Wren
15. Mick
16. Wren
17. Mick
18. Wren
19. Mick
20. Wren
21. Mick
22. Wren
23. Mick
24. Wren
25. Mick
26. Wren
27. Mick
28. Wren
29. Mick
30. Wren
31. Mick
32. Wren
33. Mick
34. Wren

35. [Wren](#)
36. [Mick](#)
37. [Wren](#)
38. [Autres livres de Tammy Falkner](#)

## AVANT-PROPOS

Mick est tombé amoureux de Wren au pire moment possible. Elle vivait quelque chose de merveilleux, et l'instant d'après ce n'était plus le cas. Sa vie avait changé en un clin d'œil. En l'occurrence, ce n'était pas un changement pour le meilleur. Il se souvient encore du moment où elle avait ressenti la première contraction, quand elle avait serré les genoux sur le siège passager de sa voiture comme si elle pouvait retenir cette vie en elle par sa simple volonté. S'il n'avait fallu que de la volonté, elle aurait réussi.

Mais elle n'avait pas réussi, et c'était fini entre eux avant même que ça n'ait commencé. Elle était trop blessée. Elle était trop à vif. Elle souhaitait ce qui aurait pu être, tandis que lui souhaitait ce qu'ils avaient. Et ce qu'ils avaient... eh bien, ce n'était rien. Du moins pour elle.

## WREN

**J**e pousse les portes du salon de tatouage, mal à l'aise. Paul Reed lève la tête, et je suis sidérée, comme toutes les autres femmes qui le regardent et sont immédiatement surprises par tous ses tatouages, les piercings sur ses arcades, le métal dans ses oreilles, et le bleu de ses yeux. Surprenant. Il n'y a pas d'autre mot pour le décrire. À part gentil. Paul Reed transpire la gentillesse. Il suffit d'avoir envie de regarder sous son apparence de mec bourru pour le voir.

Il est penché sur un client, en train de travailler sur un tatouage pour un homme qui a presque autant de métal sur le visage que j'en ai sur ma voiture.

Paul me sourit.

— Hé, Wren, dit-il. Quoi de neuf ? Il ne lève sa machine à tatouer qu'un instant, puis il se remet au travail.

— Hé, Paul, réponds-je en déglutissant.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demande Paul. Il est seul au salon aujourd'hui, étant donné qu'il est tôt le matin.

— J'espérais que Friday serait ici, réponds-je avec hésitation.

Il penche la tête vers l'arrière-boutique.

— Elle est en train de jurer dans le bureau, en essayant d'équilibrer les comptes bancaires.

J'entends un juron sortir de la pièce, et je me retiens de sourire.

— Je peux aller là-bas lui parler ?

Il hoche la tête.

— Si tu es suffisamment courageuse. Puis il soupire lourdement. Elle a menacé de me couper la queue quand je lui ai apporté une tasse de café. Alors



vas-y à tes risques et périls.

— Merci. Je me dirige vers le bureau et m'arrête quand je remarque que la porte est entrouverte. Je tape doucement et l'appelle.

— Friday ?

Elle lève la tête et souffle sur une mèche de cheveux noirs qui pend devant ses yeux tandis que la porte s'ouvre un tout petit peu. Je suis toujours surprise quand je la vois ainsi. Elle n'a pas une once de maquillage sur le visage et elle porte un jean et un t-shirt. Pas de talons hauts, pas de jupe courte, pas de bas-résilles, et pas de rouge à lèvres qui invite au baiser. Elle est juste Friday.

— Salut, dit-elle. Elle me sourit. Entre.

— Tu es sûre que je ne te dérange pas ? J'entre dans la pièce et m'assieds avec hésitation sur une chaise devant son bureau.

— J'avais besoin d'une pause de toute façon. Elle pose son crayon et croise les mains sur son bureau. Tu vas bien ? demande-t-elle d'une voix douce.

— Oh, oui, réponds-je en agitant la main. Je vais bien.

— Bien, dit-elle en hochant la tête. J'étais inquiète pour toi.

Je pince les lèvres.

— Alors, je suppose que tu n'es pas venue ici uniquement pour discuter le bout de gras.

Je me gratte le bout du nez.

— Je me demandais... Je soupire. J'espérais que tu pourrais dessiner un tatouage pour moi.

Elle plisse le front.

— Qu'est-ce que tu avais en tête ?

— Juste un truc simple pour me souvenir du... tu sais.

— Du bébé ? clarifie-t-elle d'une voix bien plus forte que la mienne.

— De la fausse couche, rétorqué-je en passant outre le nœud qui serre soudain ma gorge.

— Du bébé, répète-t-elle en me regardant droit dans les yeux.

— Oui, ça. Je mets mon ongle dans ma bouche et en arrache un morceau. Cela faisait presque trois mois que j'étais enceinte quand la fausse couche a eu lieu. C'était il y a deux mois.

— Tu avais quelque chose en tête ?

— Eh bien, il n'y a aucune trace, aucune tombe... aucun bébé. Pas vraiment. Donc je veux quelque chose de simple. Juste un truc pour marquer

qu'il était là. La fausse couche a eu lieu tôt, donc certains pourraient même dire qu'il n'a jamais existé. Étant donné qu'il n'a jamais respiré ni rien.

Elle me dévisage.

— Il n'a peut-être jamais respiré, mais il a existé, et tu étais enceinte à cent pour cent. Tu as le droit de ressentir cent pour cent de chagrin.

Je sens les larmes arriver et je cligne des yeux pour les évacuer.

— Je vais dessiner quelque chose pour toi et je te le ferai voir. Tu veux que je te l'envoie par texto ?

Je hoche la tête.

— Ce serait génial. Je me lève et commence à retourner vers la porte.

— Hé, Wren, me dit Friday.

Je me retourne, je la regarde, et j'attends qu'elle parle.

— Oui ?

— Pourquoi tu n'as pas demandé à un des mecs de dessiner quelque chose pour toi ?

Je regarde partout sauf vers elle.

— Eh bien, commencé-je. Mais je m'arrête et pince les lèvres.

— Eh bien ? me presse-t-elle. Mais son visage respire la gentillesse et l'affection.

— Tu es une mère, réponds-je.

Elle hoche la tête lentement.

— C'est vrai.

— Et j'ai pensé que tu pourrais, tu sais, savoir ce que ça fait de perdre quelqu'un. Je joue avec le coin d'un poster sur la porte.

— C'est vrai, répond-elle avec un autre hochement de tête. Elle soupire. Je vais dessiner quelque chose pour toi, OK ? Si tu ne l'aimes pas, on peut le reprendre jusqu'à ce qu'on trouve le tatouage commémoratif idéal pour toi.

— Tu trouves que c'est stupide ? demandé-je rapidement. J'ai envie de ravalier les mots aussitôt qu'ils quittent mes lèvres. Peu importe.

Elle se lève et vient se mettre devant moi. Elle fait presque quinze centimètres de moins que moi, mais elle me regarde droit dans les yeux.

— Certains tatouages concernent le passé, et d'autres l'avenir. Certains servent à guérir, et d'autres à évacuer la douleur. Certains marquent des moments de joie, et d'autres de tristesse. Aucun tatouage n'est stupide. Enfin, sauf ceux que les gens se font sur la bite. Je n'ai jamais compris ceux-là. Et comme tu n'as pas de bite... Puis, elle sourit et me serre l'épaule. Je suis contente que tu ailles bien.

— Ça m’a fait plaisir de te voir.

Je me retourne pour sortir.

— Hé, m’appelle à nouveau Friday. Appelle tes sœurs. Je sais qu’elles aussi s’inquiètent pour toi, OK ?

Je hoche la tête et quitte le salon, accompagnée par le bruit de la clochette de la porte qui se referme derrière moi.

Je sors dans la rue bondée et m’imprègne de l’effervescence matinale de la ville. Je sors mon téléphone de ma poche et écris à mes quatre sœurs en même temps.

MOI : Vous voulez vous faire un karaoké ce soir ?

Finny : Salope, il était temps que tu nous écrives. Et oui. Je suis partante.

Star : J’en suis, si Marta peut surveiller le bébé.

Peck : Sam dit qu’on est partant.

Finny : Est-ce qu’on amène les mecs ?

Peck : Sam dit que oui. LOL

Lark : On vous retrouve là-bas à 7h.

Moi : À bientôt alors !

Lark : Heu... Ryan veut savoir si Mick peut venir.

Star : Ça dépend de Wren. Wren ?

Moi : C’est bon.

Star : Ça ne sera pas trop bizarre pour toi ?

Moi : Non. C’est bon.

CE N’EST PAS BON. Pas bon du tout. Mais c’est le frère de Ryan. Je ne peux pas l’éviter pour l’éternité, n’est-ce pas ?

J’ai quatre sœurs. Elles sont toutes merveilleusement heureuses.

Sam, l’un des frères Reed, a rencontré ma sœur Peck et ils ont un fils et un autre bébé en route.

Josh, qui travaille au salon de tatouage des frères Reed, a épousé ma sœur Star et ils ont un nouveau-né, une petite fille.

Tag vit avec ma sœur Finny, et elle est enceinte. Tag a déjà un petit garçon, Benji. Tag veut épouser Finny, mais elle jure qu’elle n’a pas besoin d’un bout de papier.

Ryan, qui travaille aussi comme artiste tatoueur pour les Reed, a épousé ma sœur Lark. Elle n'est pas encore enceinte, mais ils essayent. Beaucoup.

Et il y a moi.

Et il y a Mick.

Et il était avec moi le jour où j'ai perdu mon bébé. Et je ne l'ai pas revu depuis.

Et il sera au karaoké ce soir. Merde.

---

**MICK**

**J**e suis tombé amoureux d'elle au pire moment possible. Elle vivait quelque chose de merveilleux, et l'instant d'après ce n'était plus le cas. Sa vie avait changé en un clin d'œil. En l'occurrence, ce n'était pas un changement pour le meilleur. Je me souviens encore du moment où elle a ressenti la première contraction, quand elle a serré les genoux sur le siège passager de ma voiture comme si elle pouvait retenir cette vie en elle par sa simple volonté. S'il n'avait fallu que de la volonté, elle aurait réussi.

Mais elle n'avait pas réussi, et c'était fini entre nous avant même que ça n'ait commencé. Elle était trop blessée. Elle était trop à vif. Elle souhaitait ce qui aurait pu être, quand je souhaitais ce que nous avons. Et ce que nous avons... eh bien, ce n'était rien. Du moins pour elle.

Mon téléphone vibre dans ma poche. Je lève les yeux au ciel quand je réalise que Ryan a encore changé son nom dans mon répertoire.

MEILLEURFRÈREAU MONDE : Karaoké ce soir à 7h.

Moi : Pourquoi ?

MeilleurFrèreAuMonde : Ma femme m'a dit que j'y allais. J'y vais. Donc tu y vas.

Moi : Pourquoi ?

MeilleurFrèreAuMonde : Tu dois sortir plus. Je m'inquiète pour toi.

Moi : Est-ce que Wren sera là ?

MeilleurFrèreAuMonde : Je ne crois pas.

Moi : Est-ce que tu me mens ?

MeilleurFrèreAuMonde : Pourquoi je ferais ça ?

Moi : Oui, tu me mens.

MeilleurFrèreAuMonde : Je te verrai à 7h. Section VIP pour que les filles ne se fassent pas prendre d'assaut.

JE FOURRE mon téléphone dans ma poche. Puis je passe un appel. Un appel qui va soit tout arranger, soit ruiner ce qui reste. Je l'ignore encore.

## WREN

Toutes les meilleures histoires commencent par « vas-y, tiens-moi ma bière ». Donc quand je vois Mick passer sa bière à son frère Ryan et se diriger vers la scène du karaoké, je sais tout de suite qu'il va avoir de gros ennuis.

— Oh, non, geint ma sœur Finny en tirant sur la manche de mon chemisier. Tu dois aller l'arrêter.

Je me tourne et lui parle au creux de l'oreille pour qu'elle puisse m'entendre malgré la musique.

— Pourquoi c'est *moi* qui devrais le faire ? Il a de la famille et des amis ici. Je hoche la tête en direction de la rouquine assise de l'autre côté du salon VIP. Et elle. Elle peut aller le sauver.

Finny lève les yeux au ciel.

— Elle n'est rien, lâche-t-elle. Il l'a à peine regardée de toute la soirée.

Mais *elle, elle* l'a regardé. Avec avidité. En rêvant d'un avenir. Ou au moins en rêvant de sa langue plongée dans toutes ses parties humides.

— Franchement, je n'arrive pas à croire qu'il ait amené quelqu'un ici, déclare Lark en se penchant vers moi.

— C'est bon, réponds-je rapidement. On a eu quelques rencards. C'est tout.

Mick prend le micro à l'homme qui s'occupe du karaoké. Finny me pousse l'épaule.

— Va le sauver ! murmure-t-elle âprement.

— Il y a près d'une centaine de personnes ici qui pourraient le sauver. Pourquoi moi ? crié-je.

— Parce que tu es secrètement amoureuse de lui et que si tu le laisses faire ça, tu devras subir cette honte pour le reste de ta vie.

Je rougis instantanément et lui demande de se taire.

— Pourquoi tu voudrais ébruiter ça ? Je prends une gorgée de mon eau. Et je ne suis pas amoureuse de lui, marmonné-je.

— Mais tu l'aimes bien, chantonne-t-elle sur un petit air enjoué qui m'irrite au plus haut point.

Comment pourrait-on ne pas l'aimer ? Mick est tel un grand verre d'eau lors d'une nuit où l'on est vraiment assoiffé. Il a les épaules larges, les cheveux noirs de jais et les yeux noirs, et il est gentil, bienveillant et... il n'est pas à moi.

Mick trébuche sur le bord de la scène en montant pour prendre le micro, et des gens de l'autre côté du cordon de velours rouge qui nous sépare du public se mettent à rire.

Finny mime un ciseau avec ses mains à leur intention en disant :

— Si vous ricanez une fois de plus, je vous coupe la langue. Elle fronce les sourcils en les regardant jusqu'à ce qu'ils blêmissent tous les deux, puis elle se retourne vers moi en soupirant.

J'ai la gorge nouée en regardant Mick choisir une chanson. Je ne connais pas très bien Mick, et pourtant il me connaît mieux que quiconque.

Finny me tire de ma rêverie avec un gros gémissement.

— On doit aller le sauver, dit-elle. Elle m'attrape par le coude et me fait sortir de mon siège.

— Tu veux bien arrêter ? lui réponds-je. Mais elle continue de marcher. Elle attrape nos trois autres sœurs aussi tandis que nous traversons le bar bondé en direction de la scène.

Nous formons un groupe de cinq et nous nous tenons les mains, comme cela a toujours été le cas depuis le jour où nous nous sommes rencontrées dans un foyer pour orphelins. Nous nous sommes liées. Nous avons toutes été adoptées par la même famille, et nous sommes devenues sœurs dans tous les sens du terme.

Nous sommes venus au club en casquettes et vêtements décontractés. Ce soir, nous ne sommes pas un groupe de rock. Nous ne sommes pas les Fallen from Zero, le groupe de rock mondialement connu. Nous sommes les sœurs Vasquez.

Tant que nous ne montons pas sur scène. Je sais que si nous allons toutes là-haut, nous devons abandonner notre nuit de calme et d'amusement et qu'il



faudra rentrer à la maison. Donc je les arrête au bord de la scène.

— J'ai compris, leur dis-je.

— Tu en es sûre ? me demande Star en se mordillant la lèvre.

Je hoche la tête.

— J'ai compris. Allez vous asseoir et faire semblant de ne pas être connues.

Je monte sur la scène, et mes bottines résonnent sur le parquet. Mick me regarde et s'arrête soudain de chanter.

— Coucou, Wren, dit-il dans le micro, et la salle devient silencieuse.

— Coucou, Mick, réponds-je, mais personne en dehors de lui ne peut m'entendre. Choisis une chanson pour moi, tu veux ? Je prends un tabouret et m'assieds dessus. Mick se retourne et parle à l'homme qui gère le karaoké, et une chanson démarre.

— Pas celle-là, protesté-je en secouant la tête.

Mick me regarde dans les yeux.

— Si, celle-là.

Je me lève.

— Pas celle-là, répété-je.

J'entends les notes lentes du début de « Somewhere Over the Rainbow », et c'est comme si Mick venait de me donner un coup dans l'estomac. Il sait ce que cette chanson représente pour moi. Il sait que ma mère, qui est morte dans un accident de voiture, nous la chantait à Star, Tag et moi quand nous étions petits. Il sait qu'elle signifie tout pour moi. Il le sait parce que je le lui ai dit. J'ai inscrit les paroles de cette chanson sur les murs de la chambre d'enfant que j'avais arrangée, avant que tout cela n'arrive. Il les a vues. Ma mère chantait cette chanson avec d'autres paroles, et moi aussi. Au lieu de « troubles melting like lemon drops », elle chantait « laughter falling like lemon drops ». Je la chante encore ainsi, parce que c'est ainsi que je l'ai apprise. Cette chanson est spéciale. Et douloureuse. Et je ne peux pas la chanter. Pas maintenant. Pas ici. Probablement jamais.

— Je ne chanterai pas cette chanson, dis-je à l'opérateur du karaoké.

Il hoche la tête et commence à faire défiler la liste.

— Je suis désolé, me fait lire Mick sur ses lèvres.

Je hoche la tête et évite son regard.

— Je ne savais pas.

Il savait.

— Je ne voulais pas... commence-t-il, et cette fois il croise mon regard.

Vraiment. Je me plonge dans les profondeurs noires de ses yeux jusqu'à ce que j'arrive à dénouer ma gorge.

— OK, murmuré-je. Il me regarde. Ça va, répété-je. Il ne savait pas que j'aurais une réaction si viscérale en entendant cette chanson. Je comprends.

— Je n'essayais pas de te blesser, dit-il.

— OK, répété-je.

Soudain, mes sœurs sont juste à côté de moi.

Finny murmure quelque chose à l'opérateur et il fait défiler sa liste jusqu'à ce qu'il trouve l'une de nos chansons. Je sais que c'est l'une des nôtres à la minute où j'entends la mélodie. C'est la chanson que Finny a écrite sur sa mère, et elle parle de l'amour inconditionnel que l'on reçoit de sa famille. Elle parle de ce que sont censées être les mamans.

Je hoche la tête.

— Je vais chanter celle-là.

Je lance un regard noir à Mick et il fait semblant de sortir sa lèvre inférieure pour boudier parce que nous lui volons sa chanson. Il croise les bras et s'adosse au mur, probablement parce qu'il n'arrive plus à tenir debout. Ses yeux sont tout rouges et il y a une forme de douleur cachée dans leur obscure profondeur que j'arrive à peine à percevoir.

La foule entre en délire quand nous commençons à chanter sur la mélodie. Nous sommes presque aveuglées par les flashes quand certains nous prennent en photo, mais nous continuons à chanter jusqu'à la fin. Puis nous faisons une grande révérence théâtrale et quittons rapidement la scène. Les maris de mes sœurs et de nombreuses autres personnes viennent à notre rencontre au bord de la plateforme.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez fait ça, déclare Sam, le mari de ma sœur Peck. Il attrape la main de Peck et la tire vers l'arrière du bâtiment. Si nous ne sortons pas rapidement d'ici, il y a de grandes chances que nous soyons prises d'assaut.

— C'est par ici la sortie ? demande quelqu'un d'autre.

Sam et Peck, Finny et Tag, Star et Josh, et Ryan et Lark descendent le couloir en courant, et Mick et moi les suivons. Les doigts de Mick effleurent le bas de mon dos tandis que nous sortons.

— Ça va ? demande-t-il quand nous arrivons dans la rue.

— Je vais bien.

Je suis en colère aussi, mais je m'arrête pour le regarder vraiment pendant que les membres de ma famille s'entassent tous dans deux voitures qui nous

attendent. Il est ivre. Vraiment ivre.

— Et *toi* ça va ? demandé-je à Mick alors qu'il tremble comme s'il marchait sur une corde raide.

— Tu n'es peut-être pas encore au courant, mais je suis un tout petit peu bourré, me répond-il. Il se couvre la bouche avec sa main pour étouffer un rot. Juste un peu, dit-il. Il arrange sa chemise, en tirant dessus et en frottant le devant comme pour défroisser un pli.

— Tu parles, réponds-je en essayant de masquer mon inquiétude pour lui.

— Tu es sarcastique ? demande-t-il. Il me dévisage.

Je lève les mains comme si on me tenait en joue et je secoue la tête.

— Non, pas du tout.

— Parce qu'il se trouve que j'ai un faible pour les poulettes sarcastiques.

Mon cœur commence à s'emballer.

— Tu parles, marmonné-je à nouveau.

Ses yeux dansent devant mon visage.

— Oui, les poulettes sarcastiques avec des bouches pulpeuses et des yeux pétillants. C'est mon truc.

Mon rythme cardiaque redouble de vitesse.

Ma sœur Finny sort la tête par la portière ouverte de la voiture et dit :

— Arrête de faire les yeux doux à ma sœur et monte dans cette putain de voiture.

Je sens à nouveau les doigts de Mick dans mon dos, et les poils de mes bras se hérissent. C'est agréable. C'est intime, confortable, et... Mon Dieu, ça m'a manqué qu'un homme me touche ici.

— Tu as besoin d'aide ? demande-t-il.

Je sors de ma stupeur et me glisse sur le siège. Mick referme la portière derrière moi et se penche par la vitre ouverte.

— Tu ne viens pas ? demandé-je.

Il secoue la tête.

— Je dois aller récupérer mon rencard.

Oh, merde. Je l'avais complètement oubliée celle-là.

— Bien sûr.

— Je peux t'appeler ? me demande-t-il doucement.

— Ça dépend.

Il fait un petit sourire.

— De quoi ?

— Tu vas coucher avec elle ?

Il hausse les sourcils.

— Y a-t-il une raison que je ne le fasse pas ?

Je déglutis suffisamment fort pour l'entendre.

— Non. Aucune raison. J'appuie sur le bouton pour remonter la vitre et il est forcé de reculer.

— Merde, c'était vraiment une performance de merde, se plaint Finny. Elle essuie son front en sueur avec sa main. Elle lève haut le poing et l'écrase sur l'avant-bras de Ryan. *A quoi pensait ton frère bordel, quand il a amené un rencard avec lui ce soir ?* lui dit-elle en langue des signes en agitant les mains rapidement.

Ryan se frotte le bras pour effacer la douleur.

— *C'est juste une de ses collègues. Ce n'était pas un rencard.*

Finny le fusille du regard.

— *Vraiment, ça n'en était pas un. Il ne voit personne. Pas depuis elle.* Il pointe un doigt fugitif dans ma direction. *Je crois que tu as brisé le pénis de mon frère, Wren,* dit-il. Il fait semblant d'essuyer une larme sur son œil. *Tu devrais avoir honte de toi.*

*Qu'est-ce que j'ai fait pour briser le pénis de Mick ?* rétorqué-je. Je n'ai même jamais eu la chance de voir son pénis.

Ryan est soudain totalement sérieux. Il me regarde dans les yeux.

— *Tu l'as fait tomber amoureux de toi.*

## MICK

**M**on rencard se trouve sur le trottoir devant le club quand je vais la chercher. Elle tape du pied contre le trottoir en attendant un taxi. Je passe mes mains autour de ma bouche et crie :

— Claire !

Elle se tourne vers moi, puis elle lève les yeux au ciel et se retourne.

— Claire, répété-je en m’approchant. Elle ne se retourne pas. Elle tape du pied de plus en plus rapidement. Je touche son épaule pour la retourner vers moi, mais elle résiste.

— Tu t’en vas ?

Elle se retourne enfin face à moi.

— Je m’en vais ? demande-t-elle. *Je m’en vais ?* Sérieusement ? Elle soupire et se retourne à nouveau en croisant les bras sur sa poitrine.

Qu’ai-je fait de mal ?

— Tu es en colère contre moi ?

Elle se retourne vers moi.

— Pourquoi tu m’as amenée ici ce soir ?

— Parce qu’il y avait une fête et que j’ai pensé que ça pourrait être amusant... réponds-je doucement. Je cherche des indices sur son visage.

— Amusant ? Tu trouves que te regarder te bourrer la gueule pendant que tu mates une autre femme est amusant ? Ensuite tu es parti avec elle, en me laissant toute seule là-dedans—

— Je devais les aider à sortir par la porte de derrière. Je suis revenu, me dépêché-je de dire.

— Comment j’étais censée savoir que tu allais revenir ? demande-t-elle.

— Parce que je t’ai amenée ici. Tout cela me semblait très clair.

— Depuis quand tu es amoureux d’elle ?

— Qui ? demandé-je, mais je sais exactement de qui elle parle.

— La brunette. Celle que tu as admirée toute la nuit.

Je lâche un son qui ne veut rien dire.

— Je ne suis pas amoureux d’elle.

— Tu sais, quand tu m’as proposé de sortir à la dernière minute, j’étais très excitée. Je pensais que ça pourrait être amusant et qu’on pourrait voir où ça nous mènerait. Mais ce n’est pas amusant et je ne désire aucunement voir jusqu’où cela nous mène. Elle me tourne à nouveau le dos.

— Claire, dis-je doucement.

Elle se retourne face à moi.

— Pourquoi tu ne lui cours pas après ? demande-t-elle. J’ouvre la bouche pour lui demander qui, mais elle m’arrête d’un geste de la main. Ne me demande pas qui ! La brunette. Dis-moi comment elle s’appelle que je puisse arrêter de l’appeler la brunette.

— Elle s’appelle Wren, marmonné-je.

— Pourquoi tu ne cours pas après Wren ?

— Ça... n’a pas fonctionné.

Son visage s’adoucit.

— Pourquoi ?

— Elle traversait une période difficile et... je hausse les épaules.

— Parfois, les gens ont besoin que quelqu’un d’autre les aide à traverser leur période difficile, répond-elle. Va la rejoindre. Tire-la de ses ennuis. Fais tout ce qu’il faudra, parce qu’il est clair que tu es amoureux d’elle.

— Ça ne marcherait pas. Elle ne veut même pas répondre à mes appels.

— Tu devrais essayer.

— Je crois que ça ne changerait rien.

Elle me dévisage.

— Si tu la veux, tu vas devoir le lui montrer.

Le taxi s’arrête à l’angle de la rue et elle se met sur la pointe des pieds pour m’embrasser sur la joue.

— Si jamais tu as envie de m’inviter pour un vrai rencard, essaye d’abord de l’oublier, OK ? Sinon c’est trop injuste.

Je hoche la tête et l’aide à monter sur la banquette arrière. Puis je donne de l’argent au chauffeur et tape sur le toit du véhicule. Il s’éloigne.

Et si elle avait raison ?

Je sors mon téléphone de ma poche arrière.  
Ryan a encore changé les noms, mais je la trouve.

MOI : C'était très agréable de te revoir.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : C'était agréable de te revoir aussi.

JE FERME LES YEUX. Parce que les choses sérieuses sont sur le point de commencer.

MOI : Je n'ai pas couché avec elle.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Pourquoi ?

Moi : Il se trouve que j'ai le béguin pour une poulette...

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Elle est comment ?

Moi : Elle est intelligente, amusante et gentille. Sexy comme c'est pas permis. Et elle est un peu triste.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Pourquoi elle est triste ?

Moi : Elle a perdu quelque chose auquel elle tenait beaucoup. Elle est un peu perdue depuis, je crois.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Elle a l'air de se sentir seule.

Moi : Je crois qu'elle a besoin d'un ami, et je propose ma candidature pour le poste.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Elle aurait bien besoin d'un ami...

Moi : Tu veux venir avec moi à une fête demain soir ? C'est un truc avec le travail. Plutôt chic.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Juste comme amis ?

Moi : BFF

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : OK.

Moi : Je passerai te prendre demain à 7h. Mets des vêtements chics.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Tu aurais pu coucher avec elle si tu en avais envie.

Moi : Il y a une seule femme avec qui j'ai envie de coucher en ce moment.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : Je croyais qu'on allait être BFF.

Moi : Je prendrai ce que je pourrai avoir.

LaFilleQuiABriséLaBitedeMick : On se voit demain à 7h.

Moi : À bientôt alors.

JE REMETS mon téléphone dans ma poche et réalise soudain... Tout ça est vraiment devenu réel.



---

**MICK**

**J**'ai la gorge serrée tandis que je m'approche de son portier. Je me présente et lui dis que je suis là pour voir Wren, et il regarde son bloc-notes.

— Madame Vasquez m'a demandé de l'appeler quand vous arriveriez. Il prend son téléphone.

— Je préférerais aller la chercher à sa porte, si cela ne vous dérange pas. Le vieil homme lève un sourcil.

— Cela ne me dérange pas, mais je ne suis pas elle. Il appelle le téléphone de Wren et dit : Madame Vasquez, il y a un homme plutôt bien habillé qui vient vous rendre visite.

Elle répond quelque chose qui le fait ricaner. Il me regarde dans les yeux.

— Je me serais senti mal de renvoyer ce gentleman. Il a l'air d'avoir passé du temps sur son apparence. Il est rasé de près. Il porte de belles chaussettes. Et des fleurs. Il lève le pouce et me fait un clin d'œil. Il renifle l'air et grimace. Il sent l'eau de Cologne.

Il éloigne le téléphone de sa bouche et me dit :

— Elle veut savoir si vous portez un boxer ou un slip.

— Ni l'un ni l'autre, réponds-je.

Il bredouille dans le téléphone.

— Le gentleman dit que c'est un secret.

— menteur, marmonné-je, mais je ne peux me retenir de rire.

Soudain, les portes de l'ascenseur s'ouvrent et je la vois. Et j'en ai le souffle coupé. Elle porte une robe rouge avec une écharpe noire, classique et élégante, une tenue qui dévoile juste assez de jambe pour que j'aie envie de la

lui retirer avec mes dents. Le portier me donne une tape dans le dos.

— Ce n'est qu'une femme, murmure-t-il. Respirez.

— Elle est magnifique, lui répons-je dans un souffle.

— À l'intérieur comme à l'extérieur, ajoute-t-il.

— Henry, essayez-vous de faire fuir mon rencard ? demande-t-elle. Elle pose les mains sur ses hanches et fait semblant de lui jeter un regard mauvais.

Henry gratte son crâne dégarni.

— Eh bien, seulement si je peux prendre sa place. Il agite les sourcils. Cela fait longtemps que ma Nan est morte. Je devrais peut-être me remettre sur le marché.

— Voulez-vous déjeuner avec moi demain ? lui demande-t-elle.

— C'est moi qui invite, répond-il en lui soulevant la main pour y déposer un baiser avant de me la passer.

Je prends ses doigts dans les miens et les tiens sans les serrer.

— Tu as un sac à main ? demandé-je.

— Non.

— Non ? Je regarde Henry. Les femmes ne portent-elles pas généralement de sac à main ? dis-je du coin de la bouche.

Henry ricane.

— Ne doutez jamais qu'une femme sait ce qu'elle fait. Il tape sur sa tempe. En particulier quand elle est aussi maligne que celle-ci.

— Ton téléphone ? demandé-je à Wren.

Ses yeux pétillent en me regardant.

— Tout ce dont je pourrais avoir besoin se trouve dans mon soutien-gorge.

Henry enfonce ses doigts dans ses oreilles et se met à chanter.

— Je ne veux rien savoir concernant vos sous-vêtements.

— Vous vouliez tout savoir des miens, lui rappelé-je.

Il rit et se hâte de nous ouvrir la porte.

— Ne la ramenez pas trop tard, dit-il. Il lui prend les fleurs qu'elle a dans la main et lui dit : Je vais déposer ça sur le plan de travail de votre cuisine et je vais les mettre dans le joli vase bleu qui se trouve dans le placard.

— Merci, Henry, dit-elle avant de l'embrasser sur la joue. Il se réjouit de son attention. Je vous verrais demain à midi.

Un homme vient se placer derrière nous.

— Ça te dérange si on prend ma voiture et mon chauffeur ? Il va venir avec nous. Elle agite le pouce en direction du colosse qui marche une dizaine

de pas derrière nous. Il est aussi large qu'un immeuble et a l'air aussi fort. La sécurité. Juste au cas où. J'ai promis à mon père... Elle rougit et regarde partout sauf vers moi.

— J'adore les chaperons, lui dis-je, même si j'ignore quoi penser de sa présence. Sommes-nous censés remarquer sa présence ?

— Non, murmure-t-elle. Fais comme s'il n'était pas là. Il aime quand on fait ça.

Je le vois lever les yeux au ciel.

Il fait le tour de la voiture pour s'installer sur le siège conducteur.

Elle attrape la poignée de la portière, mais je couvre sa main avec la mienne.

— Permits-moi, lui dis-je. Elle retire sa main et me regarde à travers ses cheveux lâchés.

— Merci, dit-elle doucement.

— Tu m'as coupé le souffle quand les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, avoué-je.

— Bien, dit-elle. Elle sourit. Parce qu'il se pourrait que moi aussi j'aie pu imaginer un instant que j'allais m'évanouir quand je t'ai vu.

Elle monte dans la voiture et je reste sur le trottoir pour essayer de reprendre mon souffle. Je monte et m'assieds à côté d'elle.

— Alors, quelle est notre histoire ce soir ? demande-t-elle. Comment nous sommes-nous rencontrés ?

— Eh bien... Je me gratte la tête. On pourrait dire que mon frère est marié à ta sœur.

— C'est ennuyeux.

— Alors tu ne veux pas simplement qu'on soit deux personnes en rencard ? J'aime bien cette histoire.

— Barbant. Elle fait un petit bruit de cochon avec son nez qui me fait rire.

— Je pourrais leur dire que tu es une compagne de luxe.

— Oh ! Elle claque des mains. J'ai toujours rêvé d'être escort girl. Combien je touche par rencard ?

— Des milliers de dollars ?

Elle tape à nouveau dans ses mains.

— Alors tu as déjà eu recours à mes services auparavant ?

— Oui. Et je t'ai donné un gros pourboire la première fois que je t'ai vue nue.

Elle se renfrogne.

— Seulement la première fois ?

— À chaque fois.

Elle s'installe confortablement, heureuse.

— Pour quels genres de choses tu m'embauches ?

— Tu veux dire genre... J'attends qu'elle remplisse le blanc.

— Genre des évènements d'entreprises, des réunions professionnelles, des barbecues dans la cour ?

— Tout cela à la fois.

— Alors, est-ce que je suis douée ? demande-t-elle. Une lueur amusée danse dans ses yeux.

— Tu es la meilleure de toutes les escorts que j'aie jamais engagées. C'est pour ça je reviens toujours à toi.

— Mais c'est la première fois que je vais à une réunion d'entreprise. Personne ne saura qui je suis.

— Ils sauront tous après ce soir.

La fente de sa robe s'ouvre et une cuisse couleur crème se retrouve exposée. Je ressens soudain le besoin urgent d'appuyer mes lèvres sur sa peau et de la goûter. Je rabats sa robe pour couvrir la peau exposée.

— Un homme pourrait rapidement perdre tous ses moyens avec toi.

— Tu me trouves jolie, dit-elle coquettement.

— Et intelligente, et drôle, et gentille, et je suis impatient de te connaître mieux.

Elle sourit et rougit.

J'attrape sa cheville et soulève son pied. Elle porte des talons de dix centimètres.

— C'est sexy.

— Eh bien, merci.

— De rien.

— Alors, y a-t-il quelqu'un dont je devrais me méfier ? Un patron ou une ex-petite amie ? Elle agite ses cils noirs dans ma direction.

— Un patron, oui. Une ex, non.

— Quelqu'un avec qui tu aurais déjà eu un rencard ?

— Heu... Je me gratte la tête. Peut-être.

— Oh, le mystère s'épaissit. Dis-m'en plus.

— Non.

Elle se décompose visiblement.

— Pourquoi ?

Je lui pince le nez.

— Parce qu'on est arrivés. La voiture s'arrête et je sors et lui tends la main. Son tibia nu sort en premier, puis un large morceau de cuisse couleur crème, et sa robe retombe sur ses mollets. Puis elle me suit, et elle me sourit.

— Tu es dangereuse, tu le sais ?

— C'est pour ça que tu me payes aussi cher, répond-elle. Elle me donne une petite tape sur la joue, et je dois me retenir de l'attraper et de l'embrasser. Bon sang, ce qu'elle est belle. Elle rayonne. Et ce n'est pas seulement la robe, les talons ou la façon dont ses cheveux bouclent sur ses épaules. Elle rayonne de l'intérieur.

Nous entrons dans une salle de bal bondée, et elle glisse sa main dans le creux de mon coude. Elle arrive au niveau de mon nez avec ses talons. J'aurais à peine à me baisser pour l'embrasser sur la bouche.

— À quoi tu penses ? murmure-t-elle du coin de la bouche.

— Je songeais à quel point il me serait facile de t'embrasser, avoué-je un peu honteusement.

Son garde du corps nous suit dans la pièce, puis il trouve un endroit à l'écart de tout le monde.

— Tu peux vraiment prétendre qu'il n'est pas là, hein ? Je hoche la tête en direction du colosse.

Elle agite une main en l'air.

— On s'y habitue. Elle grimace. Désolée pour ça.

— Ne t'inquiète pas. C'est ce qu'il faut pour te garder en sécurité. Alors, tu veux que je dévoile qui tu es ? demandé-je. Tu veux que les gens sachent que tu es Wren Vasquez des Fallen from Zero ?

Elle se lisse les cheveux.

— Habillée ainsi, je doute sérieusement que quiconque me reconnaisse. On ne risque rien.

Quand ses sœurs et elle se produisent sur scène, elles s'habillent de façon très décontractée, dans un style punk-rock-chic. Classe mais sauvage. Beaucoup de maquillage et des coiffures extravagantes. J'aime beaucoup cette version de Wren.

Soudain, une voix s'élève :

— Mick, il faut que tu nous présentes ta copine ! Je lève les yeux et vois mon patron et sa femme se diriger vers nous.

— Voici mon amie, Wren, réponds-je en même temps qu'elle tend la main. Je pose ma main sur sa hanche et elle ne s'éloigne pas. En fait, elle se

penche clairement contre moi.

— Ravie de vous rencontrer.

Nous parlons de tout et de rien pendant quelques instants, puis j'entends la femme de mon patron demander :

— Que faites-vous dans la vie, Wren ?

Wren croise mon regard, les yeux pétillants.

— De la musique, répond-elle. Je travaille dans la musique.

Et je crois que je viens juste de tomber un peu plus amoureux de Wren Vasquez, ou qui qu'elle soit. La fille en robe rouge qui me sourit comme si elle ne se souciait de rien. Cette fille. Je suis dingue de cette fille.

Encore une fois.

— Vous êtes un petit veinard, Mick, me dit doucement mon patron.

— Je sais, lui réponds-je en avalant une gorgée de ma boisson tout en reculant pour regarder Wren charmer tous ceux qui l'entourent.

## WREN

**U**ne main encercle ma taille avec une pression légère et délicate, et je m’y installe, reconnaissant immédiatement son odeur.

— Je peux te voler ? demande Mick près de mon oreille.

Je me penche plus près de lui.

— Ça dépend. Tu as besoin de moi pour quelque chose ?

Ses yeux noirs s’assombrissent davantage.

— Seulement pour toi, dit-il. Il prend ma main et passe ses doigts dans les miens en me tirant doucement.

— Excusez-moi, dis-je à ses collègues. Je crois que quelqu’un a besoin de moi. Je fais semblant d’être très gênée, mais honnêtement, j’aime ça. J’aime beaucoup. Je me sens toute chose quand il m’attire sur le dance floor.

— Tu sais danser ? demande-t-il en me tirant vers lui et en soulevant mes mains pour les poser sur ses épaules.

Je pouffe.

— Pffttt. Si je sais danser ! Bien sûr que je sais danser.

Le bout de ma chaussure tape dans la sienne et je manque le faire tomber, mais il se rattrape.

— Tant mieux, parce que moi je ne sais absolument pas danser, admet-il en souriant. Tu vas peut-être devoir me guider.

— On pourrait toujours faire la danse du bal de promo, proposé-je.

— Comment on fait ?

— Comme ça, réponds-je en me balançant d’un côté à l’autre. Il attrape mon rythme.

— Tu t’amuses ? demande-t-il en traçant un cercle sur ma hanche avec

son pouce.

— Ton patron et sa femme son très gentils. J'ai apprécié tous les gens que j'ai rencontrés jusqu'ici. Sauf la rouquine qui n'arrête pas de me fusiller du regard.

Je regarde par-dessus son épaule et la vois debout, les mains sur les hanches.

— C'est la fille d'hier soir ? demandé-je. La rouquine à lunettes ?

— Elle s'appelle Claire. En fait, elle est la raison pour laquelle tu es ici, dit-il un peu honteusement. Il rougit.

Je m'arrête de bouger.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle m'a dit que si je voulais être avec toi, je devais te le faire comprendre. Et j'ai été d'accord. Donc je t'ai invitée ici. Il hausse les épaules et baisse la tête pour me regarder dans les yeux. J'aimerais vraiment apprendre à te connaître. Et j'espère que tu ressortiras avec moi.

Je ne réponds pas.

— C'est tout ce que je veux, dit-il comme s'il lançait une chaussure. On peut être amis, n'est-ce pas ?

— Une amitié ? C'est tout ce que tu me demandes ?

— Oui, amis. C'est tout. Il prend une profonde inspiration. On peut être BFF. On pourrait se coiffer mutuellement. Il regarde mes pieds. Tes chaussures sont bien trop petites pour mes pieds, donc partager nos chaussures est exclu.

— C'est assez répugnant de toute façon. Je me pince le nez et il rit.

— Que font les BFF ?

— Ils ne couchent pas ensemble, murmuré-je.

Il s'arrête de danser.

— Oh, dans ce cas je ne suis plus ton BFF. C'est hors de question.

Je lui donne un petit coup de poing sur le torse.

— Tu veux bien arrêter ? Mais je ris et je réalise que je n'ai pas autant ri depuis un long moment. J'aime trainer avec toi, mon pote.

— J'aime trainer avec toi, Wren.

La chanson s'arrête et la salle devient silencieuse.

Puis la musique reprend, mais cette fois c'est un petit air jovial.

— Oh, la danse des canards ! Je connais la danse des canards, dit-il. Il plie les bras, écarte les coudes, et se prépare à se dandiner comme un canard. Tu es prête ? demande-t-il, les yeux pétillant de joie.



J'ai l'étrange sensation que je suis loin d'être prête pour lui. Très loin. Mais je retire mes chaussures et me prépare à danser comme un canard.

À la fin de la chanson, nous transpirons et rions tous les deux. Mick se penche et attrape mes chaussures entre son index et son majeur. Je n'essaye même pas de les reprendre, parce que j'ai très mal aux pieds.

— Tu as besoin de faire une pause, dit-il en me conduisant vers une table.

— Peut-être juste une minute. Je m'appuie sur la grande table et y repose tout mon poids.

— Je vais te chercher quelque chose à boire, dit-il en laissant traîner ses doigts dans le bas de mon dos.

— Juste de l'eau, réponds-je.

Dès qu'il s'éloigne, la rouquine vient me rejoindre. Elle tend la main, mais pas de la manière habituelle dont les gens serrent la main. Elle la tend comme si elle attendait que je dépose un baiser sur ses doigts. Je déteste quand les femmes offrent une demi-poignée de main. Je prends sa main, tourne son poignet et lui serre la main normalement pendant qu'elle me fusille du regard.

— Je m'appelle Claire, dit-elle. Vous êtes ?

— Wren. Je ne lui offre rien de plus.

Elle lève un sourcil vers moi.

— Et vous êtes...

— Morte de chaleur. Assoiffée. Essoufflée. Je la fusille du regard, puisque moi aussi je sais le faire.

— Je suis contente qu'il vous ait appelée, dit-elle doucement. Il vous aime vraiment bien.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Il vous regarde comme si vous étiez la seule femme dans la pièce. Toutes les filles veulent être regardées ainsi.

Mick revient à la table et me tend ma boisson.

— Je vais te chercher un verre ? demande-t-il à Claire.

— Non, merci, répond doucement Claire. Je te verrai demain au match de baseball ?

— Évidemment.

Elle s'éloigne en faisant un joyeux petit signe de la main.

Je pose ma main sur le bras de Mick et agite mes cils vers lui.

— Il y a un match de baseball demain ?

Il hoche la tête.

— Exact. Il se penche et embrasse le bout de mon nez. Je me sens toute légère.

Mon sein vibre.

— Une seconde, dis-je. Mon sein sonne. Je cherche mon téléphone dans mon soutien-gorge pendant qu’il me regarde d’un air amusé.

— Tout va bien ? demande-t-il en regardant mon téléphone.

— C’est juste Lark. Elle voulait être sûre que le frère de son mari était entre de bonnes mains. Je lève les yeux au ciel et remets le téléphone dans mon soutien-gorge. Il se penche pour pouvoir regarder un peu plus mon décolleté.

— Combien de trucs tu peux faire tenir là-dedans ?

Je ris.

— Tu ne voudrais pas le savoir.

Ses yeux ne quittent pas mes seins quand il répond :

— J’aimerais savoir tout ce qu’il y a à savoir... sur tes seins. Il lève les yeux pour les plonger dans les miens. Et sur tout le reste de toi.

Mon cœur galope dans ma poitrine.

— Je peux venir à ton match demain ?

Il sourit.

— Je passerai te prendre à six heures.

La chanson « Cha-Cha Slide » commence.

— Oh, je sais danser ça, chante-t-il. Il pousse mes chaussures sous la table, puis il attrape ma main et me tire sur la piste.

Pendant l’heure qui suit, j’oublie complètement que jusqu’à maintenant, ma vie a été merdique. Parce qu’en ce moment, elle est plutôt géniale.

---

**MICK**

**N**on seulement elle est belle, mais elle a également de la voix.  
— Hé l'arbitre, je croyais que seuls les chevaux dormaient debout ! hurle Wren depuis la barrière. Il était sorti !

L'arbitre lui lance un regard mauvais, mais je le vois sourire quand il se penche pour essuyer le marbre.

— Shepherd, vous feriez mieux de contrôler votre petite-amie, me crie-t-il.

Je descends un peu la visière de ma casquette et le regarde depuis ma place derrière la première base.

— Je le ferais bien, Monsieur l'arbitre, mais il se trouve que j'ai envie qu'elle ressorte avec moi.

Il hoche la tête.

— Je ne peux pas vous en vouloir.

Le lanceur lance la balle, qui va se nicher directement dans le gant de l'attrapeur.

— Il sort ! hurle l'arbitre.

— Enfin ! crie Wren en sautant sur place. Je ressens soudain le besoin d'échanger un peu de salive avec vous, Monsieur l'arbitre ! dit-elle.

L'arbitre me regarde à nouveau et imite une fermeture éclair sur sa bouche.

Je trotte en direction de Wren qui serre la barrière à s'en faire blanchir les articulations.

— Hé, Wren, dis-je. Elle me regarde, les yeux pétillants de bonheur.

— Oui ? dit-elle en regardant le lanceur lancer quelques balles de test

pour tuer le temps. Elle fait à peine attention à moi.

— L'arbitre va te sortir du terrain si tu ne te tais pas.

Elle regarde le terrain par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu interpelles l'arbitre, dis-je calmement

— Oui, et alors ? C'est pour ça qu'ils sont là. Elle passe ses mains autour de sa bouche. Qu'est-ce qu'on attend, l'arbitre ? hurle-t-elle.

— Tu es vraiment adorable, tu le sais ? lui dis-je.

— C'est gentil, dit-elle. Elle ne me regarde toujours pas. Maintenant retourne jouer. Ouste. Bouge. Allez. Elle me regarde enfin dans les yeux. Ne m'oblige pas à venir là-bas.

— Tiens-toi bien ! lui dis-je.

— Force-moi ! répond-elle. Elle appuie le front contre la barrière pour pouvoir me fusiller encore plus du regard. Puis elle sourit et c'est si mignon que je ne peux me retenir de rire.

— J'ai essayé, Monsieur l'arbitre, dis-je à l'arbitre en retournant à la première base.

Un de plus qui sort, et c'est à notre tour d'être à la batte.

Je frappe et je rate la première balle.

— Tu devrais t'appeler Brindille, Shepherd, me dit Wren. Tu crains !

Je pointe le bout de ma batte vers elle et la regarde avec un œil fermé, comme si je la mettais en joue.

— Vous allez avoir de gros ennuis, Miss Vasquez, la préviens-je.

Elle pointe un doigt sur sa poitrine.

— Qui, moi ? Si tu avais le potentiel pour toucher quelque chose, je pourrais peut-être m'inquiéter.

J'élargis mes appuis, et j'attends. Ma batte entre en contact avec la balle avec un son creux et je retire ma casquette pour pouvoir la regarder passer par-dessus la barrière. Je cours à travers les bases, et quand je reviens au banc des joueurs, j'y trouve Wren. Elle saute sur place et, soudain, elle se jette dans mes bras et passe ses jambes autour de ma taille.

Je me fige. Elle a un mouvement de recul, mais j'ai mes mains sur ses fesses et elle est accrochée à ma taille.

— Waouh, remarqué-je. C'est tout ce que j'avais à faire pour que tu passes tes jambes autour de moi ? Je traque ses lèvres avec les miennes, mais elle c'est trop tard.

— Désolée, je me suis vraiment emportée. Sa voix est soudain faible.

— J'ai vu.

— C'est bizarre.

Elle ôte ses jambes de ma taille.

- Joli tir, dit-elle, et elle me tapote l'épaule.

Elle retourne à sa place près de la barrière et recommence à crier.

Je ne refais pas de home run, donc elle ne ressaute pas dans mes bras. Mais elle est là tout le temps, et elle s'amuse tant que je ne peux même pas la réprimander.

À la fin du match, un homme en jean et polo arrive avec des pizzas, des sodas et de la bière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande le patron.

— Une collation, répond Wren en prenant une part de pizza dans la boîte avant de l'enfourner dans sa bouche. Allez-y, dit-elle en mâchant sa bouchée de pizza. Je l'ai commandée pour l'équipe. Elle avale et se retourne. Hé, l'arbitre ! crie-t-elle. L'arbitre se tourne vers à elle. Vous voulez de la pizza ?

Il sourit et vient manger avec nous. Wren s'assied à une table de pique-nique. Son livreur lui tend un soda au citron vert, et elle le prend. Il s'assied à côté du groupe et tente de s'intégrer.

— Ne faites pas attention à lui, dit-elle. Il est avec moi.

— Quiconque est avec vous, Wren, peut rester, répond joyeusement mon patron en lui enlevant sa casquette de baseball pour lui ébouriffer les cheveux. Son garde du corps se lève d'un bond, mais elle le réprimande rapidement d'un regard. Il se rassied, mais il l'observe attentivement.

Je vais m'asseoir à table à côté d'elle.

— Merci pour la pizza, lui dis-je. Tu n'étais pas obligée de faire ça.

Elle hausse les épaules.

— Ton équipe me supporte.

— À peine. Je ris.

Elle grimace.

— J'ai oublié de te dire à quel point j'aime le baseball.

— Vraiment ? Je ne l'aurais jamais deviné, dis-je en lui donnant un coup d'épaule.

Elle rougit.

— Notre père avait l'habitude de nous emmener Star et moi à tous les matchs de Tag quand nous étions petites. Et ensuite, quand on est devenues

assez grandes, on jouait aussi. Enfin, on le faisait jusqu'à ce que... tu sais.

— Tes parents biologiques ne meurent dans un accident de voiture, c'est ça ?

Elle hoche la tête.

— Oui.

— Tu as rejoué après leur mort ?

— Non. Sa voix s'adoucit. Les choses sont devenues différentes après ça. Puis Star et moi avons été adoptées, et nous avons découvert la musique.

Je sais que son grand frère Tag n'a pas été adopté par la même famille, et qu'ils ont été séparés pendant des années.

- Nous n'avons plus jamais rejoué, continue-t-elle, mais j'adore toujours regarder.

Elle se penche en arrière et s'appuie sur ses paumes.

— Si jamais j'ai un enfant, il devra jouer au baseball, dit-elle. Impossible qu'il y échappe. Elle prend ma casquette sur ma tête et la tourne vers l'arrière, puis elle la pose sur sa tête. Tu m'imagines entraîneuse ? Je serais douée, non ?

— Ou tu pourrais simplement laisser ton autre moitié s'occuper de l'entraînement, rétorqué-je.

Son visage se décompose.

— Je n'ai pas d'autre moitié. Il n'y a que moi. Elle se lève.

— Peut-être que d'ici là... commencé-je. Je laisse les mots en suspens entre nous.

— Je ne crois pas avoir envie d'une autre moitié. Du moins pas avant un moment, dit-elle doucement. J'aime bien être seulement moi. Ça me va.

— Donc ce moment où tu as sauté dans mes bras et passé tes jambes autour de moi... ? dis-je. J'attends.

Elle me regarde d'un air gêné.

— J'aurais fait ça avec n'importe quel mec qui aurait fait un home run.

Mais ce n'était pas le cas. D'autres avait fait des home runs et elle n'avait rien fait de la sorte.

— menteuse, lui dis-je. Je crois que tu appréciais de me serrer contre toi. Je crois que tu devrais le faire plus souvent.

Elle secoue la tête.

— Je ne crois pas que ce serait une bonne idée.

— Pourquoi ?

— J'ai besoin de faire cavalier seul un moment. Pour voir ce que ça donne.

— D'être seule ?

— D'être célibataire.

— Oh.

— Mais on peut toujours être amis, non ? Elle me donne un coup d'épaule.

— Oui, bien sûr. Je lui tends mon petit doigt. Juré.

Elle sourit et passe son auriculaire autour du mien.

— Juré craché, dit-elle. Alors, c'est quand le prochain match ?

— La semaine prochaine.

— Je peux venir ?

— Tu sauras te comporter convenablement ?

Elle pouffe.

— Non.

Je n'en attendais pas moins.

— Tu peux venir.

Nous finissons la pizza et les sodas, et l'équipe la remercie de leur avoir apporté à manger.

— On vous verra au prochain match, n'est-ce pas ? demande mon patron.

Wren croise mon regard et je vois ses yeux interrogateurs. Ai-je envie qu'elle vienne ? Bien sûr que j'ai envie qu'elle vienne.

Je prends sa tête sous mon bras et lui frotte le crâne avec mon poing.

— Elle sera là.

Elle sourit et repousse ses cheveux de son visage.

— Je ne m'étais pas autant amusée depuis bien longtemps, merci de m'avoir emmenée, dit-elle en écartant ses cheveux noirs ondulés de sa nuque. De petites mèches humides collent à sa peau.

— Merci d'être venue.

Nous retournons vers la voiture en silence, et elle monte en premier. J'ai laissé ma voiture devant son immeuble, donc nous allons là-bas. Le chauffeur nous dépose devant sa porte.

Elle se fige quand nous sortons sur le trottoir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandé-je.

Mais j'aurais aussi bien pu rester dans la voiture. Elle regarde attentivement l'homme adossé à l'immeuble.

— Wren, dit l'homme.

— Shane, répond-elle. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Il faut qu'on parle.

— OK. Sa voix tremble un peu et j'attrape son coude, mais elle s'éloigne de moi. Puis elle réalise ce qu'elle a fait, et elle se retourne vers moi. J'ai passé un très bon moment au match. Merci.

J'ai envie de tendre la main vers elle. J'ai envie de lui dire que peu importe ce qui est en train de se passer, je l'aiderai. Je ferai tout ce dont elle a besoin.

— Je dois lui parler, murmure-t-elle.

— Je peux faire quoi que ce soit pour t'aider ? demandé-je doucement.

Elle penche la tête en direction de la rue.

— Tu peux partir.

— OK. Je me penche en avant pour l'embrasser sur le front, mais elle recule.

Son regard passe de lui à moi.

Puis il la suit dans l'ascenseur et les portes se referment derrière eux.

— Je déteste ce salopard, déclare Henry.

— Qui est-ce ?

— C'est son ex, le père du bébé qu'elle a perdu. Un salopard de menteur, trompeur, tricheur. C'est ce qu'il est. Je me demandais quand il allait refaire surface.

Il secoue la tête et va se remettre derrière son bureau.

— Alors... Quelles sont mes chances, Henry ? demandé-je.

Henry plisse le front.

— Vos chances de quoi ? Henry classe du courrier et j'attends.

— Mes chances avec elle.

Henry relève finalement la tête.

— Je pensais que vous n'étiez qu'amis. Quand nous déjeunions aujourd'hui, elle m'a clairement dit que vous deux étiez BFF, quoi que cela veuille dire. Il me dévisage. Vous l'aimez bien, déclare-t-il. Et ce n'est pas une question.

Je hoche la tête en faisant rouler mes clés entre mes doigts. Elles font un petit cliquetis en tournant.

— Je l'aime bien.

Il soupire.

— Peut-être que vous l'aimez bien, mais elle est amoureuse de lui. Peu



importe ce qu'il fait, elle revient toujours. Vous devriez peut-être vous éviter quelques tourments et passer à autre chose, dit-il en me regardant.

— Je ne crois pas. Je crois que je vais l'attendre, dis-je en continuant de jouer avec mes clés. Je prends un siège dans le vestibule d'Henry, puis je sors mon téléphone pour tuer le temps pendant que j'attends. Je ne vais pas rester assis ici longtemps, me dis-je en moi-même. Juste assez longtemps pour découvrir ce qui se trame.

À peine vingt minutes se sont écoulées quand Shane sort de l'ascenseur comme une furie. Il fait un doigt d'honneur à Henry et sort d'un pas lourd.

— Eh bien, quel bel exemple de maturité, remarque Henry. Il secoue la tête et soupire. Je vais aller voir comment elle va.

— Henry, lui dis-je tandis qu'il se retourne vers moi. Ça vous dérange si je le fais ?

— Si vous faites quoi ? demande-t-il distraitement.

— Si je vais voir comment elle va. Maintenant.

Il regarde l'ascenseur, puis moi.

— Je suppose que ça me va.

— Merci, réponds-je. Je fourre mes clés dans ma poche et monte dans l'ascenseur. Henry appelle son appartement tandis que les portes se referment.

Je tapote sur la rambarde de l'ascenseur et fredonne pendant qu'il monte.

J'ai peur de ce que je vais trouver.

Je frappe à la porte et attends, et soudain celle-ci s'ouvre et Wren est sur le palier. Elle a un pot de quatre litres de crème glacée coincé sous le bras et porte une louche pleine de glace à sa bouche.

— Mick, marmonne-t-elle, la bouche pleine. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je viens voir comment tu vas.

Elle recule et me fait signe d'avancer en inclinant la tête. Elle va s'affaler dans le canapé.

— Je vais bien, dit-elle.

— Shane avait l'air en colère.

Elle lève les yeux au ciel.

— Shane a toujours l'air en colère.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? Je m'assieds à côté d'elle.

Elle hausse les épaules.

— La même chose qu'il veut toujours.

— Du sexe. Je la regarde attentivement.

— Eh bien, ça aussi, dit-elle. Mais il voulait surtout une autre chance.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

Elle soupire entre ses lèvres, ce qui les fait s'entrechoquer.

— Je lui ai dit de retourner chez lui auprès de Kathy. Elle tend la louche vers moi. Tu en veux ? demande-t-elle.

Je regarde la pelle qu'elle utilise comme cuillère et me penche en avant. Elle me laisse en prendre un petit bout, puis elle lèche le reste.

— C'est ce que font les BFF, Mick. L'un d'eux passe une mauvaise journée, et l'autre le suit dans sa misère. Glace ! Elle en prend une autre louche et me la tend. Je secoue la tête. Tu veux que j'aille te chercher une cuillère ?

— Non, merci. Je me frotte le nez. Je devrais partir. Tu as l'air OK.

Elle hoche la tête.

— Je suis OK. Elle rit. Tu sais, c'est la première fois qu'il revient en rampant et que je ne me retrouve pas au lit avec lui.

— Qu'y a-t-il de différent cette fois ? demandé-je. J'attrape son poignet et tire la louche vers ma bouche, prend une bouchée de glace, et la relâche.

— Je crois que c'est moi, dit-elle, songeuse. Puis elle rit, mais c'est un son qui ne contient aucun plaisir. Je suis différente. Je ne sais pas quand c'est arrivé, mais quand je l'ai vu ce soir, mon estomac ne s'est pas serré, mon cœur ne s'est pas arrêté, et mes parties féminines ne se sont pas affolées.

— Vraiment ? Je dois tousser pour me râcler la gorge. Son cœur ne s'est peut-être pas arrêté, mais je crois que le mien vient de le faire.

Elle secoue la tête.

— Pas le moins du monde, dit-elle d'un air rêveur. Il était très doué au lit. Genre, fantastique. Phénoménal. Ce qu'il pouvait faire avec son pénis était presque surnaturel. Du genre, je m'attendais presque à ce qu'il brille dans le noir ! En y repensant, c'était probablement parce qu'il le fourrait dans tous les trous qu'il trouvait. Il avait beaucoup d'entraînement.

Je me passe une main sur le front.

— OK, c'est étrange, dis-je plus pour moi-même que pour elle.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es toi et que je suis moi et qu'en général je ne parle pas des pénis monstrueux des autres mecs.

— Je n'ai pas dit qu'il était monstrueux. J'ai dit qu'il savait comment s'en servir. Elle lèche à nouveau la louche.

— C'est la même chose.

— Oh. Désolée. Son visage se décompose. Elle montre sa glace, qui est toujours nichée au creux de son bras. Tu es certain de ne pas vouloir de cuillère ?

Je secoue la tête.

— Alors, tu vas bien ?

— Bien sûr, dit-elle en se penchant en arrière. Alors, tu veux parler encore un peu du pénis de Shane ? Elle lève son petit doigt et me le montre. Elle commence à dire quelque chose, mais j'attrape sa main, baisse son doigt, et je me penche en avant de quelques centimètres pour poser mes lèvres contre les siennes.

Elle se fige une seconde, puis elle m'embrasse à son tour. Elle ouvre la bouche et sa langue touche la mienne. Elle est d'abord hésitante, mais mon sang monte brusquement dans ma tête et dans toutes les autres parties de mon corps en même temps.

Elle recule la première. En fait, elle pose sa main contre mon torse et me pousse.

— Waouh, lâche-t-elle. Elle se lèche les lèvres, plante sa louche dans le pot de glace, et le repose sur la table basse. Pourquoi tu as fait ça ? crie-t-elle. Les meilleurs amis ne s'embrassent pas !

Je me passe une main sur le visage.

— Désolé, mais je ne veux pas être ton meilleur ami.

— Tu ne veux pas ?

— Et je ne veux parler de la taille du pénis de personne.

— OK.

— Et je ne veux pas te laisser penser que je ne suis pas intéressé.

— Intéressé.

— Intéressé.

— Par quoi ?

— Par toi !

— Pourquoi ?

Je me passe une main dans les cheveux.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi je t'intéresse ?

— Parce que tu es... tu es toi, bon sang. C'est tout.

Elle pouffe.

— Être *moi* n'a jamais été suffisant pour garder l'intérêt de qui que ce soit, Mick.

— Peut-être que tu devrais me laisser décider si je suis intéressé ou non. Qu'est-ce que tu en penses ? demandé-je en lui pinçant le bout du nez.

Elle secoue la tête.

— Je suis vraiment désolée. Je t'ai donné une impression complètement erronée.

Je recule sur mon siège.

— Erronée ?

— Je sors tout juste d'une relation fantastiquement merdique. Je ne suis pas *prête pour quoi que ce soit de nouveau* !

— Eh bien, prépare-toi, Wren.

Elle se lève d'un bond.

— Il faut que tu partes. Dehors !

Je me lève, profondément confus.

Elle secoue mon épaule.

— Dehors ! Tout de suite ! Dehors ! Allez !

— Tu es en colère ?

— Non, dit-elle en soupirant. Je suis troublée. Et peut-être un peu irritée, mais pas en colère.

— Quelle est la différence entre irritée et en colère ? demandé-je.

— Irrité, c'est quand tu as du sable sur ton short. En colère, c'est quand quelqu'un descend ton short devant tout le monde à la plage.

— Oh. Donc, tu es irritée par le fait que je t'aie embrassée.

— Non, je suis irritée par le fait que tu détruises notre royaume d'amitié.

— Royaume d'amitié ?

— Tu sais, ce royaume dans lequel nous sommes BFF et où nous faisons des tas de trucs marrants sans tension sexuelle. Elle me regarde comme si je devrais savoir de quoi elle parle. Et maintenant il y a une tension sexuelle ! Elle pousse à nouveau mon épaule. Dehors. Sors. J'ai besoin de réfléchir. Et ma glace est en train de fondre. Dehors ! Elle me pousse vers la porte.

— Tu es sérieuse ? Je me dirige dans la direction où elle me pousse, mais en protestant.

— Totalement. J'ai besoin de réfléchir. Seule. Dehors.

Elle me pousse dans le couloir et je me retourne face à elle. Elle me claque la porte au nez.

Eh ben merde.

Je retourne en bas, et je trouve Henry qui attend près de l'ascenseur.

— Comment va-t-elle ?

Je me gratte le nez.

— Je ne suis pas certain de le savoir.

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Oh, elle va bien.

— Que s'est-il passé ?

— Elle m'a jeté dehors.

Henry sourit.

— Ce n'est pas drôle.

Il éclate de rire.

— Oh que si, c'est hilarant. Il rit un peu plus. Vous avez fait quelque chose de stupide et elle vous a jeté dehors. Qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai embrassée.

— Ohhhh, fait-il. Et il hoche la tête comme s'il comprenait, mais moi je ne comprends toujours rien. Rien du tout.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De ce que vous voulez.

— Je sais ce que je veux.

— Qu'est-ce donc ?

— Elle. Je la veux elle et sa folie BFF-pénis-pelle-à-glace. Je la veux elle, c'est tout. Je veux une chance d'apprendre à la connaître. Je veux l'inviter à sortir. Je veux découvrir qui elle est. C'est étrange ?

— Très, dit Henry en me dévisageant. Êtes-vous ivre ?

— Non.

— Peut-être devriez-vous commencer par là. Ça aide toujours.

Il sort une bouteille et deux petits verres d'un tiroir de son bureau.

— Trinquez avec moi, dit-il.

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

Henry avale un shot et moi aussi. Je tape le verre sur son bureau.

— Un autre ? demande-t-il.

— Certainement.

— La première chose dont vous devez vous rappeler, c'est qu'on ne peut pas lutter contre une femme à moins que ce pourquoi on se batte en vaille la peine. C'est impossible. Vous ne gagnerez jamais. Jamais. Impossible.

— OK.

— Alors commencez par là.

— Maintenant ?

Il me sert un autre verre.

— J’attendrais demain si j’étais vous. Il me fait signe de m’asseoir sur le canapé un peu plus loin. Asseyez-vous. Je vais vous parler de ma Nan. Il attrape la bouteille et me suit. Installez-vous confortablement. C’est une longue histoire.

## WREN

**M**on téléphone sonne, me tirant du livre que je lisais. Il est tard, donc j'attrape le téléphone sur la table de chevet, inquiète que ce puisse être l'une de mes sœurs.

— Allô ? dis-je.

— J'ai quelque chose qui vous appartient ici en bas, déclare Henry en soupirant lourdement.

Je m'assieds et pose mes pieds au sol.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Mick. Ce garçon ne tient absolument pas l'alcool. J'ai besoin que vous passiez le prendre.

— Vous l'avez laissé s'enivrer, Henry ? demandé-je.

J'entends Mick chanter à tue-tête dans le téléphone.

— Ce n'est pas le moment de discuter de la façon dont c'est arrivé, rétorque Henry.

— J'arrive tout de suite.

Je me lève et passe une robe de chambre sur mon T-shirt et mon boxer, et je glisse mes pieds dans une paire de sandales. Je descends et pénètre dans le hall de l'immeuble. Il est deux heures du matin, donc je ne m'attends pas à tomber sur quelqu'un d'autre qu'Henry. Enfin, Henry et Mick.

Henry lève la tête du magazine qu'il est en train de lire sur un canapé.

— Au moins il est amusant quand il est ivre, dit-il. Il hoche la tête vers là où Mick est affalé sur l'autre canapé. Il chante une chanson paillardes concernant un mec nommé McSweeney qui a renversé du Gin sur son zizi.

— Oh, mon Dieu, dis-je.

Mick ouvre les yeux et me sourit.

— Coucou, Wren.

— Allez, Mick, dis-je. Il est temps de rentrer à la maison. Avez-vous appelé une voiture pour lui ? demandé-je à Henry.

Henry secoue la tête.

— J'ai essayé. Personne n'était disponible.

— Je trouve difficile à croire qu'il n'y ait aucune voiture disponible dans toute la ville, Henry.

— Êtes-vous en train de me traiter de menteur ? Henry se redresse de toute sa taille. Mais n'empêche qu'il ne me regarde pas dans les yeux.

— Il n'y a que la vérité qui blesse.

— Vous devriez l'amener chez vous et le laisser dormir jusqu'à ce que ça passe, propose Henry tout en s'occupant de nettoyer la table basse et de ranger les magazines.

— Vous voulez que je le ramène chez moi, dis-je.

— Eh bien, c'est le choix le plus logique. Je ne peux pas me contenter de le laisser allongé ici à chanter à tue-tête, si ?

Je suppose que non.

— Bon, remettez-le sur pieds et faites-le monter.

Henry tire Mick sur ses pieds et Mick titube en direction de l'ascenseur.

— Doucement, mon grand, dit Henry.

Mick chante doucement pendant que l'ascenseur monte. C'est plein de refrains paillards et de sous-entendus, et je surprends Henry à rire dans son poing.

— Je n'arrive pas à croire que vous l'ayez laissé se mettre dans cet état, dis-je en réprimandant Henry.

— Je n'y peux rien si ce garçon ne tient pas l'alcool, répond Henry. Puis il gémit quand Mick tombe sur son épaule. Il le repousse pour qu'il se redresse.

— Pourquoi étiez-vous en train de boire avec lui d'abord ? demandé-je. C'est ce que je ne comprends pas.

— Nous discutons de la vie, de l'amour et de ma Nan... Henry se tait soudain.

— Et cela impliquait de l'alcool.

Henry me sourit.

— Comme toutes les meilleures histoires.

— Eh bien, j'espère que vous êtes fier de vous. S'il vomit sur mon sol, je



vous ferai nettoyer.

— Il ne vomira pas, répond Henry.

Nous nous dirigeons vers ma porte et je l'ouvre.

— Oh, regardez l'heure, dit Henry. Je dois retourner en bas.

— La vengeance est un plat qui se mange froid, Henry, marmonné-je quand il se retire hâtivement.

— Tu n'es pas un plat froid, répond Mick. Il rote dans son poing fermé. Tu es géniale et cool et tu es ma BFF. Il tend la main vers la ceinture de ma robe de chambre et je crie quand il la détache. Ses yeux parcourent mon corps et sa voix est rauque. Et tu es sexy dans ce petit short. Il referme la robe de chambre et rattache la ceinture. Il faut éloigner ces trucs sexy. C'est dangereux quand on est BFF. Très dangereux pour les BFF. Genre, ça pourrait nous exciter dangereusement. On ne peut pas faire ça avec sa BFF. Il montre le canapé. Je peux m'allonger ? Il titube un peu.

— Va dans ma chambre. Tu peux dormir là-bas. Je n'ai pas de draps sur les lits des autres chambres.

— Est-ce que tes draps sentent comme toi ? demande-t-il en entrant dans la chambre.

— Je ne sais pas. Je sens quoi ?

— La peau propre et la femme sexy. Il tend la main derrière lui et passe son t-shirt par-dessus sa tête, puis il descend son jean au niveau de ses chevilles. Puis il tombe sur le lit vêtu juste de son boxer, avec son pantalon autour des chevilles et ses chaussures aux pieds.

— Oh, bon sang, dis-je en m'agenouillant pour retirer ses chaussures. Je retire ensuite son jean. Soulève ! dis-je en tapant sur ses jambes. Il les soulève et se glisse sous mes couvertures.

Il me sourit.

— Je vois pourquoi tu apprécies autant Henry, dit-il.

— Et pourquoi ça ? demandé-je en le bordant.

— C'est un type bien. Et il t'aime beaucoup.

Ça me fait chaud au cœur.

— Je l'aime beaucoup aussi.

Même si en ce moment il se mêle de ma vie. Je pose une poubelle à côté du lit, juste au cas où Mick serait malade. Puis je me retourne pour sortir de la chambre.

— Où tu vas ? demande Mick, d'une voix à peine intelligible.

— Sur le canapé.

Il secoue la tête, mais cela le fait gémir et il attrape son front entre ses mains.

— Ne dors pas sur le canapé. Je promets de bien me conduire. Viens dormir avec moi. S’il te plaît.

— Je serai très bien sur le canapé.

— Bien, je vais me lever, dit-il. Il commence à s’asseoir.

— Pourquoi tu te lèves ?

— Parce que je ne peux pas te laisser dormir sur le canapé. Je vais aller sur le canapé, ou tu peux venir dormir avec moi.

Il bouge pour se lever, mais je l’arrête. Quel mal y aurait-il à m’allonger près de lui ? Aucun.

J’éteins la lumière, retire ma robe de chambre, et la pose sur le tabouret au bout du lit.

Je reste de mon côté, mais soudain Mick gémit et passe un bras autour de ma taille. Il me tire contre lui, son torse touchant mon dos, et il me serre fort.

— Mick, murmuré-je.

— Quoi ? murmure-t-il à son tour.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je vais dormir.

— C’est tout ce que tu vas faire ?

— Mm-mmm, fait-il. Te serrer fort et dormir. C’est tout ce que j’ai envie de faire. Il presse ses lèvres sur le haut de mon crâne. Je sens la pression, mais pas le baiser, et j’entends le son que fait sa bouche.

— Dors.

C’est ce que je fais. Je m’installe confortablement et je m’endors avec le bras de Mick autour de moi. Et je dors mieux que je ne l’ai fait depuis très longtemps.

## MICK

**J**e me réveille en sentant un air frais caresser mon dos nu. Mon torse est chaud, car je suis contre un corps tout doux. Je lève la tête et repousse les cheveux longs et noirs qui me cachent la vue.

— Mais c'est quoi ce bordel ? demande une voix féminine depuis la porte. Je lève les yeux et vois mon frère Ryan et Lark, la sœur de Wren, devant la porte. Ryan est appuyé contre le montant de la porte, les bras croisés devant lui avec un petit sourire aux lèvres.

Wren se réveille, étonnée. Elle tend la main derrière elle et touche ma hanche. Puis elle roule sur le ventre pour pouvoir me regarder.

— Ça ne va pas bien finir, dit-elle doucement. Puis elle enfouit sa tête dans son oreiller et gémit. Ses cheveux sont emmêlés autour de son visage, et elle n'a jamais été aussi belle.

— *Sors*, dis-je à Ryan en langue des signes tout en le prononçant à voix haute. *Emmène ta femme avec toi.*

— *Aucune chance*, répond-il. Il continue à me sourire depuis la porte.

— *Je vais compter jusqu'à cinq, et je vais me lever. Et je ne porte peut-être pas de sous-vêtements. Je ne me souviens plus.*

Avant que je ne puisse arriver à deux, Lark attrape Ryan et le tire hors de la pièce. Elle claque la porte derrière eux.

— La dernière fois que j'ai vérifié, tu portais des sous-vêtements, marmonne Wren contre son oreiller. Elle a la marque des draps sur le visage, et elle ferme les yeux.

— Je sais, réponds-je. Je repousse les cheveux de son visage. Je voulais juste qu'ils partent.

— Tu te souviens de ce qui s’est passé hier soir ? demande-t-elle. Elle roule sur le dos, et je remarque immédiatement qu’elle ne porte pas de soutien-gorge. Je recule juste un peu mes hanches pour qu’elle ne remarque pas l’effet que cela me fait.

— J’ai fait une soirée pyjama chez ma BFF, je crois. Je me frotte le nez pour essayer de me réveiller.

Elle pouffe.

— Tu t’es bourré la gueule avec Henry, et tu t’es endormi dans mon lit.

— Rien de tout cela ne semble très romantique.

Elle lève la tête et me lance un regard noir.

— Tu cherchais du romantisme ?

— Peut-être un peu.

Elle me donne un coup dans l’épaule.

— Tu ne peux pas être romantique avec ta BFF. Ce n’est pas comme ça que ça marche.

Quelqu’un devrait expliquer cela à ma bite, parce qu’elle ne cherche que la romance.

— Tu ne peux pas reprocher à un homme d’essayer.

Je m’assieds sur le bord du lit et Wren me chatouille le bas du dos. Je me penche contre sa main et lui dit :

- Continue. C’est agréable.

Elle sourit et ses doigts jouent avec ma peau. Et je ne pense à rien d’autre qu’au plaisir de me réveiller avec elle et au fait que j’ai envie de le faire tous les jours.

On frappe lourdement à la porte.

— Vous êtes présentables ? demande Lark.

— Absolument pas ! crié-je.

Wren glousse dans son oreiller.

— On ferait mieux de s’habiller. Ils ne partiront pas.

Je me lève et secoue mon jean qui était en tas sur le sol, puis j’enfile mon t-shirt. Il retombe sur ma taille et je regarde Wren s’humecter les lèvres en regardant la trainée de poils qui descend jusqu’à ma ceinture.

— Les BFF ne se lèchent pas les babines en se regardant.

Elle cache son visage dans son oreiller.

— Je n’ai rien fait de tel, murmure-t-elle.

Oh que si. Et j'ai adoré. J'ai envie qu'elle le fasse plus souvent.

— Tu m'envoies les affronter tout seul ?

Elle hoche la tête.

— Je dois me laver. Et me brosser les dents.

— Tu veux que je rentre chez moi ?

Elle lève rapidement la tête.

— N'y pense même pas. C'est de ta faute s'ils sont ici. Va les distraire pendant que je me prépare.

J'attrape mes chaussures et les amène vers la porte. Mais au dernier moment, je me retourne pour aller vers elle. Je me penche et dépose un baiser sur sa tempe, et elle émet un petit son joyeux à mi-chemin entre un gloussement et un soupir.

— Merci de m'avoir laissé dormir chez toi.

— Ne fiche pas le bordel dans le royaume de l'amitié, Shepherd ! crie-t-elle.

Je ris en sortant de la chambre.

Lark et Ryan sont dans la cuisine, en train de se disputer avec leurs mains. Je les regarde une minute.

— *Voilà ! dit Ryan ? Maintenant tu peux entrer.*

— *J'aurais pu entrer il y a cinq minutes !* lui crie-t-elle en agitant sauvagement les mains.

— *Ils étaient au lit, Lark ! Et tête de gland était probablement nu !* Il agite un pouce dans ma direction.

— *Pourquoi je suis une tête de gland ?* demandé-je.

Lark lève les yeux au ciel et va dans la chambre avant de refermer doucement la porte derrière elle.

— *Maintenant dis-moi comment c'est arrivé, bordel !* exige Ryan.

Je vais chercher une bouteille d'eau dans le réfrigérateur. Ma tête bourdonne et Ryan n'arrange pas les choses.

— *Comment quoi est arrivé ? Et comment êtes-vous entrés ?*

— *Lark a utilisé ses clés. Et l'évitement ne te va pas.* Il me fusille du regard. *Comment as-tu fini au lit avec Wren ?*

— *Henry.* Je lui donne juste ce mot.

Il plisse le front.

— *Henry t'a permis de baiser ?*

Je lui jette ma bouteille vide dessus et elle rebondit sur son torse.

— *Il ne s'est rien passé. Je buvais avec Henry et je n'étais pas en état de*

*conduire jusqu'à chez moi. C'est tout.*

*Il sourit.*

*— Henry s'est mêlé de ce qui ne le regarde pas. Ce mec est un génie. Sous son crâne dégarni et brillant se trouve le cerveau d'un véritable intellectuel.*

*— Encore une fois, il ne s'est rien passé.*

*— Pas encore. Il sourit. Mais il redevient soudain sérieux. Tu as envie qu'il se passe quelque chose, n'est-ce pas ?*

*J'ai envie qu'il se passe beaucoup de choses.*

*— Peut-être.*



## WREN

— **A** lors, comment as-tu fini au lit avec Mick ? me demande Lark en me regardant me sécher les cheveux.

Je réalise soudain qu'elle me fusille du regard.

— Quoi ? demandé-je. Pourquoi ce regard ?

— Il t'aime bien. Genre, vraiment, vraiment beaucoup. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Je hausse les épaules.

— Je l'aime bien aussi.

— Non. Elle secoue la tête. Il a été anéanti quand tu as arrêté de lui répondre.

Je pose mon mascara de côté.

— Nous sommes sortis ensemble cinq fois avant que... tu sais.

— Avant que tu ne perdes le bébé.

— Oui, avant ça, murmuré-je.

— Dis-le, Wren, dit-elle, d'une voix aussi incisive qu'un fouet.

— Je n'ai pas besoin de le dire. Je l'ai surmonté, d'accord ? Je n'ai pas besoin qu'on me le rappelle.

Elle secoue la tête.

— Je ne suis pas certaine que tu l'aies surmonté. Vraiment pas. Je crois que tu l'as mis de côté et que tu as essayé de faire comme si ça n'était jamais arrivé, et ça te ronge.

— Je vais bien.

— Non tu ne vas pas bien.

— Je ne le voulais même pas. Pas vraiment.



— Si, tu le voulais.

— Non, je ne le voulais pas.

— Alors pourquoi tu as une chambre de bébé toute prête ? Pourquoi tu as trois ans de vêtements de bébés dans le placard ? Pourquoi tu as écrit toutes ces paroles de chanson sur le mur ?

— Parce que c'est ce qu'on fait quand on fait une erreur. On fait avec. Elle manque s'étouffer, étonnée.

— Rien de tout cela n'était une erreur.

— J'aurais fait une mère horrible. Je cligne des yeux, car ils me brûlent tout à coup.

— Tu feras une mère merveilleuse, Wren. La voix de Lark s'adoucit. N'en doute jamais.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Je regarde partout sauf vers elle.

— Parce que tu as eu deux exemples de mères parfaites. Tu as eu ta mère biologique, et puis tu as eu Marta. Tu as vu les meilleures, et tu as appris des meilleures. Il est impossible que tu ne puisses pas être la meilleure.

— Si tu le dis, réponds-je négligemment comme si ça n'avait aucune importance.

— Arrête de faire ça.

— Arrête de faire quoi ?

— Arrête d'essayer de refouler tes sentiments. Arrête d'essayer de détourner l'attention. Arrête de faire semblant que ça n'a aucune importance, bordel. Arrête.

— Pourquoi vous êtes venus ici ? demandé-je. Je la fixe dans le miroir.

— Quoi ? demande-t-elle, abasourdie par ma question.

— Pourquoi êtes-vous ici aujourd'hui ? Maintenant ? Pourquoi Ryan et toi êtes venus ?

Elle gigote.

— OK, alors...

Je hausse les sourcils en la regardant.

— Mick et Ryan ont un de ces plans de partage de téléphone, et Ryan a vu que le téléphone de Mick était ici cette nuit, et nous avons voulu voir ce qui se passait.

— Il ne se passe rien. On est amis. C'est tout.

— OK.

— Et tracer son téléphone n'est pas très sympa. Est-ce qu'il est au courant ?

Elle agite la main en l'air.

— Oh, ils sont tous les deux au courant. Ils se le font entre eux. La semaine dernière, ils sont allés chercher leurs parents quand ils ont vu qu'ils étaient ensemble dans un magasin. Ils sont entrés et les ont rejoints. Et la même semaine, Mick s'est pointé dans le bureau de mon médecin, quand il a vu que Ryan et moi y étions.

— Une minute. Je lève une main. Pourquoi vous étiez chez le médecin ?

Elle commence à gigoter de nouveau.

— Tu n'es pas malade, si ? Elle m'agace peut-être, mais c'est ma sœur et je n'ai pas envie qu'il lui arrive quoi que ce soit.

— Tu sais qu'on essaye depuis un moment, dit-elle doucement.

Mon estomac tourbillonne. Je déglutis.

— Tu es enceinte.

Elle hoche la tête.

— Et vous l'avez découvert la semaine dernière ?

Elle hoche la tête à nouveau.

— Et tu ne me le dis que maintenant ?

— Je ne voulais pas te blesser, murmure-t-elle.

— Pourquoi le fait que tu sois enceinte me blesserait ? demandé-je d'une voix forte.

— À cause de ce qui est arrivé. Elle passe sa main sur mon ventre vide.

— Tu crois que juste parce que je ne suis pas enceinte, je serais malheureuse que tu le sois ? Je déteste, déteste, déteste, *déteste* lui donner cette impression.

— Non, j'ai juste... J'essayais juste d'être compréhensive. C'est tout. Elle hausse les épaules.

— Eh bien, arrête. Arrête de me prendre avec des pincettes. Je ne suis pas brisée.

— Alors tu devrais arrêter d'agir comme si c'était le cas.

Je soupire.

— Je suis désolée de t'avoir donné cette impression.

— Wren, murmure-t-elle. Elle secoue la tête.

— Tu devrais probablement partir.

Elle hoche la tête.

— OK.

— Mes félicitations, au fait.

Elle sourit et pose une main sur son ventre plat.

— Merci.

Elle sort de la pièce, et je l’entends partir avec Ryan.

Mick est devant ma porte.

— Tout va bien ? demande-t-il, le regard doux et gentil.

— Ça va.

— Elle te l’a dit.

Je hoche la tête.

— Elle me l’a dit.

— Et comment tu te sens ?

Je prends une profonde inspiration.

— Incroyablement triste de lui avoir donné l’impression qu’elle ne devrait pas me le dire. Et vraiment heureuse pour eux deux. Je lui souris.

— Je vais être tonton. Il se frotte les mains comme s’il était excité. Je lui apprendrai à jeter des petits pois sur Ryan. Et quand il sera un peu plus grand, je lui apprendrai tous les gros mots en langue des signes. Ryan va chier une pendule. Ça va être génial.

— Tu vas être *ce genre* d’oncle. Le genre coquin. Je ris.

— Le genre *amusant*. Il me dévisage. Même si ça ne me dérangerait pas d’être coquin si tu étais impliquée aussi.

Mon estomac se serre.

— Arrête ça. Les BFF ne font pas ça.

Il me sourit.

— Tu veux aller quelque part avec moi aujourd’hui ?

— Où ?

— N’importe où. Il sourit. Je t’amènerai partout où j’irai.

Il est si mignon. J’aimerais être prête pour lui.

— Petit-déjeuner ? demande-t-il.

Je hoche la tête.

— Bien sûr.



## MICK

**H**ier soir, après que le petit-ami de Wren soit parti et après qu'elle m'ait jeté de son appartement—techniquement parce que j'étais indiscret et jaloux—Henry m'a raconté comment il avait conquis le cœur de Nan.

— *ELLE NE VOULAIT RIEN AVOIR à faire avec moi, avoua Henry. C'était comme si j'avais des poux ou je ne sais quoi et qu'elle ne voulait pas les attraper.*

— *Comment l'avez-vous rencontrée ?*

— *Je l'ai aperçue à l'autre bout d'une salle bondée, et c'en était fini de moi. Parti. La fin. Elle était l'élue. Elle avait cette allure particulière. Ce n'était pas les boucles de ses cheveux où le cirage de ses chaussures. C'était juste elle. Elle était tout pour moi. Je l'ai su au moment où je l'ai vue. Le truc, c'était qu'elle n'était pas d'accord.*

— *Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?*

*Il pouffa.*

— *Elle m'a snobé. Devant tout le monde. Je lui proposais de danser avec moi et elle répondait qu'elle avait mal aux pieds. Je lui proposais de dîner avec moi et elle répondait qu'elle n'avait pas faim.*

— *Qu'avez-vous fait ?*

— *J'ai fait ce que n'importe quel homme qui réfléchit un minimum ferait. J'ai découvert où elle allait et je me mettais constamment en travers de son chemin. Si elle allait à une fête, j'y étais. Si elle allait à la bibliothèque, j'y étais. Si elle allait voir un film, je m'assurais de voir le même, car juste au*

*cas où j'aurais l'occasion de sortir avec elle, je voulais avoir un sujet de conversation, vous voyez ?*

*Je ne voyais pas, mais je pouvais l'imaginer.*

*— Au bout de combien de temps a-t-elle cédé ?*

*— Elle n'a jamais cédé. Elle était aussi têtue que le jour est long. Il rit. Mais un jour, je l'ai vue assise dans un petit café. Elle avait un livre sur les genoux. Elle portait une robe rose avec une ceinture blanche et des chaussures blanches avec des lacets brillants. Mon Dieu, qu'elle était belle ! Il prit un air rêveur. Je l'ai regardée à travers la fenêtre, et elle n'a pas levé la tête. Elle était captivée par son livre, donc je me suis contenté de la regarder. Elle était spéciale, et je savais qu'elle était mon avenir. Je devais juste la convaincre de ça.*

*— Alors, qu'avez-vous fait ?*

*— Je lui ai fait la cour. À l'époque, on ne couchait pas au premier rendez-vous. On travaillait pour y arriver. On faisait les choses lentement et sûrement, et on apprenait à se connaître. Je suis entré dans ce café, j'ai retiré mon chapeau... Il frotta son crâne lisse. J'avais plus de cheveux à l'époque. Il rit. J'ai rangé mon chapeau dans ma poche arrière et j'ai traversé ce café comme s'il m'appartenait. Je l'ai regardée, et quand j'ai vu qu'elle ne levait pas la tête de son livre, une idée m'est venue. Je suis sorti, je suis allée deux portes plus loin, et j'ai acheté le même satané bouquin dans la petite librairie au coin de la rue. Puis je suis revenu. Elle a sursauté quand j'ai pris la chaise en face d'elle. Elle m'a demandé ce que je faisais.*

*J'ai levé mon livre en m'asseyant devant elle. Je lui ai dit que je ne pouvais pas lui parler tout de suite, parce que j'avais un livre que je voulais finir. Elle n'a rien dit. Elle s'est contentée de me regarder. Je me suis assis devant elle, j'ai pris ce stupide bouquin et j'ai commencé à lire. Elle a fait la même chose. Nous n'avons pas parlé. Elle ne m'a pas fusillé du regard. Après environ une heure, j'ai commencé à rapprocher mon pied du sien. Puis j'ai laissé ma chaussure toucher le côté de la sienne. Elle a été surprise et a tenté de reculer son pied, mais j'ai posé mon autre pied de l'autre côté, et j'ai tenu fermement son pied entre les miens.*

*Il rit.*

*— En y repensant, je suis content qu'elle ne m'ait pas donné un coup dans les roustons. Je le méritais. Après quelques minutes, elle s'est calmée, et je suis resté assis là pendant deux heures, à boire du café et à lire, avec son pied niché entre les miens. Et elle m'a laissé faire. Nous lisions en silence, et*

*finalement elle a levé les yeux vers moi. Et si je n'étais pas déjà amoureux avant cela, je l'aurais été à ce moment-là. Elle m'a demandé : « L'offre de diner tient-elle toujours ? »*

*Mon cœur a failli sortir de ma poitrine. J'ai bégayé en essayant de trouver les mots pour lui dire oui. Je me fichais d'avoir l'air trop empressé. Je me fichais qu'elle sache à quel point j'avais désespérément envie de passer du temps avec elle. Parce que c'est ce qu'est l'amour. C'est être vulnérable avec quelqu'un d'autre. Et je n'avais jamais été aussi vulnérable.*

*Cette nuit-là, elle m'a laissé lui tenir la main pendant que je la raccompagnais chez elle. Et je l'ai embrassée sur la joue devant sa porte. Je vais vous épouser un jour, lui ai-je dit. Je vous jure que quand elle m'a souri, elle a illuminé ma vie.*

*— Au bout de combien de temps l'avez-vous épousée, Henry ?*

*Le visage d'Henry se décomposa.*

*— Oh, il a fallu environ deux ans. Un de ses anciens petits-amis a refait surface quelques semaines après, et elle a rompu avec moi. Elle m'a lâché comme une patate chaude.*

*— Mais tout s'est bien terminé ? demandé-je.*

*— C'est vrai. Mais l'amour est un travail, comme tout le reste. Il faut travailler si l'on veut que cela fonctionne.*

*Henry se racla la gorge.*

*— Quand ma Nan est morte, j'ai cru que j'allais mourir avec elle. Parfois, il m'est encore difficile de vivre sans elle. Il tourna son regard vers moi. Quand on trouve un tel amour, il faut avoir envie d'y travailler. Il faut se battre. Il haussa les épaules. Bien sûr, rien de tout cela ne vaut le coup si on ne le veut pas vraiment. Il faut le vouloir plus que tout, ou cela ne vaudra pas le coup au bout du compte. Je la voulais plus que l'air que je respirais. C'est toujours le cas. Et cela le sera toujours.*

*Il secoua la tête comme pour chasser les souvenirs.*

*— La morale de l'histoire, c'est que si vous le voulez suffisamment, vous trouverez une façon d'y arriver. Dans la vie, rien de ce qui a de la valeur n'arrive facilement.*

*— Wren vaut la peine de faire des efforts, si c'est ce que vous voulez. Vous devez seulement vous rappeler qu'elle a perdu quelque chose de précieux, et qu'en même temps elle fait le deuil d'une relation qui n'aurait jamais dû exister.*

*— Alors qu'est-ce que je fais, Henry ? Dites-moi comment la conquérir.*

*Dois-je lui donner du temps pour surmonter cela ?*

— *Commencez par être quelqu'un dont elle puisse tomber amoureuse, mon garçon.*

NOUS NOUS ASSEYONS à la table, commandons à manger, et la seule chose à laquelle j'arrive à penser est à quelle vitesse je peux prendre son pied entre les miens. Elle me sourit au-dessus de ses pancakes et penche la tête.

— À quoi tu penses ?

*Je pensais à quel point tu es belle.*

— Oh, à rien, réponds-je.

— Tu en es sûr ? Elle me dévisage, le regard intense.

Je hoche la tête et porte un morceau de bacon à mes lèvres. Wren me surprend quand elle attrape mon poignet et le tire vers sa bouche. Elle me regarde dans les yeux et mord dans mon bacon. Puis elle sourit, se couvre la bouche avec sa main, et parle la bouche pleine.

— Je mourais d'envie de faire ça depuis qu'on nous a servis. Désolée.

— Si j'avais su que tu aimes tant le bacon, je t'aurais proposé de partager. Elle rougit.

— Quoi ? demandé-je. J'ai raté quelque chose ?

Elle déglutit.

— Ce n'est rien. Juste une histoire qu'Henry m'a racontée quand on déjeunait l'autre jour. Il m'a parlé de la fois où il avait offert un petit-déjeuner à sa femme, et qu'elle lui avait volé un morceau de son bacon. C'était si mignon.

— Marrant, dis-je. Parce qu'Henry m'a raconté une histoire hier soir aussi.

Je bouge mes pieds pour que mes chaussures soulignent l'une des siennes, en la tenant fermement mais délicatement. Elle sursaute, mais elle ne bouge pas.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Henry m'a raconté l'histoire du jour où sa femme l'a enfin remarqué. Ils étaient assis dans un café qui ressemblait beaucoup à celui-ci, et il a attrapé son pied entre les siens, et il l'a maintenu là.

— J'ai entendu cette histoire. Elle secoue la tête. Mais je suis quasiment certaine que les BFF ne se font pas du pied.

Je fronce les sourcils.



— Alors, ils ne font que se voler du bacon ?

Elle rougit à nouveau et elle baisse les yeux vers son assiette.

— Je... Je ne sais pas, répond-elle doucement.

— Je ne sais pas non plus.

Elle hoche la tête et finit sa nourriture.

Mon téléphone vibre dans ma poche. Je tape une réponse rapidement.

— C'est ma mère, expliqué-je. Merde.

— Tout va bien ? Elle pose sa fourchette.

— Je n'en suis pas sûr.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Papa et maman sont en ville, et j'ai une cousine qui traverse une mauvaise passe. Maman veut que j'aille voir comment elle va.

Je sors assez d'argent pour payer l'addition pour la nourriture et le pose sur la table.

- Je dois y aller, continué-je. Maman panique parce que ma tante l'a appelée. Elle est dans un autre Etat, donc elle ne peut pas aller elle-même voir comment va Patsy.

— Oh ! Elle jette sa serviette sur la table. Bien sûr. Son pied est toujours piégé entre les miens. Serait-ce... terrible... Elle s'arrête et prend une inspiration.

— Qu'est-ce qui serait terrible ?

— Peu importe.

— Non, dis-moi.

Elle me regarde dans les yeux.

— Serait-ce terrible si je te disais que j'aime beaucoup que mon BFF me fasse du pied ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

— Ça ne serait absolument pas terrible, réponds-je doucement. Ce serait carrément incroyable.

Elle rit et se lève de son siège.

— J'imagine qu'on se verra plus tard, dans ce cas ?

— Tu veux venir avec moi ? demandé-je. Mon estomac se serre en attendant sa réponse.

— Je peux venir avec toi ? demande-t-elle, les yeux pétillants.

— Je n'ai pas envie d'abandonner mon moment avec toi, réponds-je pour

être aussi honnête que possible. Viens avec moi.

— Oui. J'en ai bien envie.



## WREN

**C**'était absolument la pire chose à faire, mais je l'ai faite quand même. Maintenant je doute de ma décision. Je n'aurais jamais dû lui dire à quel point j'aimais qu'il me fasse du pied.

— Alors, où allons-nous ? demandé-je en attachant ma ceinture.

Il soupire.

— Nous allons à l'autre bout de la ville.

Je me tourne face à lui.

— Qu'y a-t-il à l'autre bout de la ville ?

— Ma cousine qui traverse une mauvaise passe. Elle a quatre enfants, son mari est en prison, c'est une ancienne toxico, mais elle n'a rien pris depuis qu'elle est tombée enceinte du quatrième. De toute façon, maman s'inquiète pour les enfants. Elle a essayé d'appeler Patsy deux fois cette semaine, mais elle ne lui a pas répondu.

— Tu penses qu'elle pourrait avoir rechuté ?

— Je l'ignore. J'espère que non.

— Parle-moi des enfants.

— Il y a quatre enfants. Anna a huit ans. Devon en a six. Elle a aussi une fillette de deux ans appelée Roxy, et le dernier bébé, Chase. Il s'arrête dans la rue. Je reviens dans quelques minutes.

— Tu veux que je monte avec toi ?

— Tu devrais peut-être rester ici. Je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemble l'appartement aujourd'hui.

— Si tu crois que j'ai peur d'un peu de poussière, tu ne me connais pas encore très bien. J'ouvre ma portière et je descends.

— Ce n'est pas la poussière qui m'inquiète. Je suis plus inquiet pour les cafards, la crasse, les voisins dealers, et l'état général de l'appartement. Il fait le tour de la voiture pour venir près de moi. Tu es sûre de vouloir monter ?

— J'en suis certaine.

Il hoche la tête et redresse les épaules.

— J'ignore ce qu'on va trouver. Il me prend la main et il avance vers la porte d'entrée. J'ai la gorge serrée et je ne sais même pas pourquoi.

La peinture écaillée n'est pas le pire. Le pire, c'est l'odeur qui nous frappe dès que la mère des enfants ouvre la porte de l'appartement. L'odeur de poubelles et de couches sales m'agresse le nez, et je dois me forcer pour garder les mains le long du corps plutôt que de couvrir ma bouche et mon nez avec.

— Oh, c'est toi, dit une femme blonde en ouvrant la porte.

Mick croise mon regard et je vois une lueur d'inquiétude dans ses yeux.

— Salut, Patsy. Comment vas-tu ?

Elle se gratte les deux bras en même temps, les bras croisés.

— Oh, j'essaye de m'en sortir. Tu sais comment c'est. Elle me regarde. C'est qui ça ?

Je tends la main pour la saluer, et Patsy la prend avec hésitation.

— Je m'appelle Wren. J'ai persuadé Mick de me laisser venir vous rendre visite. J'espère que ça ne vous dérange pas ?

Patsy agite la main en l'air, écartant la question comme si elle était ridicule, puis elle recommence à se gratter. Elle laisse de profondes traces rouges sur sa peau. Elle redescend de quelque chose. Et elle redescend violemment.

— Patsy, est-ce que ça va ? demande Mick.

— Oh, ouais. Je vais bien. Il fait chaud ici. Je suis désolée qu'il fasse si chaud. Elle commence à bredouiller en avançant dans la pièce minuscule.

— Patsy, y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour t'aider ? demande doucement Mick. Tu ne réponds plus au téléphone.

— Je... Heu... Je pense que j'ai besoin d'aide, répond-elle doucement. Je voulais juste une dose. Juste une. Mais ça ne s'est pas arrêté avec une. Et je dois appeler ma marraine et retourner en désintoxication, mais si je le fais, je n'ai personne pour surveiller les enfants, et si la ville s'en mêle, ils vont tous être séparés.

— Peut-être pas, répond Mick.

Mais elle a raison. Je sais qu'elle a raison. Mes sœurs et moi venons de ce

même système de famille d'accueil.

— Il n'y a personne qui puisse t'aider, Patsy ? demande Mick. Un voisin ? Un ami ? Ta mère ?

— Il n'y a personne, répond-elle doucement tandis qu'une larme coule sur sa joue. Ma mère est tombée et s'est cassé la hanche. Et les amis qu'il me reste... Ben, tu sais comment ça se passe. Elle se gratte les bras, et je vois du sang couler sur son avant-bras.

— Où sont les enfants, Patsy ? demande Mick.

Elle désigne une chambre.

— Là-dedans.

— Je peux aller voir comment ils vont ?

Elle hoche la tête et Mick entre dans la chambre.

Je m'assieds avec précaution à côté de Patsy sur le canapé miteux pendant que Mick va voir les enfants. Soudain, il sort avec un bébé dans les bras, un bambin qui suce son pouce, et deux enfants un peu plus âgés très sales et très maigres qui marchent à côté de lui.

— Patsy, dit-il. Appelle ta marraine. Les enfants et moi avons décidé que nous voulions faire une soirée pyjama chez moi.

Patsy se lève d'un bond.

— Quoi ?

— Donne-moi le numéro de ta marraine. Tout de suite.

— Je peux l'appeler moi-même.

— Fais-le pendant que je suis là, déclare fermement Mick. Il se penche en avant pour pouvoir la regarder dans les yeux. Tu vas me laisser t'aider, pas vrai ?

— Bien sûr.

Patsy prend le téléphone et va dans l'autre pièce, puis elle revient quelques minutes plus tard, l'air secouée et blessée au plus profond de son âme.

— Elle est en route.

— Nous allons attendre qu'elle arrive.

Patsy hoche la tête et prépare un sac de couches pour les deux plus jeunes enfants, et un sac avec quelques vêtements pour les deux plus âgés.

La marraine de Patsy arrive et toutes deux vont discuter dans l'autre pièce. La marraine ressort et dit :

— Il vaut mieux que vous partiez maintenant.

— Est-ce qu'elle veut dire au revoir ? me dépêché-je de demander.

— C'est déjà assez dur comme ça. Inutile de rendre les choses encore plus difficiles.

— Où est-ce qu'on va ? demande Anna, l'ainée.

— Nous allons chez moi pour une soirée pyjama ! Mick fait semblant d'être excité, mais son regard n'arrête pas de se diriger vers la porte fermée de la chambre.

— Où est-ce qu'on va tous dormir ? demande Anna en prenant la main de son frère.

— On peut construire une forteresse, ou une tente, ou quelque chose.

Mick se passe une main sur le front. Il se penche vers moi.

- Je n'ai qu'une chambre dans mon appartement, dit-il.

Quand nous arrivons à la voiture, il se passe une main dans les cheveux.

— On va avoir besoin de sièges-auto et tout.

— Attends, dis-je en sortant mon téléphone pour écrire rapidement. Je m'en occupe.

Quelques secondes plus tard, le téléphone sonne.

— Hola, mija. Qu'est-ce qui se passe ? demande Marta, ma mère.

— Je crois que j'ai besoin d'aide.

J'entends Marta crier.

— Melio, viens là. Wren est au téléphone. Emilio est mon père, pas biologique mais de circonstance.

— Qu'est-ce que tu beugles, femme ? entends-je au loin.

— Je te mets sur haut-parleur, me dit Marta.

Je prends une profonde inspiration pour me donner des forces.

— Alors, j'ai Mick avec moi, et nous allons amener ses quatre jeunes cousins chez moi quelques jours. Je couvre le micro quand Mick proteste. J'ai quatre chambres vides, lui murmuré-je. J'enlève ma main du micro. Et j'ai besoin de quelques sièges auto, et de vivres, et... et tout ce dont on a besoin pour... une famille.

— Mija, dit doucement Marta. Tu es sûre ?

— Non, admetts-je. Mais je crois que c'est la bonne chose à faire.

Sans oublier que j'ai un berceau vide et une chambre de bébé qui n'a jamais été utilisée, par personne.





## MICK

**L**'appartement de Wren grouille d'activité quand nous arrivons. On dirait que toutes les sœurs de Wren sont ici, à trier des vêtements, à installer des couffins, et à remplir les placards de nourriture pour enfant.

— Tes sœurs n'étaient pas obligées de faire tout ça, dis-je à Wren.

Elle hausse les épaules.

— C'est ce que fait ma famille.

Les enfants s'arrêtent avec hésitation devant la porte quand ils voient tous les gens s'affairer.

— Ça va, dis-je doucement. Vous pouvez entrer. C'est la maison de Wren. Elle est très gentille, et je sais que vous allez l'adorer.

— Où est ma maman ? demande Anna, la petite de huit ans.

— Ta maman ne se sentait pas très bien, donc elle va voir le docteur pour pouvoir aller mieux.

— Qu'est-ce qu'elle a ? veut savoir Anna.

— Je l'ignore... répons-je avec hésitation.

— Est-ce que ça va aller ? demande doucement Anna. Sa lèvre inférieure tremble.

Wren s'agenouille devant elle.

— Votre maman sera rentrée avant que vous ne vous rendiez compte qu'elle était partie. On va vous installer et peut-être qu'on regardera un film plus tard.

Anna gratte un point sur son cou, et on dirait qu'une plaque rouge commence à se développer.

— Et si on commençait par un bain ? proposé-je.

— Ça vous dit, des bulles ? demande Wren.

Le visage d'Anna s'illumine.

— J'aime les bulles, répond-elle. Je peux y aller en premier ?

— Heu... dis-je. J'ignore comment m'assurer qu'une petite fille prenne un bain, un bain où elle se lave réellement.

— Oui, tu peux y aller en premier, répond Wren. Viens. Elle fait signe à Anna de la suivre et elles entrent dans la chambre de Wren.

— Tu as besoin de mon aide ? demandé-je.

Wren secoue la tête.

— Je m'en occupe.

— Waouh, entends-je s'exclamer Anna. Ta baignoire est aussi grosse qu'une piscine ! Puis la porte de la chambre se referme et elles disparaissent.

Je suis au milieu de la pièce, avec trois enfants sales autour de moi qui regardent la famille de Wren s'agiter.

— Donne-moi les deux petits, déclare Finny. Elle claque des mains devant Chase, et le bébé s'agite dans mes bras. Je vais les nettoyer. Tu peux prendre ce petit gars, elle désigne Devon, et le nettoyer dans la salle de bain du couloir.

— J'apporte des vêtements dans une seconde, dit Star en s'asseyant sur le sol pour trier les piles de vêtements.

— Tu leur as acheté des vêtements ? demandé-je.

— Et de la nourriture, et des jouets, et des tas d'autres trucs. Elle ne lève pas la tête de la pile de linge.

— Merci, réponds-je.

Elle me regarde enfin.

— Aucun problème. On s'est occupé de tout.

J'installe Devon dans la salle de bain secondaire avec du savon et des serviettes, puis je retourne dans la cuisine. Les enfants vont sûrement bientôt avoir faim.

— Sors de ma cuisine, dit Lark.

— Quoi ?

— Dehors ! hurle-t-elle. Je fais un chef d'œuvre de macaroni au fromage et de nuggets de poulet, et tu vas le manger avant même qu'il n'arrive sur la table, comme le ferait Ryan. Dehors !

— Rappelle-moi de ne *plus* t'inviter, marmonné-je malicieusement en prenant une bouteille d'eau dans le réfrigérateur. Comme si c'était ma maison

ou quoi.

— Nous n’attendons pas d’être invitées ! crie Star depuis l’autre pièce.

— Oui, c’est bien ce qui me fait peur.

Star entre en portant quatre piles de vêtements.

— Pour le bébé, dit-elle en me fourrant une pile dans les mains. Pour le bébé plus grand. Elle pose une autre pile sur la première. Pour le garçon. Elle en pose une autre, puis encore une autre. Et pour la fille. Elle me repousse dans le couloir. Va.

— Oui, chef, réponds-je.

J’apporte des vêtements à Devon et les laisse sur le comptoir de la salle de bain. Puis j’amène des vêtements à Finny, qui a Roxy dans la baignoire. Elle lave Chase avec un gant savonneux. Ils sont tous les deux couverts de bulles et gloussent pendant qu’elle leur fait des grimaces. Puis je vais dans la chambre de Wren et je m’arrête pour regarder par la porte qui mène à la salle de bain. Wren est assise sur le bord de la baignoire et aide Anna à laver ses cheveux longs. Anna est couverte de bulles, et elle sourit. Wren fredonne une chanson, et elle ignore que je suis ici. On dirait « Somewhere Over the Rainbow ». Je m’arrête pour écouter une seconde.

Mon cœur se fend en deux quand je réalise qu’elle fredonne la chanson qu’elle avait refusé de chanter quelques jours auparavant, et qu’elle le fait doucement et calmement, avec un sourire sur son beau visage.

Et c’est à ce moment, en regardant Wren s’occuper d’un enfant qu’elle n’avait jamais rencontré auparavant et lui fredonner une chanson qui était destinée à son propre bébé que je sais que je suis raide dingue de cette femme.

Je ne sais rien de la perte. Je n’ai jamais rien perdu ni personne d’important pour moi. Mais je sais, sans aucun doute, que si je venais à perdre Wren, je serais comme un cerf-volant sans ficelle. Je serais perdu. Mais peut-on perdre une personne qu’on n’a jamais vraiment eue ?

Wren lève les yeux et son regard croise le mien. La chanson s’arrête de sortir de sa bouche, et elle fixe mes yeux. Dans les siens, je vois que bien qu’elle soit heureuse d’aider ces enfants, elle pleure encore la perte de quelque chose de spécial. Elle pleure la perte de son propre enfant, et je m’inquiète que ces moments ne servent de rappel douloureux.

Wren se lève et vient me prendre la pile de vêtements.

— Merci, dis-je, parce que je sais que c’est un défi pour elle.

Elle hoche la tête.

— De rien.

Elle retourne dans la salle de bain et referme la porte derrière elle. Le léger cliquetis de la porte résonne comme le plus puissant des cris. Presque comme si elle m'avait crié de sortir de son moment privé.

Je suis sorti, mais je ne vais pas rester dehors très longtemps.

Hors de question.



## WREN

**J**e déteste qu'il m'ait surprise en train de faire ça. Cela peut sembler stupide, mais aussi longtemps que je gardais cette chanson pour moi, elle restait à moi. La douleur restait avec moi, en moi, et cela restait une partie de moi. Mais quand je me suis surprise à fredonner « Somewhere Over the Rainbow », je me suis surprise à ressentir de l'espoir.

On frappe à la porte de la salle de bain, au moment où Anna retire le bouchon de la baignoire et s'enroule dans une serviette.

— Tu peux t'habiller toute seule ? demandé-je à Anna.

Elle hoche la tête, et j'ouvre la porte. Dans ma chambre, ma mère, Marta, est assise sur le bord de mon lit, un peu comme un oiseau prêt à s'envoler.

— Quand es-tu arrivée ? demandé-je.

— À l'instant. Il y a plein d'enfants ici. Elle me dévisage. Mais on dirait que tes sœurs se sont occupées de tout.

Je souris.

— Elles sont douées pour ça.

Elle prend une profonde inspiration.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ? demande-elle rapidement.

Je penche la tête d'un côté puis de l'autre.

— Probablement que peut-être, réponds-je.

— Pourquoi ?

Je hausse les épaules.

— J'avais la place.

— Tu vas laisser le bébé utiliser le berceau ?

— Ce n'est qu'un berceau. Je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas. Je

regarde partout sauf vers elle.

— Ce n'est pas qu'un berceau. C'est bien plus que cela.

— Absolument pas. Personne n'a jamais dormi dedans. Quelqu'un devait lui trouver une utilité.

Elle hoche la tête.

— Mija, dit-elle doucement, je m'inquiète pour toi.

Moi aussi je m'inquiète pour moi.

— Tu ne devrais pas. Je vais bien. Ils ne vont pas rester longtemps. Juste assez pour que Patsy, leur mère, se remette sur pied.

— Tu sais que le but des familles d'accueil est toujours de réunir les enfants et les parents.

— Ce ne sont pas des enfants placés. C'est la famille de Mick et il veut les aider.

— Je peux te dire ce que je pense ? demande Marta. Elle me dévisage.

Je pouffe.

— Comme si je pouvais t'en empêcher.

— Je crois que tu vas t'attacher à ces enfants, et qu'ensuite ils vont retourner auprès de leur mère, et que tu vas avoir le cœur brisé.

— Je n'aurai pas le cœur brisé. Car j'espère que c'est ce qui se passera.

— Mm-mmm, dit-elle en hochant la tête. Bien sûr.

— Quelle est la pire chose qui puisse arriver ? Je m'habituerai à avoir des enfants, et ensuite le bruit, la confusion et les pleurnicheries s'en iront.

— Ainsi que les embrassades, les câlins au milieu de la nuit et l'amour que seul un enfant peut apporter. Je n'ai jamais connu l'amour avant de vous rencontrer toutes les cinq. J'avais connu l'amour d'un homme bon, et j'avais connu l'amour d'une famille, mais je n'avais jamais connu d'amour pour lequel je serais prête à tuer. Je n'avais jamais connu d'amour vrai, salubre et qui capture mon âme, jusqu'à la première fois où vous m'avez regardée comme si j'étais votre mère, plutôt que quelqu'un qui vous nourrissait et vous habillait. Ma vie a changé quand vous avez commencé à me regarder avec de l'amour et de l'espoir dans les yeux. Elle a grandi et elle a changé. Et j'ai grandi et changé aussi. Je suis passée d'une femme avec cinq filles à une maman de cinq filles. Et c'est à ce moment que ma vie a commencé.

— Je n'attends pas que ma vie commence, Marta. Je suis très heureuse.

— Où va dormir Mick ? demande soudain Marta.

Je n'y avais même pas pensé.

— Dans l'une des chambres libres, j'imagine.

Elle me sourit malicieusement.

— Oui, bien sûr.

— Marta, gémis-je comme je le faisais quand j'étais adolescente. Sérieusement.

Marta rit.

— Il n'y a pas de Marta qui tienne. Une fille doit être préparée. Elle se lève et lisse la couette de mon lit. Alors, qu'est-ce que tu ressens pour lui ?

— Pour qui ?

— Pour Mick. Qui d'autre ?

— Il est gentil.

— Il était avec toi cette nuit-là.

Il était avec moi la nuit où j'ai perdu mon bébé. Il s'est battu presque autant que moi quand je serrais les jambes pour essayer de le garder en moi.

— Oui.

— Laisse-le être avec toi maintenant.

J'agite le pouce en direction de la porte.

— Il est dans le salon.

— Non, mija. Je veux dire laisse-le être avec toi. Laisse-le entrer.

— Marta, tu veux bien te taire ?

— Non, mija. Je suis ta mère. Ton bonheur est ma priorité numéro un.

— Eh bien, le bonheur n'est pas ma priorité numéro un en ce moment.

— Il devrait l'être. Elle s'approche et m'embrasse sur le front. Je lève la tête et fais semblant de détester ça.

— Je dois partir, dit-elle. Je prends tes sœurs avec moi. Nous allons déjeuner. Je ne vais pas laisser tes sœurs revenir avant quelques jours.

Mon cœur se détend un peu. J'adore ma famille, mais parfois leur aide pourrait aussi être qualifiée d'interférence.

— Merci.

Marta ouvre la porte de la chambre et entre dans le salon.

— Les filles, il est temps de partir ! dit-elle en tapant dans ses mains.

Quelques instants plus tard, la maison est entièrement vide, en dehors de quatre enfants, Mick et moi. Mick s'assied à la table de la cuisine et aide à remplir des assiettes de nuggets de poulet et de macaroni au fromage, tout en nourrissant Roxy dans sa chaise haute, et en tenant le bébé au creux de son bras pendant que celui-ci boit son biberon. Je m'arrête et les regarde.

— Tu as déjà mangé ? demandé-je.

— Pas encore. J'ai les mains pleines. Il me sourit.



— Voilà, dis-je en tendant les bras. Donne-moi celui-là. Je vais lui donner son biberon.

— Tu es sûre ?

Je le prends à Mick, et il est aussi mou que de la gelée dans mes bras, presque endormi. Il frôle sa bouteille, la bouche ouverte, mais sans vraiment boire, donc je vais dans la chambre de bébé, j'ouvre la porte et j'entre. Je n'hésite même pas en le posant dans le berceau qui n'a jamais été utilisé. Puis je tends la main et mets en route le mobile au-dessus du berceau. La chanson qui m'est si familière et pourtant si lointaine commence à jouer.

Je regarde le petit visage endormi et je dois me rappeler qu'il n'est pas à moi. Il n'est ici que temporairement.

Je sens la chaleur de Mick derrière moi.

— Je ne pensais pas que tu le mettrais ici, murmure-t-il.

— Quelqu'un devait en profiter. J'allume le Babyphone et je prends le récepteur.

— Merci, dit-il. De faire tout ça.

— Je n'ai encore rien fait. Tu vas devoir t'occuper des couches et des biberons nocturnes, mon grand. Je dis ça comme ça.

Mick sort de la chambre, et je le suis, m'arrêtant seulement un instant pour regarder le bébé qui dort, et la chambre qui a enfin un peu de vie en elle. Une petite étincelle de vie commence à grandir en moi, également.



## MICK

— **C**ombien de temps tu crois qu'il va dormir ? murmure Wren derrière moi. Je suis penché au-dessus du berceau et je couche Chase pour la nuit.

— Aucune idée, réponds-je doucement en essayant de ne pas le réveiller. Roxy dort dans le couffin que nous avons installé de l'autre côté de la pièce. Peut-être que j'aurais de la chance et qu'il dormira toute la nuit.

Wren bâille.

— Ne serait-ce pas génial ?

Je tends la main et repousse une mèche de cheveux qui pend devant ses yeux.

— Tu as l'air fatiguée.

Elle pouffe doucement.

— Pourquoi les gens disent ça ? Ils devraient juste dire tu as une gueule de merde. Où tu as des cratères sous les yeux suffisamment gros pour y faire passer un camion. Ou tes cheveux sont un nid à rats remplis de nœuds. Elle se passe une main dans les cheveux et s'arrête quand elle sent quelque chose de collant. C'est quoi ça ? demande-t-elle en tendant la mèche pour que je puisse voir.

— De la carotte, peut-être ? Je me penche et renifle. Tu veux que je goûte ? Je lui souris et approche la mèche de ma bouche. Elle lâche un cri étouffé et s'éloigne de moi.

— C'est dégoûtant, dit-elle. Je ferais mieux de prendre une douche. Elle bâille à nouveau.

— Merci de faire ça.

Elle hausse les épaules et sort de la pièce. Elle pose une main sur la

poignée de sa porte et commence à la tourner, mais elle s'arrête et me regarde.

— Tu as pris le moniteur ?

Je le sors de ma poche et le lui montre.

— Oui.

— Tu as besoin de couvertures ou d'autre chose, pour la chambre d'ami ? demande-t-elle. Elle ne me regarde pas dans les yeux.

— Non, je crois que ça va aller.

Je préférerais dormir avec elle, mais si elle n'est pas prête...

— Je vais aller me laver et me coucher.

— Bonne nuit, réponds-je.

Elle me regarde enfin dans les yeux.

— Bonne nuit, dit-elle doucement, presque timidement.

— Je te verrai demain matin, dis-je en appuyant mon épaule contre le mur. Elle hoche la tête et entre dans sa chambre, et la porte se referme derrière elle. Dès qu'elle est fermée, j'ai l'impression qu'elle a emporté tout mon souffle avec elle.

Mon téléphone vibre dans ma poche.

MEILLEURFRÈREAU MONDE : C'est vrai que tous les marmots de Patsy sont chez Wren ?

Moi : Ce ne sont pas des marmots. Mais oui, si tu fais référence à ses enfants, je fais du babysitting.

MeilleurFrèreAuMonde : Pourquoi ?

Moi : Patsy est malade. J'ai fait ce qu'il fallait.

MeilleurFrèreAuMonde : Regarde-toi, en train de te prendre pour un saint devant moi.

Moi : Ce n'est pas se prendre pour un saint que de vouloir aider quelqu'un. Les enfants n'y sont pour rien. Ils avaient besoin d'un endroit où aller.

MeilleurFrèreAuMonde : Chez Wren.

Moi : Oui.

MeilleurFrèreAuMonde : Cette décision était-elle planifiée ?

Moi : Absolument pas.

MeilleurFrèreAuMonde : Tu dors où ?

Moi : Ça ne te regarde pas.

MeilleurFrèreAuMonde : Utilise un préservatif, c'est le seul conseil que je puisse te donner.

Moi : Va te faire voir.

MeilleurFrèreAuMonde : Oh, et Lark dit que Wren ronfle.

MeilleurFrèreAuMonde : Bonne nuit.

JE NE ME souviens pas que Wren ronflait hier soir. En revanche, je me souviens qu'elle était recroquevillée contre moi. Je me souviens de son souffle contre mon cou. Je me souviens que les courbes de ses fesses épousaient parfaitement celles de mes genoux.

Merde. Ce genre de pensée ne me mènera nulle part. Je vais dans ma chambre, une chambre d'ami très bien rangée juste en face de celle de Wren, et je tire la couverture. Je me change pour passer un pantalon de pyjama et un t-shirt, puisque je suis presque sûr qu'au moins un des enfants va me réveiller durant la nuit.

Mon esprit s'aventure rapidement vers les quatre petites vies que je dois protéger pendant les prochains jours. Je ne sais même pas combien de temps je vais les avoir. Puis mon esprit atterrit sur Wren et le fait qu'elle est probablement en train de se sécher après sa douche.

J'écrase l'oreiller sur ma tête et grogne.

L'avoir juste de l'autre côté du couloir va être une pure souffrance. Une torture. La plus merveilleuse des tortures.



## WREN

**U**n bruit me réveille en sursaut et je m'assieds rapidement. Depuis la fausse couche, je me réveille parfois avec le son d'un bébé qui pleure dans ma tête. Mais cette fois, cela ne provient pas de moi. C'est réel. Et c'est dans ma propre maison.

Je jette les couvertures et sors du lit.

Je trouve Anna et Devon dans le couloir, et ils regardent tous les deux à l'intérieur de la chambre de bébé.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandé-je doucement.

Anna se frotte les yeux.

— J'ai entendu des pleurs.

Devon bâille.

— Moi aussi.

— Vous devriez retourner au lit. Mick et moi pouvons gérer ça.

Ils ne bougent pas. Ils se contentent de me regarder fixement.

- Vous voulez que je vous borde ?

Devon hoche la tête.

Je souris et les suis dans la chambre où ils partagent un lit immense. Ils se glissent sous la couverture et je la remonte jusqu'à leur menton.

— Comment vous borde votre maman ? demandé-je en m'asseyant au bord du lit.

— Elle nous enroule dans la couverture comme des burritos et dit : « piégés comme un papillon dans un filet », glousse Anna. Puis elle fait

semblant de nous chatouiller et nous nous nous endormons.

— Alors, comme ça ? Je fais semblant de les emprisonner dans les couvertures, la coinçant tour à tour sous chacun d'eux. Puis je chatouille leurs ventres et ils rient. Leurs rires résonnent comme de petites clochettes. Piégés comme un papillon dans un filet, dis-je en ajustant la couverture pour la dernière fois.

— Tu crois que notre maman va venir nous chercher ? demande soudain Anna.

— Bien sûr qu'elle va le faire, réponds-je automatiquement. Mais honnêtement je l'ignore. Elle est seulement partie voir le docteur jusqu'à ce qu'elle se sente mieux.

Anna hoche la tête et roule pour que sa tête soit contre l'oreiller.

— Bonne nuit, dit-elle.

Devon roule dans l'autre direction.

— Bonne nuit, marmonne-t-il.

Je vais dans la chambre de bébé et je vois Roxy qui dort dans le lit de bébé, par contre le berceau est vide quand je regarde à l'intérieur.

Je trouve Mick dans la cuisine en train de bercer un bébé en préparant un biberon.

— Donne, dis-je en tendant les bras. Laisse-moi le prendre.

Il me le passe et je porte son petit corps potelé vers le rocking-chair.

— Merci, me dit Mick en essayant de prendre le bébé.

— Je vais lui donner à manger. Je tends la main vers le biberon.

— Tu es sûre ?

Je prends le biberon et penche le bébé dans le creux de mon bras. Il ferme les yeux immédiatement.

— Quelle heure est-il ? demandé-je.

Mick jette un coup d'œil vers l'horloge accrochée au mur.

— Deux heures. Il bâille en s'asseyant au bout du canapé le plus proche de moi.

— Tu crois qu'il va toujours se réveiller la nuit ? demandé-je.

— Mon Dieu, j'espère que non, glousse-t-il.

Je tiens Chase dans mes bras et dis :

— Ce n'est pas très grave. Je n'ai jamais été une très grande dormeuse. Au moins avec un bébé dans la maison, j'aurai de la compagnie si je n'arrive pas à dormir. Je regarde Mick et vois ses yeux fermés et sa tête penchée contre le canapé. Tu devrais aller te coucher. Je peux m'occuper de ça.



Il penche sa tête vers la mienne et me regarde à travers ses paupières lourdes.

— Ce n'est pas très grave. J'aime bien trainer avec toi.

— Et lui. Je hoche la tête en direction du paquet dans mes bras.

— Je prendrai ce que je pourrai avoir.

Le silence s'installe dans la pièce. Mais cette fois, pour la première fois depuis longtemps, ce n'est pas une couverture oppressante qui nous recouvre tous les deux. C'est léger, aérien et paisible.

— Hé, Mick, commencé-je après quelques minutes de silence.

— Hmm... ? fait-il sans ouvrir les yeux.

— Merci d'avoir été avec moi cette nuit-là, déclaré-je. Un nœud se forme dans ma gorge et je dois déglutir pour la dénouer.

Il ouvre les yeux et il me regarde dans l'obscurité.

— Je n'aurais voulu être nulle part ailleurs.

— C'était une nuit terrible. Je suis désolée de t'avoir fait subir ça.

Le silence est son seul commentaire. Et juste au moment où je pense que le moment est passé, il répond :

— La seule chose que je regrette, c'est de ne pas m'être accroché à toi plus fort, Wren. Si je l'avais fait, peut-être que les choses se seraient passées différemment.

— Tu t'es accroché aussi fort que je t'ai laissé le faire.

— C'est-à-dire pas du tout. Et je t'ai laissée me repousser. Je n'aurais pas dû faire ça.

— C'était ce que je voulais.

— Non, ce n'était pas le cas, dit-il d'un ton incisif et énervé. Ce n'était pas du tout ce que tu voulais. Tu voulais qu'on t'enlace. Tu voulais être aimée. Tu ne savais simplement pas comment demander tout ça. J'aurais dû essayer.

— Je ne voulais pas être brusquée.

— Tu peux continuer à te mentir, Wren, mais tu ne peux pas me mentir à moi. Pas là-dessus. Je sais que je compte pour toi. Je sais qu'il est même possible que tu sois amoureuse de moi. Mais tu es si embourbée dans la culpabilité que cette chose entre nous ne peut aller nulle part. J'ai arrêté d'essayer. J'ai arrêté d'appeler. J'ai juste... arrêté.

— Non, soupiré-je. C'est moi qui ai arrêté.

— Pourquoi ?

— C'était bien plus facile ainsi.

— Vraiment ?

Je m'arrête un moment pour réfléchir.

— Non. En fait, c'est dur d'être... comme ça.

Sa voix résonne dans la pièce silencieuse.

— Alors arrête.

— J'essaie. Je hoche la tête en direction du petit paquet qui dort dans mes bras. J'essaie vraiment.

— Aimer un bébé est facile. Ils sont innocents et n'ont pas de tristesse dans leurs cœurs. Du moins pas encore. Mais aimer un autre adulte... C'est un peu plus difficile.

Ce n'est vraiment pas le cas. Ce qui est difficile, c'est de ne *pas* aimer un homme, en particulier quand on sait que c'est déjà le cas.

— J'ai demandé à Friday de me faire un tatouage.

— Quel genre ?

— Juste quelque chose pour me rappeler de tout ça, réponds-je doucement. C'était réel. C'est arrivé. Et ça m'a changée à tout jamais.

— Moi aussi.

Et cette phrase me frappe comme un coup de poing dans l'estomac. Dans tout cela, je n'ai pensé qu'à ma propre peine. Je n'ai songé qu'à la façon dont cela m'affectait, dont cela me changeait. Mais il était là aussi, et lui aussi avait été changé.

— Je suis désolée, m'excusé-je doucement.

— Pas moi, répond-il. Je ne regrette absolument rien. Bien sûr, j'aurais voulu changer le résultat, mais je ne regrette rien de ce qui s'est passé. C'est une partie de toi, et au cas où tu ne l'aurais pas encore compris, j'aime toutes tes facettes.

Je ris doucement.

— Toutes mes facettes ? Tu n'as même pas vu la plupart de mes facettes.

Le silence s'installe un instant, encore une fois.

— J'ai vu les facettes importantes. Le reste viendra avec le temps.

— Je crois qu'il est endormi, dis-je. Chase est tout mou et imperturbable dans mes bras.

— Tu veux que j'aie le coucher ? demande-t-il.

— Je peux le faire.

— OK, dit-il en bâillant. Je retourne au lit, à moins que tu n'aies besoin de quelque chose.

— Non, vas-y.

J'amène Chase dans la chambre de bébé, le couche, et quand il s'étire légèrement, je pose ma main sur sa poitrine, juste au-dessus de son cœur, et il se calme. Je vais voir Roxy et la borde là où la couverture a glissé. Puis je vais voir Devon et Anna, et ils dorment tous deux à poings fermés.

En passant devant la chambre de Mick, je vois que sa porte est un peu entrouverte. Je m'arrête devant et essaye d'écouter. Je n'entends rien. Il est probablement déjà endormi.

J'ouvre sa porte et entre dans la chambre, et mon cœur commence à tambouriner dans ma poitrine. Il roule sur le dos et me regarde.

— Je peux dormir avec toi ? demandé-je doucement.

Il soulève les couvertures et glisse sur le côté, puis il tapote la place à côté de lui.

— Viens, dit-il d'une voix rauque, comme des rochers glissant sur du verre.

Je m'assieds timidement au bord de son lit.

— C'est difficile, tu sais.

— Je sais, répond-il, et ses doigts touchent le bas de mon dos. Mais cette fois, j'avais besoin que ce soit toi qui me cherches, plutôt que le contraire.

— J'ai besoin de toi, déclaré-je, et ma voix se casse subitement.

Il passe son bras autour de mon dos et me tire dans le lit avec lui, ses bras m'encerclant fermement.

— Approche, dit-il. Tu sens bon.

Je pose ma tête sur son torse et soudain, j'ai l'impression que toutes les barrières que j'avais dressées en moi cèdent. Je renifle et tente de me retenir, mais je ne peux pas.

— Je devrais partir, dis-je.

— Si c'est ce que tu veux, dit-il doucement. Mais il ne me lâche pas. Je me pelotonne un peu plus contre lui.

— Non. Ma voix se casse et des larmes commencent à me brûler les yeux. Je les ferme, mais cela fait trop longtemps. Je me suis trop retenue.

— Ça va aller, dit-il.

— Je sais.

Il m'enlace tandis que je sanglote, tandis que je verse ces larmes qui ont mis un petit peu trop longtemps à venir. Il m'enlace jusqu'au bout, si près que nos corps ne forment plus qu'un.

Finalement, quand je suis vidée et épuisée, je demande :

— Je peux rester ?

— Oui, répond-il doucement. Tu peux rester.

Je tapote son torse.

— Ton t-shirt est mouillé.

— Je sais.

— Tu veux que j'aie t'en chercher un autre ?

— Non. Il recule assez longtemps pour retirer le t-shirt mouillé, puis il me ramène vers lui. Je n'ai pas besoin d'un autre t-shirt, dit-il.

Sa peau est à la fois douce et rugueuse, et nous n'avons jamais été aussi proches. Je me pelotonne contre lui et ferme les yeux.

— Je peux toujours rester ?

— Oui, tu peux toujours rester, dit-il. Ses lèvres touchent mon front.

— Si tu en es sûr.

— J'en suis certain. Dors.



## MICK

**Q**uand je me réveille, Wren n'est plus sur mon torse. Quand elle s'est endormie, elle était si proche que je n'arrivais pas à voir où elle s'arrêtait et où je commençais. Mon torse était encore mouillé sous son oreille, et ses cils humides frottaient contre ma peau nue. Être si près d'elle était une forme de torture—la meilleure.

J'ai souhaité que Wren s'ouvre à moi pendant si longtemps. Et pour être tout à fait honnête, maintenant qu'elle s'est excusée et m'a donné un peu d'espoir, j'ignore totalement quoi faire. Tout ce que je sais, c'est que j'ai encore plus envie de Wren. Je veux tout. Et si ça fait de moi un salopard vicieux, alors qu'il en soit ainsi.

Je trouve rapidement un t-shirt propre et l'enfile. Puis je me brosse les dents et sors dans le couloir. Je pense que Wren et moi avons besoin d'avoir une conversation. Nous devons avoir une conversation qui ne soit pas enlisée dans la douleur ni coincée dans le passé. Nous devons parler de cette amitié que nous construisons. Je sens que je dois lui dire à quel point j'apprécie qu'elle soit ma BFF. Et si c'est tout ce que nous sommes, ça me va, parce qu'il se trouve que j'aime Wren en tant qu'amie. Et mes parents ont toujours dit que c'était la première étape avant de tomber amoureux.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Je commence à avancer dans le couloir, avec l'intention de frapper à sa porte, quand j'entends un rire provenant du salon. Je tourne au bout du couloir et trouve Wren debout à cloche-pied sur un coussin du canapé. Elle a Chase dans les bras, et elle s'agite et titube de façon théâtrale, en faisant semblant d'être sur le point de tomber du coussin.

Je m'arrête et appuie l'épaule contre le montant de la porte, et je la regarde. Elle porte son short de pyjama et un t-shirt long, mais le plus beau, c'est le sourire sur son visage. Il doit être contagieux, car Anna et Devon arborent les mêmes sourires rayonnants.

Anna, la petite de huit ans, me voit devant la porte et hurle :

— Attention, Mick ! Le sol est fait de lave !

Je pousse un cri de surprise et fais semblant d'être stressé.

— Oh, non ! crié-je. Que va-t-on faire ?

— Il faut sauver Wren ! crie Devon. Elle est coincée là-bas ! Anna et Devon sont tous les deux perchés comme des oiseaux sur le dossier du canapé, hors de portée.

— À l'aide ! crie doucement Wren, d'une voix bien plus douce que celle des enfants. Elle me fait un clin d'œil, et mon cœur s'emballe.

— Je vais te sauver ! crié-je en faisant ma meilleure imitation de superhéros.

— Attrape-la, Mick ! crie Devon. Tu ne peux pas la laisser mourir !

— N'ayez crainte, Mick est là ! crié-je.

Wren rit en reniflant, puis elle se couvre la bouche et rit encore un peu plus fort parce qu'elle est gênée.

— C'était quoi ça ? demandé-je. Le cri d'amour d'une demoiselle en détresse ?

Elle renifle à nouveau, ce qui la fait rire encore plus fort.

— Jette-moi un coussin, crié-je à Anna. Elle soulève l'un des coussins du canapé et me le jette. Je l'attrape et le dépose devant mes pieds, puis je saute dessus comme si je sautais sur un tapis volant.

— Un autre ! m'exclamé-je. Devon m'en jette un second. J'avance sur celui-ci, récupère le premier, et les échange jusqu'à me retrouver devant Wren. Je suis ici pour te sauver, lui dis-je.

Elle se fige et me regarde dans les yeux.

— Et si je n'ai pas besoin qu'on me sauve ? demande-t-elle doucement, un sourire aux lèvres.

— Alors tu peux me sauver, toi. Je fais semblant d'être en difficulté sur mon carré de coussin, et Wren tend la main pour m'attraper.

Anna et Devon hurlent de rire, et Wren et moi sautons de coussin en coussin en approchant du canapé. Quand nous sommes suffisamment proches, je prends Chase dans les bras de Wren et le tend à Anna.

— Tiens, prend ça, lui dis-je. J'ai une jolie fille à sauver.

Anna s'assied avec Chase sur ses genoux, et elle arbore le plus grand sourire que j'aie jamais vu.

— Tu dois encore la sauver, Mick ! crie Anna.

— Tu l'as entendu, Wren, dis-je en haussant les épaules. Je dois te sauver.

Je la porte et me tourne vers le canapé. Elle crie quand je la balance dans les airs. Mais juste avant que je sois assez proche pour la déposer à côté d'Anna, mon orteil bute sur le coin d'un coussin du canapé et je me retrouve déséquilibré et en train de tomber par terre. Je roule pour qu'elle atterrisse en sécurité sur un coussin et j'atterris doucement au-dessus d'elle.

— Je suis vraiment désolé. Ce n'était pas du tout dans mes intentions.

— Qu'est-ce qui n'était pas dans tes intentions ? demande Wren, ses cuisses entourant le bas de mon corps pendant qu'elle me regarde.

— Le fait que je te jette au sol et atterrisse sur toi. Ce n'était pas du tout prévu.

— Oui, bien sûr que ce n'était pas prévu, répond-elle en poussant malicieusement mon épaule.

— Est-elle en sécurité ? demande Anna, à bout de souffle, depuis le canapé.

Wren lève la tête et regarde par-dessus mon épaule.

— Je vais bien. Pas grâce au superhéros de pacotille.

— Tu devrais carrément l'embrasser, me dit Anna en gloussant.

— Beurk, lâche Devon. C'est dégoûtant. Pourquoi il devrait l'embrasser ? Il vient juste de lui sauver la vie.

— C'est ce que font les héros ! insiste Anna. Ils embrassent les filles.

— Je suis certain qu'ils ne se contentent pas de s'allonger sur elles après les avoir sauvées, déclare une grosse voix d'homme depuis la cuisine. Je lève les yeux et vois le père de Wren, Emilio, en train de me regarder de haut. Je suis allongé entre les cuisses de Wren.

— Quand est-il arrivé ici ? murmuré-je à Wren.

— Il y a environ vingt minutes, répond-elle en murmurant à son tour.

Emilio se râcle la gorge ostensiblement.

— Vous devriez probablement descendre de la demoiselle maintenant.

Je suis vraiment obligé ?

— Oui, monsieur, réponds-je en me levant. Je tends une main à Wren et la relève. En se levant, elle retombe contre moi et dit très doucement dans le creux de mon oreille.



— Je suis assez d'accord avec Anna.

— À propos de quoi ? demandé-je, encore un peu déboussolé d'avoir été surpris par Emilio couché sur sa fille.

— À propos du baiser. Elle regarde timidement ailleurs, comme si elle venait de réaliser qu'elle en avait trop dit.

— Je peux le remettre à plus tard ? demandé-je en repoussant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Ce serait cool, dit-elle, en plongeant enfin son regard dans le mien.

Je frissonne. Je lui souris, et prend Chase à Anna.

— Bonjour, lui dis-je, et il agite ses petites jambes en l'air.

— Bonjour, me dit Emilio. Je suis si content que vous ayez pu venir. Quand vous aurez perdu votre trique matinale, vous devriez nous rejoindre pour le petit déjeuner.

J'agite mon pouce en direction du couloir.

— Je vais aller chercher un jean.

— Peut-être qu'une douche froide ne vous ferait pas de mal.

Emilio me fusille du regard jusqu'à ce que je rougisse.

— Je reviens tout de suite.

J'avance dans le couloir et entre dans ma chambre, en me demandant comment le père de Wren a bien pu me donner l'impression d'avoir douze ans d'un simple regard.



## WREN

— Tu n’aurais pas dû faire ça, grondé-je en suivant Emilio dans la cuisine.

— Faire quoi ? demande-t-il en grognant tandis qu’il remplit le petit bol en plastique de Roxy de céréales en forme de O.

Je baisse d’un ton pour grogner comme lui, en imitant son ton de voix.

— Vous devriez écarter votre bite, Mick, parce que ma fille n’en a jamais vu et qu’elle pourrait s’évanouir rien qu’à l’idée que quelqu’un puisse avoir... Je plisse le front. Comment as-tu appelé ça ?

— Une trique matinale, grogne-t-il.

— Oh, oui. Une trique matinale. Tu l’as gêné.

— Tant mieux. Il était en train de se frotter contre ma fille sur un coussin de canapé au beau milieu de la pièce.

— C’est faux, rétorqué-je. Il est tombé.

— Certains hommes ont pour habitude de tomber directement dans une ch—

Je lui fais signe de se taire.

— Ne dis pas ça. J’agite un pouce en direction du salon. Les enfants sont là.

— Je n’ai pas besoin de le dire. Tu sais à quoi je pensais.

Je grimace.

— Malheureusement, oui.

Emilio ne s’est jamais gêné avec mes sœurs et moi pour parler des hommes, du sexe, et de tout ce qui pouvait arriver quand on met ces deux mots dans la même phrase. Il n’est pas pervers, mais il peut être direct.

Quand j'étais plus jeune, je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose. En grandissant, j'ai réalisé qu'il le faisait parce qu'il nous aimait. Il voulait partager sa connaissance des hommes, qu'on veuille l'entendre ou non.

— Faut-il que je fasse venir ta mère pour qu'elle ait une discussion avec toi ? menace Emilio.

Je prends un raisin dans ma bouche et parle la bouche pleine.

— Seulement si tu es gêné.

— Gêné, mon cul, lance-t-il malicieusement. Puis il regarde Roxy dans sa chaise haute. Comment ça se passe avec les enfants ? demande-t-il. Est-ce qu'ils vous ont réveillés cette nuit ?

Je bâille dans mon poing.

— Ils ne se sont réveillés qu'une fois dans la nuit. Et ils étaient tous debout quand le soleil s'est levé.

Il rit.

— Les joies de la parentalité.

— Ce n'est pas de la parentalité, rectifié-je, c'est du babysitting.

— Ouais, c'est pareil.

— Non. La parentalité est permanente.

— Mince, j'aurais aimé que quelqu'un me prévienne avant qu'on ne vous adopte toutes. On était là, à penser qu'on pourrait vous rendre quand vous auriez toutes vos règles la même semaine, ou quand vous auriez toutes besoin de voitures en même temps. On a essayé de vous rendre, mais ils n'ont pas voulu vous reprendre.

Je ris.

— Vous n'avez pas essayé.

Il redevient sérieux rapidement.

— Non, nous n'avons pas essayé. Nous avons su à la minute où l'on vous a vues que vous étiez à nous. Nous avons vu Peck en premier, puis vous autres. Un petit bout de chemin hors du foyer pour acheter une glace, et nous savions qu'on vous prendrait toutes.

— Putain de génies, grommelé-je, parce que je l'ai entendu raconter ça un million de fois.

— Exactement, dit-il. Marta était là à dire « nous n'avons besoin de l'amour que d'un enfant, Milio », et j'étais là à dire « mais elles sont cinq, et on a besoin d'elles, et elles ont besoin les unes des autres, et ensuite pouf, vous étiez là. J'ai rangé ma Harley au garage et Marta m'a fait prendre le

minivan. C'était comme si quelqu'un m'avait coupé les couilles.

— Est-ce qu'on en valait la peine ? demandé-je en lui souriant.

— Un million de fois, répond-il d'une voix assurée.

Emilio écale quelques œufs dans six assiettes et pose des toasts et de la confiture au centre de la table. Il sort une assiette de bacon du micro-onde et la glisse sur la table.

— Merci d'avoir fait à manger, dis-je.

— De rien. Il s'assied face à moi. Alors...

Je fronce les sourcils.

— Alors ?

— Alors c'est quoi le plan ? demande-t-il.

— Je l'ignore, réponds-je honnêtement.

— Tu devrais probablement t'asseoir avec Mick et en trouver un.

— On ne peut pas tout simplement improviser ?

— Cela pourrait fonctionner s'il n'y avait que Mick et toi, mais ce n'est pas le cas. Il y a quatre merveilleux enfants qui ne veulent rien d'autre que leur mère rentre à la maison.

— Leur mère doit d'abord se remettre en forme.

— Et ensuite ?

— Et ensuite ils retourneront chez eux avec leur mère en bonne santé, qui les aimera et s'en occupera pour le restant de leurs vies.

— Tu as encore regardé des Disney, n'est-ce pas ?

Je grogne en enfonçant une bouchée d'œuf dans ma bouche.

— Dans le meilleur des cas, leur mère recevra l'aide dont elle a besoin.

Dans le pire des cas, leur mère ne pourra pas être une mère, ou du moins pas une bonne mère. Vous devez vous préparer au meilleur comme au pire, et pas vous contenter de quelque chose entre les deux.

— Je vais parler à Mick, promis.

Emilio part dans le salon et revient en portant Chase, avec Anna et Devon derrière lui. Ils s'asseyent à table tandis qu'Emilio pose Chase sur sa cuisse, avec le dos appuyé contre son torse. Emilio donne une cuillère à Chase pour qu'il joue avec.

— Mick a probablement eu le temps de s'occuper de son petit problème. Pourquoi ne vas-tu pas lui dire que le petit-déjeuner est servi ?

Je me lève et embrasse Emilio sur le front.

— Merci, dis-je.

— De rien, marmonne-t-il.



## MICK

**M**on téléphone sonne aussitôt que j'arrive dans ma chambre, et je regarde l'écran. Je vois que c'est ma mère qui m'appelle sur FaceTime. J'accepte l'appel et pose le téléphone sur la commode.

— *Quoi de neuf ?* lui demandé-je en langue des signes.

— *Je viens de parler à la mère de Patsy,* répond-elle rapidement.

— *Et ?*

— *Et Patsy va bien. Elle sera en désintoxication pendant les prochains quatre-vingt-dix jours au moins. Étant donné qu'elle sera absente si longtemps, la mère de Patsy veut que les enfants aillent chez elle. Elle veut les inscrire à l'école et arranger les choses aussi vite que possible.*

— *Mais Patsy a dit que sa mère venait de subir une opération de la hanche.*

— *Oui, mais elle va mieux. Et elle a de l'aide. Et Patsy a accepté d'aller chez elle et d'y rester un peu avec les enfants quand elle sortira. Pour avoir un peu de soutien. Cela ne va pas être une transition aisée.*

— *Donc, sa mère vient les chercher ou quoi ?* Je ne peux pas mentir, je ressens un pincement au cœur à l'idée que les enfants s'éloignent autant de la maison.

— *Eh bien, nous espérons que tu pourrais les lui amener.* Maman grimace en signant ces derniers mots.

— *Elle veut que je les conduise jusqu'à San Diego ?*

— *Elle espérait que tu accepterais.* Elle attend, anxieuse.

— *Pourquoi on ne pourrait pas juste y aller en avion ?*

— *C'était l'une des conditions de Patsy, quand elles ont discuté. Pas*

*d'avion pour les enfants. Apparemment, la dernière fois que Patsy a pris l'avion, il y a eu des problèmes de moteur et cela lui a donné la phobie des avions. Donc c'est par la route ou rien.*

— *Maman, il me faudrait une semaine pour amener les enfants jusqu'à San Diego.*

— *Tu es bientôt en vacances, non ?*

— *Tu t'attends à ce que je conduise tout seul sur quatre mille huit cent kilomètres avec quatre enfants ?*

— *En fait, j'ai parlé à Marta, la mère de Wren, et elle a dit qu'elle pariait que Wren voudrait venir avec toi, juste pour être sûre que les enfants arrivent là-bas en toute sécurité.*

— *Tu as parlé à Marta ?* demandé-je. *Pour quelle raison parlerait-elle à Marta. Maman, est-ce que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas ?*

— *Je ferais ça ?* Elle fait semblant d'être offensée.

Oh que oui, elle ferait ça.

— *Maman, dis-je en la réprimandant autant avec mes mains qu'avec mon visage.*

— *Quoi ?* Elle lève les mains en l'air. *Marta et moi sommes amies.*

— *Depuis quand ?*

— *Depuis que mon autre fils a épousé son autre fille, idiot. Elle fait partie de la famille.*

— *Emilio est ici,* mentionné-je nonchalamment.

— *Je sais,* répond maman. *Marta et moi en avons discuté et avons décidé que ce serait une bonne idée de l'envoyer vérifier que tout va bien. Tout va bien, n'est-ce pas ?* demande-t-elle, d'un ton innocent. *Mais si l'innocence était un parfum, je serais en train de me noyer dans l'odeur en ce moment.*

— *Tout va bien, maman. Les enfants sont calmes et un peu stressés d'être dans un lieu inconnu, mais ils vont bien.*

— *Ce sont des enfants heureux ? Cette chose avec leur mère n'a pas été trop dure pour eux ?*

— *Ils n'ont rien dit dans ce sens ou dans l'autre, et je ne veux pas leur y faire penser s'ils n'y sont pas obligés. Nous savons que Patsy avait des problèmes et avait besoin d'aide, et c'est tout ce que nous avons besoin de savoir.*

— *Alors vous allez les amener ?* Marta dit que tu peux conduire le minivan d'Emilio.

— *Emilio a un minivan ?*



— *Il a eu cinq filles. Comment tu crois qu'il se déplaçait ?*

— *Je n'arrive pas à imaginer Emilio conduire un minivan, c'est tout.*

— *Oh, Emilio est un bon vieux sentimental. Ne te laisse pas berner par son caractère bourru.*

— *Je n'y crois pas une seule seconde.*

— *Bon, appelle la mère de Patsy et trouvez une date pour lui laisser les enfants, OK ? Je vais t'envoyer son numéro.*

— *OK.*

— *Et Mick, dit-elle, et ses mains ralentissent, comme si elle réfléchissait à ses mots. Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point je suis fière que tu t'occupes de tout ça ?*

— *Tu n'as pas besoin de me le dire, maman, dis-je. Ce n'est pas pour ça que je l'ai fait.*

— *Pourquoi l'as-tu fait ? Elle penche la tête et me fixe du regard.*

— *C'était la seule chose à faire.*

— *Je me souviens quand Patsy et vous étiez petits. Elle avait l'habitude de vous rendre visite et de vous courir après à ton frère et toi, en faisant semblant de comprendre ce que vous disiez en langue des signes.*

— *Elle a beaucoup appris cet été-là.*

— *C'était l'année où tu refusais de parler. Tu t'en souviens ?*

Je ris.

— *Je voulais juste être comme vous tous.*

Les gens me demandent tout le temps comment c'était de grandir avec deux parents sourds et un frère sourd. Mais c'était juste ma vie. Je ne connaissais rien d'autre. Pendant longtemps, j'ai pensé que tout le monde communiquait avec les mains, jusqu'à ce que j'entre à la maternelle et que je réalise que certains enfants n'étaient pas sourds. J'ai réalisé que je n'étais pas sourd. Ce fut un sacré choc. Soudain, j'étais différent de tout le reste de ma famille, alors que j'avais toujours pensé être pareil.

— *Je t'aime, Mick, dit-elle.*

— *Moi aussi je t'aime, maman, réponds-je.*

— *Envoie un message à ta tante et arrange tout, OK ?*

— *Promis.*

Elle me fait le signe « je t'aime », qui est un au revoir générique pour de nombreux sourds, puis elle disparaît.

Je lève la tête et trouve Wren sur le pas de ma porte, et elle est si belle que je n'arrive pas à m'arrêter de la regarder.

— Tout va bien ? demande-t-elle.

Je hoche la tête.

— Ma tante veut que je lui amène les enfants.

Son visage s'assombrit.

— Quand ?

— Dès que possible.

— Oh, répond doucement Wren.

Je lui explique le reste de la conversation.

— Donc... on dirait que je vais à San Diego avec les enfants.

— Dois-je commencer à faire leurs bagages ? Je vais devoir leur dire au revoir.

— Demandez-lui maintenant ! crie Emilio depuis le couloir.

— Arrête d'écouter aux portes ! lui crie Wren.

— Ce n'est pas écouter aux portes quand c'est ta fille ! C'est un privilège réservé aux papas ! Je l'entends avancer d'un pas lourd dans le couloir, probablement à la poursuite d'un des enfants.

Je devrais le lui demander. La pire chose qui puisse arriver est qu'elle réponde non.

— Y a-t-il une chance que tu veuilles venir avec moi ?

— Venir où ? demande-t-elle, absente, probablement déjà en train de faire les bagages et de se préparer mentalement au départ des enfants.

— À San Diego. Ça va être un long voyage. On pourra s'arrêter plusieurs fois par jour et on prendra des tas de films et de trucs pour occuper les enfants.

Elle pointe le doigt vers sa poitrine comme si j'avais perdu la tête.

— Tu veux que *moi* je vienne avec toi pour amener les enfants à leur grand-mère ?

— Oublie ça. C'était une idée idiote.

— Je viens, se dépêche-t-elle de répondre. Je veux dire, si tu veux que je vienne.

— Je le veux, réponds-je doucement.

— Alors je vais le faire. Je viens avec vous.

— Vraiment ?

Elle me regarde dans les yeux.

— J'irai où tu veux que j'aie, Mick. Tu devrais le savoir maintenant.

La porte s'ouvre d'un coup.

— Quand vous aurez terminé de vous regarder avec vos yeux qui sentent

le cul et de déclarer que vous comblerez vos besoins mutuels pour l'éternité, il y a quatre enfants là-dehors qui ont bien besoin qu'on s'occupe d'eux, déclare Emilio. Il referme doucement la porte.

— Ton père est incroyable.

— Je sais, hein ? Elle se lève et se dirige vers la porte. Elle se retourne vers moi à la dernière minute. Tu t'es occupé de ce petit problème ? murmure-t-elle.

— Quel problème ? murmuré-je à mon tour.

— La trique matinale, répond-elle, puis elle baisse les yeux vers mes genoux avant de remonter vers mon visage, puis de redescendre, plusieurs fois d'affilée.

— Eh bien, je m'en étais occupé, mais si tu commences à en parler, alors non.

Elle rit et dit :

— Oups.

Puis elle sort de la pièce.

J'ai des problèmes. De gros problèmes.



## WREN

**A**pparemment, il faut un jour ou deux aux enfants pour que la nouveauté s'atténue. Notre lune de miel s'est terminée dès que nous avons atteint le nord de l'Ohio. Après à peine deux jours de voyage, nous nous sommes heurtés à un mur.

Je n'avais même pas vu Mick depuis quatre heures, en dehors du haut de son crâne et du bas de ses pieds, parce qu'il était monté à l'arrière du minivan pour amuser les enfants pendant que je conduisais. De temps en temps, je regardais dans le rétroviseur central et le voyait jouer à un jeu ou regarder un film avec les enfants. Il me faisait un clin d'œil, puis je regardais à nouveau la route.

Cependant, il est clair que les enfants ne veulent plus être mignons, gentils, ni bien se comporter. La lune de miel est bel et bien terminée. Ils veulent se plaindre et pleurer. Anna et Devon se sont jetés des frites dessus quand nous nous sommes arrêtés pour manger. Puis ils se sont plaints parce qu'ils n'avaient plus de frites. Roxy a abandonné le film de princesse qu'elle regardait et a refusé de continuer à le regarder, puis elle a refusé de regarder quoi que ce soit d'autre. Et maintenant... maintenant ils hurlent tous.

Pendant que je m'arrête à un feu rouge, Mick escalade les sièges pour venir s'asseoir à côté de moi. Il passe ses mains dans ses cheveux et tire.

— Bon, c'était l'idée de qui déjà ? demande-t-il.

— Je suis sûre que nos parents ont imaginé ça.

— Eh bien, s'ils espéraient utiliser ces enfants comme contraceptifs, ça fonctionne carrément.

Je pouffe.

— Ça donnerait presque envie de subir une vasectomie, hein ?

Mick grimace.

— Je suis désolé, dit-il. C'était un commentaire irréfléchi. Je ne voulais pas dire... À propos des enfants... Je n'ai pas réfléchi. Il s'arrête et grogne, la tête contre le siège en signe de reddition.

Je ris.

— Ça va. Je sais exactement ce que tu voulais dire. Je baisse la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un murmure. Pour être tout à fait franche, ma fougone dresse des panneaux « entrée interdite » en ce moment.

Il soupire très doucement.

— Oh mon Dieu...

— Quoi ? Je le regarde.

— Tu viens d'appeler ça une fougone. Tu as douze ans ou quoi ? Il se passe une main sur le visage.

— Tu préférerais que j'utilise le mot qui commence par C ?

— Je préférerais que tu ne parles pas du tout de ta fougone.

Je jette un coup d'œil vers lui et le vois en train de me dévisager.

— OK... réponds-je doucement. Je pensais qu'on plaisantait sur les enfants et... c'est tout.

— C'était le cas, lâche-t-il.

— Alors pourquoi tu fais ta poule mouillée ?

— Parce que je fais beaucoup d'efforts pour ne pas penser à ça en ce qui te concerne. Parce que les BFF ne sont même pas censés penser à ça. On est censés être, genre, asexués.

Je pouffe.

— Je peux t'assurer que je suis loin d'être asexuée.

— Vraiment ?

— Eh bien, oui. J'aime le sexe autant que les autres.

— Oh, mon Dieu, pleurniche-t-il.

— Maintenant on dirait les enfants. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? crié-je.

— Tu as utilisé le mot en C et maintenant la seule chose à laquelle je pense c'est ce mot en C ! crie-t-il à son tour. Il regarde rapidement en direction de la banquette arrière, mais les enfants sont occupés à se crier dessus, donc ils n'écoutent pas.

— *Le* mot en C, c'est à ça que tu penses en ce moment ? En particulier à *mon* mot en C ?

— Oui, *le* mot en C. Le seul mot en C qui compte.

— Beaucoup de mots en C comptent. Je lui souris.

— Pas autant que celui-ci. Surtout quand il s'agit du tien.

Un silence brûlant envahit le minivan.

— Je connais pleins de mots en C ! crie Anna depuis l'arrière.

— Oh, super ! répond Mick. Jouons à un jeu et pensons à tous les mots qu'on peut trouver et qui commencent par C !

— Citrouille ! crie Devon.

Ils en donnent tour à tour jusqu'à ce qu'ils commencent à se disputer pour savoir qui a prononcé le mot cornichon en premier.

— Je crois qu'on devrait trouver un endroit où passer la nuit, dit Mick.

— Oui, s'il te plaît, réponds-je en gémissant. Peut-être quelque chose avec une piscine. On pourrait les amener nager le matin et les fatiguer.

— Oh, ça a l'air amusant ! Mick se frotte les mains d'excitation.

Nous trouvons un hôtel et Mick va nous réserver une chambre.

— Allons chercher nos sacs, déclaré-je. Puis les cris commencent quand je tente de sortir les deux plus jeunes de leurs sièges-autos. J'en pose un sur chacune de mes hanches.

— J'ai faim ! crie Anna.

— Je meurs de faim ! crie Devon.

— J'ai encore plus faim que toi, dit Anna.

Mick ressort avec une carte clé.

— Eh bien, j'ai plus faim que vous tous réunis, crie Mick en faisant semblant de manger un morceau d'Anna et de Devon. Il fait claquer ses lèvres. Vous avez un goût de... poulet !

Anna rit et les enfants attrapent chacun un sac. Mick prend les deux couffins et je ferme la porte du van avec ma hanche.

— Et moi ? murmuré-je à Mick quand nous traversons le parking. Je frissonne.

— Quoi toi ? murmure-t-il.

— J'ai quel goût ?

Ses yeux s'assombrissent légèrement.

— Tu as le goût de cinquante ou soixante ans d'engagement.

— Tu pourrais recevoir une peine plus courte en commettant un meurtre.

Il rit en ouvrant la porte de la petite suite qu'il a réservée. Nous lâchons les sacs et Mick s'affale sur le petit canapé.

— J'ai faim, se plaignent Anna et Devon à l'unisson.

Mick se relève.

— Je vais aller chercher à manger.

Je commence à faire couler un bain pour les enfants, car les enfants de mes sœurs se calment toujours quand ils sont dans l'eau. Je n'arrive toujours pas à comprendre, mais ça fonctionne.

— Y a-t-il quoi que ce soit de spécial que je puisse te prendre ? me demande Mick.

— J'ai été coincée dans une voiture avec quatre enfants et toi pendant environ quarante-huit heures. Si tu ne reviens pas avec de la glace, ne reviens pas du tout. Je lui lance un regard intense.

— T'ai-je déjà remerciée de faire ça pour moi ? demande-t-il doucement en me regardant.

— Tu peux me remercier avec de la glace, rétorqué-je, puis je vais dans la salle de bain avec Anna et les bébés pour pouvoir laver les cheveux d'Anna.

— Autre chose ? demande-t-il.

Je sors la tête et regarde le lit double que je suppose que nous allons partager. Les enfants seront dans l'autre chambre, et les deux lits de bébés vont aller dans le salon. Je regarde Mick et je regarde à nouveau le lit.

— Tout ce que tu penses qui pourrait être utile, tu le prends, dis-je.

Puis je vais dans la salle de bain et j'attends jusqu'à ce que j'entende la porte de la suite se refermer. Je relâche ensuite la respiration que je retenais quasiment depuis que nous sommes sortis de la voiture.





## MICK

**J**e suis en train de déambuler dans le magasin d'alimentation, en mettant des produits au hasard dans mon caddie, quand mon téléphone se met à sonner. Je mets des céréales sucrées, celles que ma mère ne me laissait jamais manger, dans le caddie et sors mon téléphone de ma poche.

Je vois le nom d'Henry sur l'écran, et ça me fait sourire.

— Hé, Henry, dis-je.

Silence. Je recule le téléphone et regarde. Nous sommes toujours en liaison.

— Henry ? demandé-je.

— Mick ? répond-il. C'est vous ? Je n'arrive pas à comprendre comment fonctionne ce satané smartphone que Faith m'a acheté. Il me donne l'impression d'être idiot et ne fait rien pour me rendre plus intelligent. Mais Faith a dit que j'en avais besoin pour qu'elle puisse m'envoyer des photos de mes arrière-petits-enfants. Elle m'en a envoyé une, l'autre jour, avec l'un de ses garçons qui portait une couche et des bottes de cowboy. Il était adossé contre une porte comme dans un saloon. C'était carrément fantastique, je dirais. Donc, j'imagine que ce stupide téléphone en valait la peine.

Je ris.

— Henry, est-ce que ça va ?

— Oh, oui. J'appelais seulement Wren pour savoir comment se passait votre voyage, mais elle ne pouvait pas parler parce que les enfants criaient derrière elle. Donc je vous ai cherché dans ce petit truc appelé répertoire, et vous y étiez. Comme par magie. Alors, comment se passe le voyage ?

*C'est la merde, en fait*, ai-je sur le bout de la langue.

— Ça... ça va.

— Une chose que vous devriez savoir, jeune homme, est que l'on n'arrive pas à mon âge sans la capacité de détecter un mensonge. Maintenant, dites-moi comment ça se passe vraiment.

— Je crois que je n'aime vraiment pas les enfants, Henry. Surtout quand ils sont quatre et qu'ils n'arrêtent pas de crier dans la voiture, ou quand ils se battent, ou quand ils n'arrêtent pas de se chercher. Pour rien ! C'est fou.

Henry rit.

— Ma Nan avait l'habitude de dire qu'on ne peut pas prétendre être parent avant d'avoir envoyé une claque à l'aveuglette sur la banquette arrière en espérant toucher un enfant.

J'ai vu des photos de Nan. Je ne l'imagine absolument pas envoyer quoi que ce soit sur qui que ce soit. Puis je me souviens de ces deux derniers jours avec quatre enfants. Je l'imagine *très* bien.

— Eh bien, je ne suis pas un parent. Je suis juste un mec qui en a pardessus la tête.

— Vous voulez un conseil ? demande-t-il.

Comme si je pouvais l'arrêter.

— Bien sûr, réponds-je, amusé.

— Donnez-leur à manger, à boire et de l'amour. Le reste viendra tout seul. Ces enfants sont perdus en ce moment. Ils sont dans un endroit inconnu avec des gens inconnus—sans vouloir vous offenser.

— C'est bon, marmonné-je.

— Donc faites juste de votre mieux. Ils réaliseront que c'est tout ce que vous pouvez faire, et ils arrêteront peut-être de vous tourmenter. Sinon, souvenez-vous seulement qu'il ne vous reste qu'environ quatre mille kilomètres.

— Merci, Henry, réponds-je, même si ça n'arrange absolument pas ma condition actuelle.

— Comment vont les choses avec Wren ? Est-elle déjà amoureuse de vous ?

Je trébuche et lâche le bidon de lait que j'ai pris pour le petit-déjeuner, pour aller avec les céréales sucrées qui sont si mauvaises pour eux. Je le rattrape et le pose dans mon caddie.

— Absolument pas, réponds-je.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Eh bien, je l'ai mise dans une voiture avec quatre enfants hurleurs qui ne sont pas les nôtres, et ensuite je l'ai faite conduire jusqu'à épuisement. Puis je l'ai laissée seule avec eux pendant que je suis sorti tout seul.

— Ce n'est pas comme si vous étiez dans un bar à strip-tease. Vous êtes dans un magasin d'alimentation, idiot.

— Quand même, dis-je. Je ferais mieux de rentrer.

Je remplis mon panier de barres chocolatées, de lait pour bébé, de boissons pour la glacière, et de choses pour faire des sandwiches, et tout au long de l'opération Henry me parle du personnage étrange qu'il a rencontré au travail aujourd'hui. Henry est le meilleur conteur que j'aie jamais rencontré. Je ris malgré ma situation désespérée.

— Vous avez déjà fini de faire les courses ? demande Henry tandis que j'ouvre le grand congélateur qui contient les glaces.

— Pas encore. Wren veut de la glace, mais je ne sais pas laquelle elle préfère.

— Le pot bleu avec les noisettes et la sauce caramel-chocolat, dit-il. C'est sa préférée.

Au fond, je sens que je devrais savoir ce genre de choses.

— Vous vous demandez pourquoi vous ne le savez pas déjà, n'est-ce pas ? demande Henry.

— Arrêtez de faire ça, Henry. C'est flippant.

— Vous ne le savez pas parce que vous n'avez pas passé des années à apprendre tout cela. Je me souviens encore quand ma Nan et moi étions mariés depuis environ vingt ans et que quelqu'un m'a demandé quel était son parfum préféré. Je n'en avais aucune idée, même si je savais que c'était le parfum qui me rendait cinglé, si vous voyez ce que je veux dire.

Je grimace.

— Malheureusement, je vois exactement ce que vous voulez dire, réponds-je.

— La leçon ici est que même après vingt ans passés ensemble, il y avait toujours des choses que je ne savais pas. J'avais plein de choses à apprendre, même vers la fin. Donc ne vous sentez pas mal si vous ne connaissez pas encore les petits détails. Cela ne signifie pas grand-chose, sauf que c'est bon, parce que cela signifie que vous *voulez* apprendre ces petits détails. Et ce sont les petits détails qui importent. Le genre de chanson qu'elle chante sous la douche...

« *Somewhere Over the Rainbow* », songé-je.

— Comment elle aime ses œufs...

J'ignore totalement comment elle aime ses œufs.

— Combien de personnes elle serait capable de tuer pour un morceau de bacon.

Tout le monde. Ça j'en suis certain. Je tourne mon caddie pour prendre du bacon précuit pour le petit-déjeuner.

— Le mariage, c'est découvrir tous ces petits détails, Mick. Ça fait partie des joies de la vie de couple.

— Suis-je en train de précipiter les choses, Henry ? demandé-je. Je ne devrais pas, mais je le fais quand même.

— Il n'y a pas de précipitation en ce qui concerne les sentiments de joie et de bonheur. Nous cherchons tous ces sentiments, et quand on trouve quelqu'un qui nous apporte de la joie, on veut en savoir plus sur lui. Maintenant, si vous sautiez dans son lit, là ça m'inquiéterait.

Je ne dis rien. Car je suis au rayon préservatifs, étant donné que Wren a regardé le lit avant de me regarder moi, et m'a dit de prendre tout ce qui pourrait être utile.

— Oh, bon sang, dit Henry. Vous êtes en train de penser à coucher avec elle.

Je soupire.

— Je ne pense pas à grand-chose d'autre, Henry. Autant être honnête. Ressentiez-vous la même chose pour Nan ?

— Seulement chaque jour de ma vie, jeune homme. Alors n'ayez jamais honte de vouloir lui arracher ses vêtements pour la plaquer au sol.

— Henry ! m'exclamé-je en faisant semblant d'être choqué.

— Choisissez juste le bon moment, OK ? Ce n'est probablement pas le bon moment si vous êtes tous les deux fatigués, stressés, et que vous avez quatre enfants qui dorment de l'autre côté de la pièce.

— Vous avez raison. Bon sang.

— Votre heure viendra. J'en suis certain. Vous avez pris la glace ?

— Deux pots.

— Quel garçon brillant ! marmonne-t-il.

— Je fais de mon mieux.

— Vous feriez mieux de rentrer, avant que les petits monstres ne ligotent Wren et ne l'enferment dans le placard. Vous allez les retrouver en train de jouer au Yahtzee avec le clochard d'en face, en pariant des céréales en forme de O et des briques de jus de fruits.

— Vous me brossez un sombre tableau, vieil homme, dis-je en riant.

Henry reste silencieux une seconde.

— Hé, Mick, dit Henry.

— Oui, Henry ?

— Je vous aime beaucoup, mais si vous faites du mal à cette fille, je n'aurais d'autre choix que de vous donner un coup dans les roustons.

— Vous pourrez prendre votre tour après que son père aura fini.

— C'est vrai. Il soupire. Elle a eu assez de soucis. Elle a perdu ses parents, elle a rencontré un homme qui ne pouvait pas l'aimer, et elle a perdu un bébé qu'elle aurait pu aimer de tout son cœur. Alors surtout, soyez un homme en qui elle peut avoir confiance.

— Oui, monsieur.

— Et retournez vite à l'hôtel. Elle vient de m'envoyer une photo des deux plus âgés en train de tenir des menottes et des foulards.

— C'est faux.

— OK, c'est faux. Mais c'était une image assez drôle à imaginer, n'est-ce pas ?

— Hilarante, Henry.

Henry tousse dans le téléphone.

— Henry, est-ce que ça va ? Vous n'êtes pas en train de tomber malade, si ?

— Oh, vous saurez ce que c'est quand vous serez aussi vieux que moi. Tout est douloureux, et rien n'a bon goût, mais on continue aussi longtemps qu'on le peut.

— Prenez du sirop contre la toux. Et allez voir le médecin si ça ne s'arrange pas.

— Hé, Mick ? dit Henry nonchalamment.

— Oui, Henry ?

— Allez au diable. Juste après que vous serez rentré à l'hôtel avec la glace de cette fille.

Je ris.

— Oui, monsieur. Bonne nuit.

— Dormez bien ! répond-il. Puis je l'entends jurer car il n'arrive pas à comprendre comment raccrocher ce stupide téléphone.

Je sais que c'est impossible, mais je dirais qu'Henry est en mission pour me faciliter l'accès au cœur de Wren. J'ai besoin de toute l'aide que je peux obtenir.

Je paye mes courses et retourne à l'hôtel. Quand j'ouvre la porte, je m'arrête net. Je vois Wren, endormie sur un coin du lit. Le bébé est endormi sur sa poitrine, Roxy est appuyée contre elle, et les autres sont au pied du lit, endormis.

Je pose les courses et vais dans la chambre. Wren ouvre les yeux.

— Que s'est-il passé ici ? demandé-je doucement en montrant les enfants.

Elle me fait taire.

— Ne les réveille pas. Si tu le fais, ils vont recommencer à se plaindre.

— Ils ont mangé ?

— Je leur ai donné les derniers sandwiches que ta mère avait préparés, et ils sont allés directement au lit.

— Je t'ai pris de la glace, murmuré-je.

— Tu peux me libérer de cette montagne d'enfants pour que je puisse en profiter ?

Un par un, je prends les enfants et les amène à l'endroit où ils sont censés dormir. Wren ne bouge pas.

Je vais lui chercher sa glace et une cuillère, et je retire le couvercle du pot. Elle me la prend avec un gémissement joyeux.

— Tu en veux ?

Je croise son regard.

— Bien sûr. Je remue les sourcils.

Elle sourit.

— Je peux finir ma glace avant ?

Je frotte ma main sur le haut de son crâne en allant vers la salle de bain pour prendre une douche. Je suis resté enfermé dans la voiture toute la journée et je me sens sale.

Quand je ressors, le pot de glace vide est sur la table de chevet, et elle dort à poings fermés, étalée au centre du lit.

Je tire les couvertures d'en dessous d'elle et me glisse à l'intérieur. Elle roule immédiatement vers moi et pose sa tête sous mon menton.

— C'est bon ? demande-t-elle en bâillant.

Oh oui. C'est tout bon. Absolument parfait.





## WREN

**L**e soleil se lève à l'horizon et j'entends des murmures d'enfants qui essayent de ne pas faire de bruit dans l'autre pièce. J'envoie la main de l'autre côté du lit, là où était Mick, mais les draps sont froids et il a disparu. Je me lève, je vais me brosser les dents et les cheveux, puis je passe dans le salon sur la pointe des pieds. Mick tient Chase dans ses bras, et lui donne le biberon, avec Roxy à côté de lui sur le canapé, appuyée son bras, son petit pouce potelé coincé entre ses lèvres. Elle somnole devant la télévision. Anna et Devon sont en train de manger des céréales sur la minuscule table de la petite cuisine.

— Bonjour, leur dis-je en passant.

Ils marmonnent quelque chose d'incompréhensible.

— Bonjour, mon rayon de soleil, dis-je à Mick en passant devant lui pour me diriger vers la minuscule cafetière qui se trouve dans la cuisine de fortune.

— Je crois qu'il fait encore nuit, répond-il d'une voix rauque et éraillée.

J'écarte les stores pendant que mon café coule.

— Non, le soleil se lève.

— Et moi qui espérais pouvoir tous les remettre au lit. Tu viens de briser mes rêves. Merci, répond-il sur un ton malicieux.

— Je n'ai rien entendu hier soir. Ils ont tous dormi ?

— Chase s'est réveillé une fois.

Il se passe une main sur le visage pour essayer de se réveiller.

— Ce n'est pas si mal. Je prends ma tasse de café et la pose sur la table basse devant lui.

— J'imagine que ça aurait pu être pire.

J'attrape Roxy et m'assied avec elle sur mes genoux. Je m'appuie contre le bras de Mick. J'aimerais penser que c'est uniquement par ce qu'il est là, mais c'est faux. C'est parce qu'il est large, chaud et puissant, et qu'il me fait ressentir des choses que je pensais avoir oubliées. Je frotte mon visage contre son bras.

Il baisse les yeux vers moi, le regard chaleureux et attentionné.

— Serre-toi un peu plus, dit-il. C'est agréable.

Je me hausse un peu plus et je passe mon bras autour du sien, en me pelotonnant contre lui.

— Tu es agréable aussi, réponds-je doucement.

— Tu me donnes envie de choses, dit-il doucement.

— Quels genres de choses ? réponds-je. Je le regarde et il me regarde.

— Toutes les choses.

Je ris doucement, car j'ai peur que la bulle de paix qui nous entoure n'éclate si je ris trop fort.

— Toutes les choses ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas, dit-il. Je sais juste que je les veux.

Ses paroles s'installent dans le bas de mon ventre, à l'endroit où les rêves attendent, en espérant être transformés en papillons dans l'estomac puis en brasier.

— Moi aussi je les veux, admetts-je. Puis je cache mon visage contre son bras pour qu'il ne puisse pas me regarder et voir à quel point j'ai envie de ces mêmes choses.

— Y a-t-il une chance que tu les veuilles avec moi ? demande-t-il. Un silence expectatif tombe sur la pièce.

— Tu feras l'affaire, réponds-je en haussant malicieusement les épaules.

Il ricane et arrange Chase dans ses bras. Il s'est endormi, donc Mick se lève et le ramène dans son lit. Roxy est endormie dans mes bras, donc je la cale contre un oreiller de l'autre côté du canapé et la coince bien pour qu'elle ne puisse pas tomber. Mick se tourne pour que je puisse ramper sur ses genoux, puis il m'arrange pour que je sois allongée dans ses bras. Il me regarde, et il repousse une mèche de cheveux qui tombe sur mes lèvres.

— Tu es comme la fumée, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Parfois, tu es lourde et épaisse, et je te vois juste devant moi. Tu as l'air vraiment solide jusqu'à ce que j'essaye de t'attraper, puis tu disparais. Il fait des signes avec sa main comme si je lui glissais entre les doigts.

— Je suis désolée de te donner cette impression.  
Je le suis. Vraiment désolée. Il mérite bien mieux que moi. Il mérite le monde.

- Tu as déjà été amoureux ? demandé-je.

Il rit.

— Est-ce que tu me poses sérieusement cette question ?

— Quoi ? demandé-je en lui donnant un petit coup dans l'épaule. Bien sûr que je suis sérieuse.

— Tu es hyper intelligente, mais parfois j'ai l'impression que tu te mets en travers de ta propre route, même sans le vouloir.

Je tente de me redresser.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il me tient fermement dans ses bras puissants, m'empêchant de battre en retraite.

— Ça veut dire que pour une raison qui m'échappe, tu n'arrives pas à voir ce qui est juste devant tes yeux. Pourquoi ? Ouvre les yeux, Wren. Il me secoue légèrement dans ses bras.

Je ne dis rien.

— Comment as-tu rencontré Shane ? demande-t-il.

Shane est le père du bébé que j'ai perdu.

— C'est le guitariste du groupe qui faisait nos ouvertures quand on était en tournée.

— Coup de foudre ?

Je pouffe.

— Plutôt coup de rein.

Il sourit.

— Alors c'était *ainsi*.

— En gros oui. Il était charmant et sympa, et il me faisait me sentir spéciale. Jusqu'à ce qu'il arrête.

— Qu'est-ce que tes proches pensaient de lui ?

— Emilio le détestait. Marta le tolérait. Mes sœurs étaient ambivalentes. Je hausse les épaules.

— Tu l'aimais ?

Je secoue la tête.

— En y repensant, je ne crois pas. À l'époque, je croyais que c'était le cas, mais ça ne ressemblait en rien à... Je rougis intensément et laisse la

phrase en suspens.

— Ça ne ressemblait en rien à quoi ? demande-t-il, le visage intense.

— Ça ne ressemblait en rien à... ça.

Il me regarde.

— C'est quoi ça ?

Toute cette conversation se tient en murmurant, ce qui la rend si intime que ç'en est presque douloureux. J'ai la chair de poule.

— Ça. Je fais des va-et-vient de lui à moi. Ça ne ressemblait pas à ça.

— Dis-moi à quoi ça ressemble pour toi.

— À une lente combustion. Comme un feu de camp qui viendrait d'être allumé. Comme un briquet qui attend de devenir une torche. Comme... Je ne sais pas. Je n'arrive pas à l'expliquer. Avec Shane, c'était une attirance subite et ensuite c'était fini. On continuait de faire ce qu'on faisait parce que c'était ce qu'on connaissait, mais pas nécessairement ce qu'on voulait.

— Qu'est-ce que tu voulais ?

— C'est ça le problème. Je n'en sais rien. Je veux ce que mes parents avaient. Ce qu'Emilio et Marta ont. Ce que mes sœurs ont avec leurs maris. Mais je veux aussi ma propre histoire. Je ne veux pas être embarquée dans quelque chose qui me dépasse. J'ai peur de me perdre. Je grimace, et je réalise que j'ai dit tout cela sans le regarder. Je croise enfin son regard. Et toi, qu'est-ce que tu veux ? murmuré-je.

— Toi, répond-il, et il pose le bout de son nez contre le mien. Il embrasse le coin de mes lèvres. Seulement toi. Il soulève mes jambes pour pouvoir s'éloigner. Je vais prendre une douche.

Je hoche la tête et tends la main vers mon café, qui est maintenant tiède. J'écoute la douche qui s'allume, puis j'installe Anna et Devon devant un film. J'avance vers la salle de bain sur la pointe des pieds et me demande ce que je devrais faire. Je verrouille la porte de la chambre et retire tous mes vêtements. Puis j'ouvre doucement la porte de la salle de bain et me glisse à l'intérieur. J'ai la gorge serrée en ouvrant le rideau de la douche.

Mick est en train de rincer le shampoing de ses cheveux humides quand j'entre derrière lui. Il se fige, et les muscles de son dos se raidissent quand je pose ma main sur sa peau.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il.

— Je n'ai plus envie d'être comme la fumée. J'ai envie d'être quelqu'un à qui tu peux t'accrocher.

Soudain, il se tourne, m'attrape et me tire contre lui. Sa main remonte sur

ma nuque et il enfonce fermement ses doigts dans mes cheveux et tire jusqu'à ce que je le regarde.

— Est-ce que c'est une sorte de blague pour toi ? demande-t-il.

— Non, me dépêché-je de répondre.

— Alors arrête de jouer, grogne-t-il en me poussant contre la paroi de la douche.

— Je ne joue pas.

— Oh que si, tu joues. Tu joues avec mon cœur et je t'aime suffisamment pour ne pas vouloir m'éloigner.

— Tu m'aimes ? demandé-je d'une voix aiguë.

Il presse sa hanche contre moi, et je sens sa bite chaude et dure contre mon ventre.

— Je suis partant à cent pour cent. Je le suis depuis le début. Mais j'ai l'impression de te trainer derrière moi.

— Je ne me fais pas trainer.

Il pose ses lèvres sur mon cou pendant que ses hanches bougent contre les miennes.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Seulement toi.

— Pour combien de temps ?

— Je... Je... Je l'ignore.

Il me lâche si rapidement que je manque tomber sur le sol de la douche. L'air froid remplace sa chaleur.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je quand il ouvre le rideau et sort de la douche.

— Je vais amener Anna et Devon à la piscine pendant quelques heures. On doit rendre la chambre à dix heures, donc je serai de retour d'ici là. Pourquoi n'essayerais-tu pas de dormir un peu ? Ça va encore être une longue journée de route. Sa voix est froide, ses mots rapides et acérés comme des couteaux.

— Tu t'en vas ? demandé-je.

— Oui.

— Pourquoi ?

Je suis toujours toute nue sous la douche et il s'en va.

— Parce que je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas être cet homme.

— Quel homme ?

— L'homme dont tu as besoin. L'homme qui se fout de tout.

— Je ne veux pas un homme qui se fout de tout, Mick. De quoi tu parles ?

— Je comprends, Wren. Vraiment. Tes parents sont morts. Tu as rencontré un homme qui ne t'aimerait jamais. Ton bébé, qui aurait pu te vouer un amour inconditionnel, est mort. Tu as perdu beaucoup, plus que quiconque devrait avoir à perdre. Mais je ne peux pas être l'une de tes victimes. Soit tu es partante, soit tu ne l'es pas.

— Je le suis. Je suis nue là au milieu, bordel.

— Je vais amener les enfants à la piscine. Repose-toi.

Puis il passe une serviette autour de sa taille et m'abandonne là, seulement enveloppée de honte et de peur.



## MICK

**J**e sors de la salle de bain et j'attends, en espérant presque qu'elle me suive. Si elle le fait, je n'aurais d'autre choix que de la prendre rapidement et féroce­ment contre le mur. J'ajuste la serviette, parce que j'ai l'impression que mes boules tentent de remonter dans ma gorge. Je n'ai jamais, jamais ressenti cela auparavant. Je n'ai jamais été aussi excité.

Ce qui est triste, c'est qu'elle ignore complètement combien de volonté il m'a fallu pour la repousser. Elle était nue juste devant moi, avec ses seins fermes et galbés, et son ventre plat descendant jusqu'à une touffe de poils qui étaient loin d'être taillés. C'était parfait. La perfection absolue, et j'ai été idiot de la repousser.

Je tends la main pour tourner la poignée et y retourner, mais je m'arrête. Si j'entre là-dedans, cela ne sera rien de plus que ce que c'était deux minutes plus tôt. Cela ne sera rien de plus que moi qui prends mon pied pendant qu'elle fait semblant que tout va bien dans le meilleur des mondes.

Je suis certain que ce serait incroyable et bouleversant, et peut-être même que cela changerait ma vie, mais ça ne serait pas réel. Et je veux quelque chose de réel.

Je m'habille et ouvre la porte. Les deux petits dorment et les deux plus grands regardent tranquillement la télévision.

Je sors mon téléphone de ma poche et écrit à mon frère en m'asseyant au bord du lit.



Moi : Y'a une chance que Lark et toi puissiez venir nous aider avec les enfants ?

MeilleurFrèreAuMonde : Aucune.

Moi : Pourquoi ?

MeilleurFrèreAuMonde : Maman a dit qu'on ne pouvait pas, même si tu appelais et nous suppliais à genoux.

Moi : Tu es sérieux ?

MeilleurFrèreAuMonde : Oui.

MeilleurFrèreAuMonde : Tu veux me dire ce qui ne va pas ?

Moi : Non.

MeilleurFrèreAuMonde : Pourquoi ? Je ferai semblant de ne pas avoir de couilles et je te donnerai des conseils. De bons conseils. Des conseils que seule une femme peut donner.

Moi : Lark est avec toi, hein ?

MeilleurFrèreAuMonde : Salut, Mick ! C'est Lark. Comment va ma sœur ?

*ELLE EST TREMPÉE sous la douche où je viens de refuser de faire l'amour avec elle, songé-je.*

Moi : Elle va bien.

MeilleurFrèreAuMonde : Tu en es sûr ?

Moi : Absolument. Je suis justement en train de la regarder.

*JE LA VOIS NUE dans mon esprit, bordel.*

MEILLEURFRÈREAUMONDE : C'est encore moi. Lark m'envoie au magasin pour acheter du beurre de cacahuètes et de la glace.

Moi : La nourriture des femmes enceintes ?

MeilleurFrèreAuMonde : Tu savais que les femmes enceintes ont tout le temps envie de faire l'amour ? C'est le paradis. Avec des gémissements et des pleurs. Henry me dit de ne pas trop essayer de lutter contre les hormones, que je ne peux pas gagner. Donc je me contente d'acheter de la nourriture bizarre et de la laisser grimper sur le manche du vieux Ryan dès qu'elle en a

envie.

Moi : Beurk.

MeilleurFrèreAuMonde : J'en ai trop dit ?

Moi : Bien trop.

MeilleurFrèreAuMonde : Alors qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi tu demandes de l'aide ? Les choses deviennent trop intenses ?

MeilleurFrèreAuMonde : Définis trop intenses.

MeilleurFrèreAuMonde : Tu ressens des sentiments et elle ressent des sentiments et vous êtes tous les deux en chaleur, fatigués et en sueur, vous avez des enfants collés au cul 24h sur 24 et 7 jours sur 7 et vous êtes coincés dans un espace confiné avec eux. Quand ça arrive, les choses deviennent intenses en général. C'est comme si les sentiments et tout étaient juste là, à la surface, et qu'ils attendaient seulement d'être soit reconnus, soit balancés.

JE NE DIS RIEN, parce que ce que dit Ryan est pertinent, et ça me terrorise.

MOI : Tu as recommencé à lire des livres sur la grossesse ?

MeilleurFrèreAuMonde : Non, je suis marié et j'adore ça. Et je sais que si j'étais toi, et que j'étais coincé dans un espace confiné toute la journée avec la femme que j'aime, j'aurais envie de la sauter comme jamais, en particulier tard le soir quand elle est allongée contre moi et respire paisiblement.

Moi : ...

MeilleurFrèreAuMonde : Tu as essayé de la sauter et elle a dit non, c'est ça ? Je le savais.

Moi : Non, ce n'est pas exactement ce qui est arrivé.

MeilleurFrèreAuMonde : Oh mon DIEU ! ELLE a essayé de TE sauter et TU as dit non.

Moi : Ferme-la.

MeilleurFrèreAuMonde : Tu as repoussé la chatte dont tu es amoureux.

Moi : Ce n'est pas le bon moment.

MeilleurFrèreAuMonde : Tu attends qu'elle tombe à genoux et qu'elle te déclare sa flamme éternelle ?

Moi : Ferme-la.

MeilleurFrèreAuMonde : Oh mon DIEU. Tu as fait ça !

Moi : Je te déteste.

MeilleurFrèreAuMonde : Tu lui as parlé de Nicky ?

Moi : Non.

MeilleurFrèreAuMonde : Pourquoi ?

Moi : En quoi ça nous aiderait ?

MeilleurFrèreAuMonde : Ça l'aiderait à comprendre pourquoi tu refuses le buffet de chatte, crétin.

Moi : Nicky, c'est du passé.

MeilleurFrèreAuMonde : Et ça explique pourquoi tu recherches le bonheur parfait plutôt que du sexe.

MeilleurFrèreAuMonde : Dis-lui.

Moi : Je ne pense pas que ça résoudra quoi que ce soit.

MeilleurFrèreAuMonde : Hé, toute cette connerie d'amour est incroyable, mais Lark veut parler à Wren et elle ne répond pas à son téléphone. Donc ton téléphone va sonner dans 3...2...1...

Moi : Je te déteste.

MeilleurFrèreAuMonde : Moi aussi je t'aime. Réponds à ton putain de téléphone pour que ma femme arrête de m'envoyer des messages.

Mon téléphone sonne et je décroche.

— Hé, Mick, dit Lark, ma sœur est dans le coin ?

— Elle est dans la salle de bain.

— Tu peux lui passer le téléphone ? Ça ne prendra qu'une seconde.

— Attends.

Je frappe doucement à la porte. Wren ouvre. Apparemment elle s'est lavée, parce qu'elle est enroulée dans une serviette.

— Lark veut te parler.

Elle hoche la tête, mais elle ne me regarde pas dans les yeux. Mes doigts effleurent les siens quand elle me prend le téléphone, et une vague de chaleur envahit mon bras. Je jure que je l'entends pousser un petit soupir juste avant d'éloigner le téléphone, et sa main, et de fermer la porte.

Je prépare Anna et Devon pour aller passer quelques heures à la piscine, et nous sortons.



## WREN

**J**e porte le téléphone de Mick à mon oreille.

— Lark ? Tout va bien ?

— Oui, tout va bien. Tu ne répondais pas à ton téléphone. Je me fiche de savoir pourquoi.

Je pouffe.

— Eh bien, c'est sympa de ta part.

— Vous allez bien ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas, lâché-je en soupirant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas. Et c'est vrai. Je n'en ai aucune idée.

Le téléphone de Mick reçoit un message et je l'éloigne de mon oreille juste assez longtemps pour le lire.

MEILLEURFRÈREAU MONDE : Parle lui de Nicky. Ça l'aidera à comprendre.

*NICKY ? C'est qui Nicky ?*

— Terre à Wren. Tu es là ?

— C'est qui Nicky ? demandé-je.

Lark se tait.

— Lark ? Tu sais qui est Nicky ?

— Seulement ce que Ryan m'a raconté.

— Et qu'est-ce que Ryan t'a raconté ?

— Pas grand-chose, vraiment...

— Lark. J'attends.

— Wren, je ne peux pas. Ce n'est pas à moi de t'en parler. Je suis désolée.

— Est-ce que c'est une ex ?

— Wren ! crie-t-elle. Je ne peux pas.

— Dis-moi juste quelque chose. N'importe quoi. S'il te plaît.

— C'est quelqu'un avec qui ils ont grandi. Elle était à l'école pour sourds et malentendants avec Ryan, et Mick l'a rencontrée quand ils ont fréquenté la même université.

— Elle est sourde ?

— Oui.

— Et elle les connaissait tous les deux.

— Oui.

— Avec lequel elle sortait ?

— Eh bien, elle ne sortait pas avec Ryan, c'est certain.

— Alors elle sortait avec Mick.

— Arrête ! La seule fois où je l'ai rencontrée, elle était très gentille.

Je l'imagine en train de se cacher les oreilles et de chanter la-la-la-la-la dans sa tête..

— Tu l'as rencontrée ?

— Juste une fois. Elle va aux mêmes réunions de sourds que Ryan et Mick. Elle s'arrête et sa voix s'adoucit. Est-ce qu'il t'arrive de lui demander de te parler de lui, Wren ? Est-ce que tu essayes de découvrir ce qui le passionne ? Est-ce que tu lui demandes quelle est son équipe sportive préférée ? Quelle est sa nourriture préférée ?

*Non, parce que je suis une sale égoïste.*

— Parfois, réponds-je doucement.

— Si tu l'avais fait, tu saurais qui est Nicky.

— J'ai essayé de précipiter les choses aujourd'hui, lâché-je. Puis je me cache le visage de honte, même si personne ne peut me voir.

— Eh bien, ralentis. Apprend quelque chose sur lui. Pose-lui des questions. Apprend à le connaître. Fais ça comme il faut.

Je me mords la lèvre inférieure si fort que c'est douloureux, et je ne dis rien.

— Tu sais, cette nuit-là, la nuit où tu as perdu ton bébé ? Sa voix est douce et calme, comme si elle parlait à un oisillon qui allait s'enfuir si elle

parlait trop fort.

— Oui. Je la revis encore en rêve.

— Il m'a dit de ne pas te le dire, mais il n'a jamais quitté l'hôpital cette nuit-là.

— Si, il l'a fait. Il m'a embrassée sur le front et il est parti.

— Non, c'est faux. Il nous a fait promettre de ne pas te le dire, mais quand tu lui as dit que tu voulais qu'il parte, il est resté assis dans la salle d'attente toute la nuit. Nous sommes tous allés et venus pour te voir, et il s'est contenté de rester assis là. Il était toujours là quand tu as été libérée. Il a attendu tout ce temps, juste pour être sûr que tu allais bien.

J'ai été si idiote.

— Je ne l'ai jamais su.

— Et ensuite tu ne répondais plus à ses appels.

— Je suis allée nue sous la douche avec lui, lâché-je.

Elle rit.

— Eh bien, ce n'était peut-être pas une bonne idée.

— Il m'a repoussée.

— Tant mieux pour lui. Emilio va l'adorer.

— Je devrais lui demander de me parler de Nicky ?

— Demande-lui autre chose avant.

— OK.

— En dehors de l'incident sous la douche, vous allez bien ? Les enfants vont bien ?

— Oh, ils vont très bien. Au moment où je dis ça, j'entends l'un d'eux se réveiller dans l'autre pièce. En parlant des enfants, je dois aller m'en occuper.

— OK, à plus tard.

— Je t'aime, Lark, dis-je. Je suis contente que tu aies appelé.

— Moi aussi je t'aime. Appelle-moi si tu as besoin de quelqu'un pour te convaincre de descendre de ton nuage. Ou de la douche. Ou de quoi que ce soit d'autre.

— Bien sûr. Salut.

Je raccroche le téléphone tandis que mon esprit tourne à cent à l'heure. Je crois que j'ai des questions à poser à Mick.





## MICK

**Q**uand je retourne dans la chambre, Wren est en train de changer la couche de Chase. L'odeur est atroce.

— Laisse, je vais le faire, dis-je en poussant Anna et Devon dans la pièce.

— Je peux m'en occuper, répond Wren. Même si j'ignorais qu'un si petit bonhomme pouvait lâcher autant de caca.

Chase agite ses jambes nues et sourit à Wren.

— Oh, tu trouves ça amusant, hein ? dit-elle en chatouillant le dessous de ses pieds. Il donne des petits coups de pieds, toujours en souriant.

— Tu ferais mieux de couvrir ce truc, préviens-je. Sinon il va—

Wren hurle et recule la tête, mais c'est trop tard, car Chase vient de lui faire pipi dans l'œil. Elle garde un œil fermé et me regarde. Je cours lui chercher une serviette.

— J'ai essayé de te prévenir, déclaré-je. Je tamponne le côté de son visage.

— J'ignorais qu'il pouvait tirer un jet pareil. On aurait dit un geyser.

— Droit dans ta figure. J'essaye de rester aussi sérieux que possible, mais c'est difficile.

Finalement, elle rit. Et ce n'est pas un petit ricanement. C'est un bon gros fou-rire. Elle rit si fort qu'elle rougit et n'arrive plus à reprendre son souffle.

— Elle va bien ? demande Anna. Elle se met derrière ma jambe.

— C'est comme s'il avait sa propre lance d'incendie, ricane Wren.

— Je suis désolé, réponds-je en séchant les cheveux près de sa tempe. Je me surprends à sourire.

— Ce n'est pas comme si c'était toi qui m'avais fait pipi dessus, Mick. Son regard croise le mien. Puis elle se tourne vers Anna et Devon. Vous vous êtes bien amusés ?

Ils commencent à lui raconter comment ils ont nagé pendant qu'elle finit de changer la couche de Chase. Puis elle pointe un doigt vers sa tête.

— Je crois que je devrais probablement laver le pipi de mes cheveux. Ce n'est pas très sexy.

— Ça veut dire quoi sexy ? demande Devon.

Wren s'arrête.

— Heu...

— Ça veut dire amusant et intelligent, réponds-je. Les gens qui sont amusants et intelligents sont très sexy.

— Wren est très sexy, lâche Anna.

Je la regarde.

— Oui, elle l'est vraiment, dis-je doucement.

— Moi aussi je suis sexy ! s'exclame Devon.

— Bien sûr que tu l'es, répond Wren. Puis elle se penche pour l'embrasser sur le front. Mais il hurle.

— Tu as du pipi de bébé sur le visage. Ne me fait pas de bisou ! Puis il rit et s'éloigne d'elle en courant.

— Soit tu vas tout de suite sous la douche pour laver le chlore, soit je viens t'embrasser. Je pourrais même frotter mes cheveux sur toi. Elle bouge comme si elle allait lui courir après, et il hurle et court dans la salle de bain avant de claquer la porte derrière lui. Elle ébouriffe les cheveux d'Anna. Tu peux utiliser la douche dans l'autre salle de bain, chérie.

— Les enfants peuvent attendre. Je suis sûr que tu veux nettoyer le pipi sur tes cheveux. Je ricane. Je n'arrive pas à me retenir. C'est amusant.

Wren se dirige vers sa petite valise et en sort une bouteille de shampoing de voyage.

— Je peux me laver les cheveux dans le lavabo. On devrait probablement reprendre la route.

— Si tu en es sûre... réponds-je. Mais elle se dirige déjà vers le lavabo avec la serviette supplémentaire qu'elle avait demandée hier soir.

— Ça ne prendra qu'une seconde, dit-elle.

Elle se penche au-dessus du lavabo et ses longs cheveux noirs tombent en vaguelettes contre la porcelaine. Elle utilise le mitigeur pour les mouiller.

— Attends, dis-je. Laisse-moi t'aider. J'installe Chase dans son siège et

me dirige vers elle.

— Je peux le faire seule, proteste-t-elle.

Je m'installe derrière elle, ma jambe gauche contre l'arrière de sa jambe droite. Elle se fige immédiatement.

— Chase t'a fait pipi dessus et c'est au moins partiellement ma faute, alors laisse-moi t'aider. On dirait que tu es dans une position assez inconfortable.

Je prends le mitigeur et mouille ses cheveux pendant qu'elle se couvre les yeux avec ses mains pour les protéger de l'eau.

— Merci, dit-elle.

— C'est ça, grogné-je.

Elle me tend la bouteille, et je verse un peu de shampoing dans mes mains. Puis je commence à le répartir dans ses cheveux. Elle gémit.

— Tu as dit quelque chose ? demandé-je en m'arrêtant un instant.

— Non, répond-elle d'une voix aiguë. Puis elle se râcle la gorge et ajoute : je n'ai rien dit.

— Je crois qu'on devrait probablement discuter ce qui s'est passé tout à l'heure, déclaré-je calmement en lui rinçant les cheveux.

— On est obligés ? demande-t-elle d'une voix nasillarde, puisqu'elle a la tête en bas.

Je lui rince les cheveux, en prenant bien plus de temps que nécessaire, juste parce que j'aime être près d'elle. J'aime effectuer ces petites tâches intimes. Je ne devrais pas aimer ça autant.

Je lui tends une serviette et elle l'enroule sur sa tête comme un turban, puis elle se redresse. Elle ne porte pas de maquillage et ses cheveux sont drapés dans une serviette, mais je ne l'ai jamais vue aussi belle, pas même le soir où elle s'est mise sur son trente-et-un pour la fête de mon entreprise.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, lâche-t-elle soudainement.

Je repousse une mèche de cheveux humide qui est tombée sur son front.

— Tu n'as pas à être désolée de quoi que ce soit. J'ai été un sale con, et je suis désolé.

— Je n'aurais pas dû faire ça.

— Tu sais que je ne t'ai même jamais embrassée ? murmuré-je, en regardant ses yeux, puis son nez, puis ses lèvres.

— Tu m'as embrassée plein de fois, rétorque-t-elle.

— Je t'ai embrassée sur le front, et je t'ai embrassée sur la joue, et je crois qu'une fois j'ai embrassé le coin de ta bouche, mais je ne t'ai jamais

embrassée. Pas vraiment.

— Oh, répond-elle.

Je passe mon bras autour de sa taille et la tire vers moi si rapidement qu'elle pousse un cri de surprise. Ses paumes atterrissent à plat sur mon torse dans un effort pour garder son équilibre.

— Je pense qu'on devrait changer ça, dis-je en l'embrassant tendrement sur la joue.

— Je pense que j'aimerais ça.

J'embrasse le bout de son nez.

— Moi aussi.

Mes lèvres lévitent au-dessus des siennes et elle inspire. Puis elle se met sur la pointe des pieds et presse ses lèvres contre les miennes. Je me fige. Je plonge mes yeux dans son regard hésitant et surpris, puis je remonte une main sur sa nuque et la tient fermement. La serviette qui était enroulée sur sa tête tombe au sol, donc je prends l'arrière de son crâne dans ma main, je penche la tête, et je l'embrasse.

Ses lèvres sont douces et chaudes, et elles sont un peu choquées, mais elle se détend, et glisse ses bras autour de mes épaules. Elle me tient fermement en me rendant mon baiser. Sa bouche s'écarte en un gémissement, et je glisse ma langue à l'intérieur, d'abord timidement, mais sa langue rencontre la mienne et...

— Beurk, dégoûtant, entends-je derrière moi. J'interromps le baiser, retire ma bouche de la sienne, et frotte mon nez contre le sien en fermant les yeux.

— Ils sont juste derrière moi, c'est ça ? murmuré-je.

Wren regarde par-dessus mon épaule.

— Oui.

— Vous êtes amoureux maintenant ? demande Anna.

J'ouvre la bouche pour dire non, mais Wren répond.

— Oui. Elle tient fermement ma main tandis que je recule. Oui, nous le sommes. Elle lève les yeux vers moi avec un regard interrogateur. Nous le sommes, n'est-ce pas ? Je vois l'incertitude sur son visage.

— Nous le sommes, réponds-je. Nous le sommes absolument. Vous deux, rassemblez vos affaires pour qu'on puisse les charger dans la voiture, OK ? Ils courent et disparaissent au bout du couloir, mais réapparaissent aussitôt tous les deux en se pinçant le nez. Qu'est-ce que qui ne va pas ? demandé-je, même si j'ai déjà deviné.

— Roxy a la couche pleine de caca, dit Devon en continuant de se pincer

le nez.

— Je vais m'en occuper, réponds-je, mais au moment où je commence à m'éloigner, Wren tire sur mes doigts qu'elle tient encore et me tire à nouveau vers elle. Elle se met sur la pointe des pieds et m'embrasse rapidement et tendrement.

— Je veux être vraiment honnête avec toi, donc je veux que tu saches que tu peux me demander n'importe quoi et que je te dirai la vérité. N'importe quoi, déclare-t-elle.

— OK...

Je suis un peu confus.

— Je veux juste être sûre que tu sais ce que je pense. Je vais être plus directe à propos de mes sentiments. Elle rougit. Enfin, un peu moins directe que grimper sous la douche nue avec toi. Mais quand même...

— J'ai envie de dire quelque chose de vraiment inapproprié mais c'est peut-être trop tôt. Je pince les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je secoue la tête.

— Rien. Ce n'est pas important.

— Eh bien, *maintenant* c'est important, parce que je vais me demander ce que c'est.

Je me rapproche d'elle et la dévisage.

— Quand tu as grimpé sous la douche avec moi...

— Oui ?

— J'ai vraiment adoré le buisson.

Elle plisse le front.

— Quel buisson ?

Je baisse les yeux en direction de son entrejambe avant de les remonter.

— Ce buisson. Pas de piste d'atterrissage. Pas de peau nue. Parfait.

Elle rougit.

— Oh, eh bien, c'est bon à savoir.

Je presse mes lèvres contre les siennes.

— Je voulais juste que tu le saches au cas où tu songeais à le raser avant que je puisse te revoir nue. Tu sais, te préparer pour le grand jour.

— Et...tu...ne veux pas que je prépare...ça. Elle pointe son index vers le bas.

— Putain, non, gémis-je contre ses lèvres. C'est parfait, comme tout le reste chez toi. Je l'embrasse à nouveau, puis je vais changer une couche. Ou

deux. Ou quatre. Bordel, je ne me rappelle même pas de mon propre nom alors encore moins de qui a une couche pleine de caca.

En sortant de la pièce, je vois Wren s'appuyer contre le comptoir, comme si ses genoux étaient soudain trop faibles pour la porter. Je suis content de ne pas être le seul.



## WREN

**N**ous sommes presque arrivés à Davenport, près de la frontière entre l'Iowa et l'Illinois, quand nous nous arrêtons à nouveau. Hier soir, les enfants étaient bien installés et fatigués, donc Mick et moi avons conduit à tour de rôle. Il conduisait pendant que je dormais, et je conduisais pendant qu'il dormait. Maintenant, il est presque dix heures du soir, et tous les enfants sont endormis, sauf Chase. Il a fait une longue sieste dans la voiture, et maintenant qu'on est à l'hôtel, il croit que c'est l'heure de faire la fête. Je le tiens sur mes genoux, en comptant ses doigts et ses orteils, et il rit quand je bâille.

— Tu trouves ça drôle. Tu trouves tout amusant. Mais il se renfrogne vite. Sauf le fait que je te dise que tu trouves ça drôle, apparemment, marmonné-je. Il ne voulait pas son biberon il y a quelques minutes, mais il l'accepte joyeusement maintenant. Quand ses yeux commencent à se fermer, mon téléphone commence à vibrer silencieusement à l'autre bout de la pièce. Je ne veux pas bouger Chase pour aller le chercher. Ils rappelleront.

Mick est sorti faire les courses pour demain, pour qu'on puisse faire des sandwiches et des goûters. Il devrait revenir d'une minute à l'autre.

Mon téléphone vibre à nouveau, et Mick passe la porte au même moment. Il a des sacs de courses accrochés à un bras, tandis qu'il tient une pile de magazines roulés sous l'autre. Il est au téléphone.

— Elle va bien. Elle est juste ici. Je viens de rentrer à l'hôtel et je la regarde. Il lève les yeux au ciel. Je vous promets qu'elle va bien. Elle a un bébé endormi sur ses genoux.

Il avance vers moi et me tend le téléphone. C'est Emilio.



Je le prends et le mets sur haut-parleur.

— Vous n’abandonnez jamais, hein ? demandé-je. S’ils ne m’ont pas immédiatement au téléphone, ils appellent Mick.

— J’envoie deux gardes du corps vous rejoindre. Ils devraient arriver avant votre réveil.

Je me redresse un peu, en faisant attention à Chase qui dort sur mes genoux.

— Pourquoi ?

Mick déroule quelques magazines qu’il avait sous le bras. Les titres de la presse à scandale sont accusateurs et extrêmes.

UNE MEMBRE DU GROUPE FALLEN FROM ZERO EST ALLÉE TROP LOIN

WREN VASQUEZ VIT-ELLE UNE DOUBLE VIE ?

ELLE LUI A VOLÉ SON HOMME, ET ÉLÈVE DÉSORMAIS SES ENFANTS

— Oh, bon sang. Je me lève et dépose Chase dans son couffin. Quand est-ce que ça a commencé ? demandé-je en me rasant.

Mick se penche contre moi, en riant silencieusement quand il voit un autre titre :

UN PÈRE AU FOYER RÉVÈLE QUE WREN VASQUEZ EST ACCRO AU SEXE, C’EST POUR ÇA QU’ILS ONT AUTANT D’ENFANTS. Il essuie une fausse larme.

— Ça a commencé aujourd’hui, répond Emilio. Je n’aime pas ça. J’envoie deux hommes, que tu le veuilles ou non.

J’ouvre l’un des magazines et je vois une photo de Mick et moi à côté du minivan, avec les quatre enfants, devant le dernier hôtel dans lequel nous avons séjourné.

— OK, réponds-je doucement.

— Quoi ? aboie Emilio. Est-ce que tu viens juste de dire OK ?

— Oui, j’ai dit OK. Ils ont pris des photos des enfants. Et je ne les ai même pas vus.

Étant donné que Mick et moi allions être dans la voiture la plupart du temps, j’ai pensé que je pouvais passer incognito et je n’ai pas amené de sécurité avec moi. Apparemment, c’était une erreur. Ils ont même pris des photos de nous dans un fast-food local pendant que nous mangions des

hamburgers. Les photos sont pixelisées, et on ne distingue pas bien les enfants, mais tout de même... Ils n'ont rien à voir dans tout cela.

— Vous voulez faire le reste en avion avec eux ? Vous pourriez arriver en quelques heures.

Mick secoue la tête.

— Non, leur mère a insisté pour qu'ils y aillent en voiture. Elle a suffisamment de soucis en ce moment sans que quelqu'un ne trahisse sa confiance, réponds-je à Emilio.

Il soupire lourdement.

— Bon, cherchez deux mecs élégants avec des lunettes de soleil réfléchissantes et des chaussures de luxe. Ils vont aussi louer un plus gros van, et j'enverrai quelqu'un récupérer le mien.

— Oh, ils peuvent s'occuper de la conduite ? demandé-je, soudain excitée.

— Je crois qu'ils vont insister pour le faire, répond Emilio.

Mick lève un pouce en l'air, et ses yeux brillent d'excitation. Qui aurait cru que traverser le pays en minivan serait si fatiguant ?

— OK, dis-je. On va ouvrir l'œil.

— Alors, comment se passe le voyage ? demande Emilio.

J'arrête le haut-parleur du téléphone et Mick va ranger les provisions dans la glacière et le réfrigérateur.

— Ça va. Les enfants sont géniaux. Ils sont incroyables, vraiment.

— Comment ça va avec Mick ? demande-t-il.

— Bien. Je souris contre le téléphone.

— Doux Jésus, marmonne-t-il. Est-ce que je dois sérieusement le demander ?

— Demander quoi ?

— Est-ce que tu es déjà amoureuse de lui ? Marta veut savoir.

— Oui, bien sûr, c'est juste Marta qui veut le savoir.

— Eh bien, moi aussi je dois savoir si je dois commencer à mettre de l'argent de côté pour un mariage.

Mettre de l'argent de côté ? Emilio pourrait acheter et revendre la moitié de New York avec l'argent qu'il a épargné depuis l'époque où il faisait de la musique.

— Je ne pense pas.

— Est-ce qu'il est à côté de toi ?

— Non, il est à environ trois mètres de moi, dans la cuisine.

— Il est correct avec toi, n'est-ce pas ? Il te traite comme il le devrait ?

Mick arrive en portant un petit pot de ma glace préférée et deux cuillères.

— Tout à fait, admetts-je.

Mick ouvre le pot et s'assied dans le canapé, son bras touchant le mien. J'ai soudain très envie de raccrocher.

— Merci de t'être occupé de la sécurité, Melio, dis-je.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, petite, répond-il. Je l'imagine tirer sur l'élastique de ses longs cheveux argentés pour pouvoir ajuster sa queue de cheval, comme il le fait toujours quand il est sentimental. C'est un de ses trucs.

— Je t'aime, Melio, déclaré-je.

— Moi aussi je t'aime, répond-il doucement. J'imagine que je ferais mieux d'y aller. Je suis invité à jouer aux cartes avec les Reed.

— Est-ce que Marta t'a autorisé à aller jouer aux cartes ?

Il rit.

— Tu sais, j'ai peut-être laissé mes couilles dans son sac à main quelques fois au cours de ces années, mais elle se fiche que j'aille jouer aux cartes. Alors je ne le lui ai même pas demandé.

— C'est une façon de garder tes couilles, dis-je.

Mick me lance un regard interrogateur. J'agite ma main pour lui dire que ce n'est rien. Juste des bêtises.

— De plus, quelqu'un doit prendre la place d'Henry.

— Où est Henry ? demandé-je, soudain inquiète.

— Il ne se sent pas bien.

— Je l'appellerai demain pour savoir comment il va.

— Bon, portez-vous bien. Et écris à ton vieux de temps en temps, tu veux bien ? Je n'ai pas envie de découvrir où tu es grâce aux tabloïds.

— Oui, chef, réponds-je. Il raccroche sans rien dire d'autre. Tu as entendu ? Il nous envoie des gardes du corps. Ils seront ici demain.

— Loués soient les chauffeurs, déclare Mick.

— Avec des armes et des compétences martiales qui déchirent.

— Je n'aurais plus jamais un moment seul avec toi, c'est ça ? demande-t-il en me tendant une cuillère. Je la plante dans la glace et la lève vers ma bouche, mais juste avant qu'elle n'y arrive, Mick attrape mon bras et me la vole.

— Tu viens de manger ma glace, déclaré-je, en feignant l'indignation.

Il prend un peu de glace avec sa propre cuillère et me la tend. J'attrape

son bras pour qu'il ne puisse pas reculer, et je la mange.

— C'est bon, dit-il en fourrant une autre cuillère dans sa bouche.

— Je ne l'aurais pas deviné, réponds-je en boudant.

— Oh, arrête de faire la tête.

Je lui prends le pot et grimpe sur ses genoux avec mes jambes pointant du côté opposé. Il attrape ma hanche et me tire plus près.

— Tu sens toujours si bon, dit-il en reniflant le côté de mon cou.

— Toi aussi, admets-je.

— Vraiment ? Il soulève son t-shirt et renifle.

— Qu'est-ce que tu portes ?

— Du déodorant, répond-il en riant. Il soulève son bras. Que j'ai cruellement besoin de réutiliser. Je devrais aller me laver.

— Devon a été le dernier à passer là-dedans, donc c'est peut-être le bazar, le préviens-je.

— Les garçons ! répond-il. Juste ces deux mots. Il n'a pas besoin de donner plus d'explications.

— Tu veux des enfants ? demandé-je nonchalamment.

Il penche la tête d'un côté et de l'autre comme s'il essayait de se décider.

— Peut-être.

Je me fige.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que si c'est le bon moment, la bonne femme, que les finances le permettent et que tout va bien dans le monde, j'en aurai peut-être.

Je lui donne un coup dans l'épaule.

— Tu adores les enfants.

Pourquoi voudrait-il y mettre tant de conditions ?

— C'est vrai.

— Où as-tu appris à faire tout ce que tu fais avec les enfants ? demandé-je, en sachant que je suis indiscrete, mais en espérant qu'il ne m'en voudra pas.

— J'ai eu une ex qui avait deux enfants quand je l'ai rencontrée. Il soulève mes jambes et me descend de ses genoux.

— Oh, réponds-je. Que s'est-il passé ?

— On s'est séparés. Il part dans la salle de bain et ferme la porte.

Quelque chose me dit que la femme dont il est question était Nicky. Elle était probablement l'amour de sa vie, la femme avec qui il avait espéré passer le restant de ses jours. Et soudain, je ne peux plus manger de glace.



## MICK

Quand je sors de la douche, Wren est dans notre lit, avec les couvertures descendues jusqu'aux pieds, allongée sur les draps. Elle porte ce satané minishort qui me rend dingue. Quand elle marche, je vois les courbes de ses fesses en haut de ses cuisses. Et je suis quasiment certain qu'elle ne porte pas de soutien-gorge. En fait, j'en suis absolument certain, puisqu'il pend en ce moment à la chaise près du lit.

Je le ramasse et regarde la dentelle. Elle est douce, lisse et froide.

— Mec, dit-elle, tu es sérieusement en train de caresser mes sous-vêtements ?

Je la regarde par-dessus le soutien-gorge, mais je ne le pose pas.

— Est-ce que tu portes des sous-vêtements *en ce moment* ?

Elle rougit et je vois qu'elle se retient de ricaner.

— Alors ? demandé-je à nouveau, en la regardant dans les yeux. Aide-moi à soulager un peu mon inconfort et dis-moi que tu en portes. S'il te plait.

— Inconfort ? dit-elle en s'asseyant et en croisant les jambes. Elle prend un oreiller et le pose entre ses cuisses. Puis elle pose ses coudes dessus, et tient son menton dans ses mains. Pourquoi mes sous-vêtements te mettent mal à l'aise ?

— Ce ne sont pas tes sous-vêtements. C'est le fait que ton soutien-gorge est ici alors que tes seins nus sont là-bas.

— Je suis sur le point de dormir, explique-t-elle, en rougissant encore plus.

— Et je suis quasiment certain qu'il n'y a rien entre toi et ce petit short

que tu portes. Je repose son soutien-gorge et vais m'asseoir au bord du lit, en évitant de la regarder. Je retire ma montre et la pose sur la table de chevet, en essayant de prendre une minute pour évacuer l'idée d'elle...ici...dans mon lit.

— Je te le répète, je vais me coucher.

— Eh bien, moi aussi, et tu ne facilites pas les choses.

Elle soulève son menton de ses poings.

— Je n'arrive pas à savoir si tu plaisantes avec moi ou non. Tu vas devoir me le préciser.

— Je viens de le faire.

— Tu veux que je dorme en jean ? Bon sang, Mick, ce sont des jambes. Juste des jambes. Elles me portent d'un endroit à l'autre. Elles me retiennent quand je risque de tomber.

— Et pourtant j'imagine tant d'autres utilisations pour elles, avoué-je. Je me retourne et lui souris. Je ne plaisante qu'à moitié. En toute honnêteté, c'est dur de la voir si à l'aise.

— Quelles autres utilisations ? demande-t-elle prudemment.

— Tu es sûre de vouloir connaître la réponse à cette question ?

— Tu ferais mieux de me dire quelque chose parce que je panique un peu là. Quelles autres utilisations tu as à l'esprit ?

J'attrape une de ses chevilles et la soulève pour qu'elle tende la jambe.

— Chaque fois que je vois ces chevilles, je les imagine sur mes épaules. Généralement pendant que je suis en train de coucher avec toi. Je remonte mes doigts le long de son mollet pour chatouiller l'arrière de son genou. Et quand je vois ces genoux, continué-je, je t'imagine à quatre pattes, pendant que je te prends par derrière.

Elle déglutit si fort que je l'entends.

Je remonte mes doigts sur sa cuisse, en m'arrêtant pour caresser un endroit rêche où elle s'est mal rasée.

— Et chaque fois que je pense à tes cuisses, je les imagine de chaque côté de ma tête pendant que je lèche ta chatte. Je bouge la tête d'un côté à l'autre. Peut-être que tu jouis sur mon visage, ou peut-être pas. Ça change à chaque fois que j'y pense.

Elle ouvre la bouche et un petit gémissement s'échappe de ses lèvres. Elle agite les fesses contre les draps.

— Je ne savais pas que tu pensais à de telles choses.

— C'est tout ce à quoi je pense, Wren. C'est comme si je n'arrivais pas à

m'en libérer l'esprit, et ensuite je viens ici et te voilà, toute à l'aise dans ton pyjama comme si on faisait une fête entre amis, quand la seule fête qui a lieu est dans mon pantalon.

Je repose son pied où il était et me retourne.

— Je vais chercher de l'eau. Tu en veux ?

Elle secoue la tête, mais ne dit rien.

J'attrape une bouteille d'eau dans le réfrigérateur et la bois d'une traite, en essayant de reprendre mon souffle. Je n'aurais rien dû dire de tout cela. Mais... Merde ! Autant être honnête. Je vais devoir retourner là-dedans et—

Elle soulève le dos de mon t-shirt, passe ses paumes jusque sur mon torse, et presse sa poitrine contre mon dos.

— Et moi, tu crois que je ne pense pas à toutes ces choses ? Chaque fois que tu viens te coucher, tu portes ce bas de pyjama bas qui descend bas sur tes hanches. Tu lèves les bras pour te gratter le haut du crâne et ton t-shirt se soulève juste un peu, et je vois le chemin de poils qui descend... Ses doigts descendent le long du chemin et dans l'élastique de mon pyjama, chatouillant et tirillant.

Et si je ne bandais pas déjà, maintenant c'est le cas. Je couvre ses mains avec les miennes.

— Tu le ressens aussi ?

— Bien sûr que je le ressens. Chaque fois que je te regarde j'ai envie de te sentir en moi. Mais je t'ai blessé et j'essayais de te donner du temps pour m'apprécier à nouveau. Je voulais que tu m'aimes autant que tu me désires.

Je me retourne et prends son visage entre mes mains pour qu'elle me regarde.

— Je t'aime.

Elle se met sur la pointe des pieds.

— Tu m'aimes ?

— Mm-mmm, fais-je, en faisant léviter mes lèvres au-dessus des siennes. Je t'aime de plus en plus chaque jour que je passe avec toi.

— Malgré mon manque de sous-vêtements ?

Je passe le dos de ma main sur son t-shirt et contre son téton. Elle pousse un soupir de surprise. Elle ferme les yeux.

— Tu peux te promener nue, pour ce qui me concerne. Mais ne t'attends pas à ce que cela ne m'affecte pas. Je prends sa main et la descends vers ma bite, qui est bien dure entre nous. Elle la touche tendrement du bout des doigts.



— C'est pour moi tout ça ? demande-t-elle.

— Je ne vois personne d'autre à qui j'aurais envie de la donner.

Elle passe sa main autour de la forme qui pointe à travers mon pantalon et serre. Ma tête tombe en arrière. De son autre main, elle écarte mon élastique et passe sa main à l'intérieur. Et ensuite sa peau est contre ma peau. Sa main est douce et chaude, et elle est serrée autour de mon outil. Elle me branle doucement. J'attrape sa main et la sors de mon pantalon.

— On ferait mieux d'arrêter.

— Pourquoi devrait-on arrêter ? demande-t-elle, ses lèvres contre les miennes.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande une petite voix sur le pas de la porte de la kitchenette.

Wren se fige.

— On discute, réponds-je à Anna, qui tient un lapin en peluche par les oreilles. C'est tout. On discute. Pourquoi tu es debout ? Je n'ai pas encore repris mon souffle et je dois tenir une conversation rationnelle avec une petite fille de huit ans ?

— Je veux de l'eau, dit-elle.

— Elle est dans le réfrigérateur, réponds-je. Elle avance vers le réfrigérateur à pas feutrés et prend une bouteille d'eau. Tu sais l'ouvrir ? demandé-je.

Elle ne répond pas. Elle se contente de l'ouvrir et avale une gorgée.

— Je vais retourner au lit maintenant, déclare Anna.

— Ce serait bien, réponds-je d'une voix un peu aiguë.

— Vous pouvez recommencer à vous embrasser, dit Anna par-dessus son épaule.

Wren ricane et se laisse tomber contre moi. Je la tire plus près, en passant mes bras autour d'elle.

— On aurait dû garder ça pour la chambre.

— Ça aurait été intelligent.

Elle pose ses mains sur mon torse et se penche près de moi.

— Tu veux des enfants ? lui demandé-je. Parce que j'imagine bien cela à l'avenir. Se faire surprendre par les enfants quand on veut vraiment baiser.

— Est-ce que je veux des enfants ?

— Oui. Je repousse une mèche de cheveux de son visage. Tu veux des enfants ?

— Eh bien, si c'était le bon moment, que les finances le permettaient et

que je trouvais l'homme parfait, peut-être. Elle répète ce que je lui ai dit tout à l'heure. Pourquoi ? Tu veux me faire des enfants ? Elle rit. Je parie que c'est le cas. À cet instant précis, tu as envie de me faire des enfants.

Elle pouffe.

— Sois honnête. Tu veux avoir à traverser ça à nouveau ? demandé-je délicatement.

— J'adorerais être maman. Être avec ces quatre enfants me conforte dans cette idée. J'imagine que ta mère et ma mère nous ont mis avec eux dans le but de me dégoûter de l'idée d'avoir des enfants, mais c'est l'inverse qui se produit. C'est beaucoup de travail, mais les regarder apprendre et grandir... n'a pas d'équivalent.

Elle recule un peu.

— Quoi ? demandé-je.

— Quand ma mère et mon père sont morts, j'avais peur que personne ne m'aime plus jamais. J'avais perdu mon frère, parce qu'il était parti vivre avec notre oncle. Et il ne restait que Star et moi. Star m'aimait, mais pas comme un parent aime un enfant. Alors, peut-être que je pensais que ce bébé m'aimerait. Peu importe ce qui arriverait, il ou elle me voudrait, m'aimerait, et aurait besoin de moi. Seulement moi. Et c'est un sentiment enivrant.

— *Moi* je te veux. J'ai besoin de toi. Je t'aime.

— Ça aussi c'est un sentiment grisant, répond-elle. Je sais que j'ai assez d'amour en moi pour le laisser couler sur quelqu'un de nouveau. J'ai juste besoin de trouver quelqu'un qui veuille bien le recevoir.

— Je me porte volontaire pour ce job.

Elle se laisse tomber contre moi et passe ses bras autour de moi, en joignant ses mains dans mon dos. Je la serre fort. Ces moments où elle avait ma bite dans sa main étaient géniaux. Mais ça... ça c'est le *vrai truc*. C'est comme ça qu'on fonde un foyer.

— Ma grand-mère appelait ça un doux sentiment d'appartenance, murmure-t-elle.

— Quoi donc ?

— Ça. Juste ça.

— Oh.

— Un doux sentiment d'appartenance. Voilà ce que c'est.

— Tu veux aller au lit ? murmuré-je.

Elle prend ma main et me tire avec elle. Je grimpe de mon côté et elle du sien, puis elle soulève mon bras et remonte pour pouvoir poser sa tête à

l'endroit où mon épaule rejoint mon torse. Sa main glisse dans l'élastique de mon pantalon, mais elle ne va pas plus loin. Je soulève le dos de son t-shirt et pose ma paume contre sa peau et la déplace jusqu'à ce qu'elle glisse sous sa taille, en bas de son dos.

— Ça va comme ça ? demande-t-elle doucement.

Je ne réponds pas. Parce qu'il n'y a pas de mots pour décrire de manière adéquate ce que je ressens, pour décrire de manière adéquate à quel point *ça va*.



## WREN

**C**herchez des mecs élégants avec des lunettes de soleil réfléchissantes, avait-il dit. Il aurait probablement dû mentionner le manoir sur roues qui les a amenés à l'hôtel. Il était plus grand que la chambre d'hôtel dans laquelle nous séjournions.

— Je croyais qu'il envoyait deux mecs et un van plus gros, dit Mick tandis que nous avançons vers le monstre.

Je pointe le doigt vers l'un des nouveaux gardes du corps.

— Si ça c'est un mec, je mange ton chapeau, dis-je du coin de la bouche.

Mick rabaisse son chapeau devant ses yeux et regarde du pantalon d'uniforme noir du garde jusqu'au polo bleu marine parfaitement coincé dans son pantalon.

— Ce n'est clairement pas un mec, murmure-t-il en réponse.

Je lui donne un coup dans les côtes et il se plie en deux, en riant.

— Tu peux arrêter de te rincer l'œil maintenant.

Il détourne rapidement le regard de la superbe blonde à la queue de cheval haute et aux lunettes de soleil réfléchissantes pour me regarder.

— Tu n'as rien à lui envier.

— Bien essayé, marmonné-je.

— Est-ce que ce bus est pour *nous* ? demande Anna en serrant ma main.

— Je crois, réponds-je.

Alex, l'un des gardes qui fait partie de notre équipe de sécurité depuis quelques années, sort de l'hôtel. Il vient nous présenter la nouvelle personne.

— Wren, voici Mel. Diminutif de Mélanie, mais la dernière fois que je l'ai appelée comme ça, elle m'a donné un coup de pieds dans les boules, alors

je ne vous conseille pas de le faire.

— Je vais garder ça à l'esprit. Ravie de vous rencontrer, Mel.

Elle hoche la tête, un mouvement à peine perceptible.

— Elle est plutôt silencieuse, et elle me déteste. Donc pour l'instant le voyage a été amusant, me dit Alex.

— Je croyais qu'Emilio devait envoyer un plus gros van, déclaré-je.

— C'était le cas, et puis il s'est rappelé qu'Eddie Von Brantley vit dans cet Etat, donc il l'a appelé et M. Von Brantley a proposé qu'on utilise son véhicule personnel pour le voyage.

— Eddie Von Brantley ? répète Mick. *Le* Eddie Von Brantley, la star du rock and roll ?

— Le seul et unique. Alex affiche un sourire radieux comme s'il avait fait tout ça tout seul.

— On va voyager dans le bus d'Eddie Von Brantley, déclare Mick, émerveillé.

Nous montons dans le bus. Je porte Chase dans le porte-bébé, et Mick porte Roxy, pendant que les deux autres nous suivent.

— Waouh, dit Anna en s'arrêtant devant la porte. Le bus est entièrement fait de bois brillant et de chrome, avec des plans de travail en marbre et des meubles en cuir noir.

— Vaut-il mieux désinfecter les surfaces ? demandé-je. S'il y a une chose que je sais, c'est qu'il se passe des trucs dingues dans les bus de tournée.

— Ce n'est pas nécessaire, celui-ci est neuf. Il l'a acheté pour sa famille. Alex appuie sur un bouton sur le mur et un grand écran de télévision apparaît. Télévision par satellite, ajoute-t-il, pour divertir les enfants. Il y en a une autre à l'arrière du bus. Il y a des consoles de jeux avec pleins de jeux. Et la salle de bain est plus grande que celle de ma maison. Ça ne veut pas dire grand-chose, mais quand même, dit-il.

Mel entre dans le bus et dit :

— Si vous êtes prêts à partir, c'est quand vous voulez.

— Je vais chercher les bagages et les glacières, déclare Mick. Il se retourne pour sortir du bus, mais elle pose une main sur son épaule.

— Je l'ai déjà fait. Les bagages sont dans le coffre du bus. Si vous avez besoin de quelque chose en particulier, je peux aller vous le chercher.

— Des vêtements, répond Mick. Des casse-croûtes.

— Vos vêtements ont été mis dans les tiroirs, et les casse-croûtes sont soit dans le placard de la cuisine, soit dans le réfrigérateur. On est prêts à partir ?

— Je dois aller rendre la chambre—

— Je l’ai déjà fait pour vous, déclare Mel. Elle fait cligner ses yeux bleus vers nous.

Mick se penche près de mon oreille.

— Je me demande si elle va me proposer de me torcher le cul quand j’irai aux toilettes.

Je lui donne un autre coup de coude dans les côtes.

— Si vous voulez bien attacher les enfants, on est prêts à partir.

Nous installons Chase et Roxy dans leurs sièges autos, et les mettons devant la télévision. Puis nous laissons les deux plus âgés fouiner dans les jeux jusqu’à ce qu’ils en trouvent un qu’ils semblent connaître. Nous l’installons pour eux, et ils prennent une manette chacun. Nous les attachons ensuite sur leurs sièges. Et c’est la dernière fois que nous les entendons jusqu’à l’heure du repas, quand Chase est prêt à manger et que Roxy en a assez d’être dans son siège auto.

Je crie vers l’avant du bus.

— Si vous pouvez trouver un endroit pour vous garer, ce serait le moment idéal pour laisser les enfants se dégourdir les jambes.

Mel, qui conduit, lève brièvement les yeux avant d’opiner du chef. Elle quitte l’autoroute.

— Je ne sais pas comment tu supportes cette vie, plaisante Mick.

— On s’y fait.

— Comment était la vie quand tu étais petite, avant la mort de tes parents ? demande-t-il. Elle n’était pas comme ça, si ?

— Clairement pas. J’étais une banlieusarde de classe moyenne jusqu’au bout des ongles. Une clôture blanche, un break. Tous nos besoins étaient satisfaits, ainsi que la plupart de nos désirs. Il me regarde intensément. Et toi, c’était comment ton enfance ?

— On avait une maison mitoyenne en ville. Maman était issue d’une famille aisée. Papa a grandi fauché. Ils sont tous deux allés à l’école pour sourds, puis ils sont allés à Gallaudet, une université d’Arts Libéraux pour les sourds. Ils se sont mariés, et nous ont eus. J’ai marché sur les traces de mon père et je suis devenu scientifique. Ryan a hérité des gênes artistiques de ma mère. Il hausse les épaules.

— Comment se fait-il que je ne sache pas que tu es scientifique ?

Il hausse à nouveau les épaules.

— Tu ne me l’as jamais demandé.

Il a raison. Je ne l'ai jamais fait. Je ne lui ai jamais demandé ce qu'il faisait dans la vie.

— Quel genre de science ?

— Science médicale. Les essais chimiques, principalement. Je travaille sur de nouveaux médicaments pour essayer de guérir les maladies.

— Comme quoi ?

— Comme Parkinson. Nous approchons du but pour celle-là, mais on n'y est pas encore. La recherche est incroyable.

— Tu es un héros des temps modernes.

— Non, je suis juste un mec qui veut faire la différence. Il me dévisage. Tu as toujours voulu être une rock star célèbre ?

— Non, jamais. Je n'ai découvert la musique qu'après avoir été adoptée. Puis c'est ce qui nous a unies à Emilio et Marta. Nous n'avons jamais regardé en arrière.

— Toutes tes sœurs ont des bébés. Tu crois que vous allez pouvoir continuer à faire des tournées comme vous le faites ?

— J'en doute. Je crois qu'elles sont prêtes à se poser. Nous ferons probablement quelques concerts, et on continuera à enregistrer, mais on va rester loin des tournées. En plus, les bébés dans un bus, ce n'est pas toujours très marrant.

Anna se penche contre ma jambe.

— On pourra faire un pique-nique quand on arrivera au parc ?

Je repousse sa frange de son front.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

Nous laissons les enfants jouer pendant environ une heure, puis nous prenons un repas sur le pouce, pendant qu'Alex et Mel gardent un œil vigilant sur nous tous. Quand nous commençons à attirer un peu trop l'attention, nous remontons dans le bus, réinstallons les enfants, et partons. Nous nous arrêtons deux fois de plus, pour laisser les enfants marcher et bouger.

À dix heures du soir, je suis encore éveillé, et nous nous arrêtons pour pouvoir mettre les enfants au lit. Ils ont été attachés toute la journée, mais on ne peut pas les attacher pendant qu'ils dorment, donc nous devons nous arrêter.

Maintenant, les enfants sont tous endormis dans leurs lits pliants. Chase est dans son lit pliant, et Roxy dans le sien. Nous nous arrêtons sur le parking d'un hôtel, et Mel et Alex vont y réserver une chambre pour la nuit.



— Bonne nuit, leur disons-nous quand ils quittent la chambre avant de refermer doucement la porte derrière eux.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demandé-je à Mick.

Soudain, il m'attrape et me tire contre son torse avant de passer ses bras autour de moi.

— Je ne crois pas t'avoir remerciée de faire tout ça. Alors merci.

— De rien, réponds-je, mon visage appuyé contre son torse. Je me recule un peu.

— Tu m'écrases.

— Oh, pardon. Il retire sa casquette de baseball et la pose sur le plan de travail à côté de nous. Puis il retire la mienne. Il est plus facile de passer inaperçu quand personne ne voit votre visage. Il attrape l'élastique de ma queue de cheval pour libérer mes cheveux.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je.

— Je t'aide à libérer tes cheveux, répond-il en étalant mes cheveux sur mes épaules. Je pensais que tu aimerais peut-être te doucher avant d'aller au lit.

— Est-ce que j'ai *besoin* de me laver avant d'aller au lit ?

— En général tu te laves avant d'aller au lit, répond-il doucement. Je ne faisais que t'aider. Il lève les mains comme s'il se rendait à la police. Et j'adore jouer avec tes cheveux, marmonne-t-il. Puis il rit. Tu me tires les vers du nez ! Mon Dieu !

Je m'appuie contre le plan de travail.

— Tu aimes jouer avec mes cheveux ?

Il me regarde de la tête aux pieds, très lentement, ce qui me rend toute chose.

— Et avec tout le reste de ton corps.

Je hoche la tête.

— Hein-hein. Il n'est pas si culotté d'habitude. Qu'est-ce qui a changé ? demandé-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il y a quelques jours, tu es sorti de la douche quand j'y suis entrée. Et maintenant tu me fais des avances. Je pointe mon doigt vers lui. Admets-le.

— Oh, je l'admets. Ses yeux recommencent à descendre lentement sur mon corps. Et j'ai bien l'intention de te faire toutes les avances possibles. Il s'approche plus près pour pouvoir murmurer à mon oreille. Alors va prendre une satané douche pour que je puisse t'embrasser partout où je le souhaite.

Nous avons encore une affaire en cours—son ex, que tout le monde pense que je devrais connaître.

— Nous sommes toujours BFF ? demandé-je. C'est juste pour savoir.

Il me dévisage.

— Je crois.

— Mais les BFF ne couchent pas ensemble.

— Je suis quasiment certain que ma mère et mon père sont des BFF. Et même si je n'aime pas penser au fait qu'ils s'envoient en l'air, je sais qu'ils l'ont fait au moins deux fois, puisque Ryan et moi existons.

— Donc, les BFF font parfois plus, mais quand ? Quand sait-on que c'est le bon moment ? Je tambourine du pouce sur le plan de travail.

— Tu doutes que ce soit le bon moment ?

— Peut-être, couiné-je. Je me râcle la gorge. Peut-être, répété-je plus clairement. Je ne sais pas.

— Alors on attend jusqu'à ce que tu saches. Il hausse les épaules. C'était facile. Il agite un pouce en direction de la salle de bain. Tu veux te laver en premier, ou j'y vais ?

— J'y vais en premier, réponds-je. J'attrape une serviette et des produits pour me laver. Puis j'entre dans la salle de bain et referme la porte derrière moi.

Je prends une minute pour trouver comment ouvrir l'eau, mais une fois que c'est fait, elle est limpide et pure, et très chaude. Je passe dessous et me lave les cheveux. Soudain, je sens un courant d'air derrière moi et je commence à me retourner.

Mais Mick attrape mes épaules et me tient droite, m'obligeant à ne pas le regarder. Il presse son torse contre mon dos.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je voulais juste te dire quelque chose, dit-il, ses lèvres traçant un chemin épicé de baisers le long de mon cou.

— Que voulais-tu me dire ? Je tends la main pour me tenir au mur devant moi, les paumes posées à plat. Il écarte mes jambes avec son pied, et ses genoux se glissent entre les miens. Mick ?

— Je voulais juste te dire que je t'aime, et que j'ai envie de toi, et que je n' imagine pas un jour sans toi dans ma vie. Et j'ai vraiment envie de coucher avec toi, mais j'attendrai que tu sois prête. C'est tout ce que je voulais dire. Il me retourne, me repousse contre le mur, et son regard descend lentement sur mon corps nu. Il prend la douchette accrochée au mur, et rince délicatement

le savon qui glisse toujours sur ma peau. Le jet d'eau coule le long de mes épaules, suivi de ses doigts. Puis il descend sur mon bras.

Je gémiss de surprise quand il passe le jet d'eau sur mes seins, ses doigts caressant mes tétons gonflés. Il soulève mes seins, l'un après l'autre, et rince le dessous, en soutenant ma chair dans sa main pendant qu'il passe le plat de son pouce sur leur bout dressé.

— Mick...

Il me regarde dans les yeux.

— Oui, Wren ? Dis-moi ce que tu veux.

— J'ai besoin de— Je ravale le dernier mot

— Tu as besoin de quoi ? murmure-t-il, juste avant de baisser la tête et de prendre mon téton dans sa bouche. Le suçon rapide se transforme en petits mordillements. Je tiens sa tête contre ma poitrine et il passe d'un côté à l'autre, en tirant et en suçant.

— J'ai besoin de... *Bon sang*, Mick, dis-je.

Il tourne le bouton de la douchette pour que ce ne soit plus une douce pluie. Maintenant c'est un jet d'eau puissant. Puis il soulève l'une de mes jambes sur le minuscule siège qui se trouve de l'autre côté de la douche. Le jet d'eau me touche juste là où j'en ai besoin, et je crie. Il couvre ma bouche avec la sienne, en murmurant chut contre mes lèvres.

— Je vais m'occuper de toi. Je te le promets.

Il bouge la douchette, tout en regardant attentivement mon visage. Quand mes yeux se ferment et que ma tête tombe en arrière, il arrête le jet juste à cet endroit. Je me retiens à ses épaules pour ne pas tomber. Avec ses lèvres, ses dents et sa langue sur mes seins, il m'amène au bord de la jouissance. Puis d'un seul mot, il me jette de la falaise.

— Mienne.

C'est guttural, doux, chaleureux et... vrai.

Il me retient avec ses bras au moment où j'ai juste envie de me laisser tomber par terre.

— Ça va ? demande-t-il au bout d'un moment.

Il retire la douchette d'entre mes cuisses et la raccroche au mur.

— Ça va, réponds-je. Mais je n'en suis pas vraiment certaine. J'ai l'impression que mes jambes pourraient céder et me laisser tomber à tout moment.

Il me saisit par les épaules et m'éloigne du jet d'eau.

— À mon tour, dit-il. Puis il sourit. De me laver. Il se savonne les

cheveux et le corps, et je ne bouge même pas. Quand il arrive à sa bite, il la caresse rapidement. Comment pourrait-il la manquer ? Elle est juste là, toute dure, belle et violette.

— Tu veux que je... Je pointe un doigt dans la direction de sa bite. Imaginer donner des coups de langue à son bout me donne l'eau à la bouche.

— Non, dit-il. Il arrête l'eau, puis il sort et nous prend une serviette à tous les deux. Il passe la mienne autour de moi comme si j'étais un bébé, et c'est vrai, je suis aussi faible et inutile qu'un nouveau-né. Je crois que j'aime bien quand tu as ce regard, dit-il.

— Quel regard ? demandé-je. Il prend ma main et m'aide à passer la petite marche de la douche.

— Le regard « il vient de me faire jouir comme jamais et maintenant je n'arrive plus à réfléchir ». Il ouvre la porte et sort. Je regarde pour être sûre que les enfants sont toujours endormis, et c'est le cas, donc je le suis vers l'endroit où nos vêtements sont posés en petites piles pliées sur le lit. Il prend mon t-shirt et cherche à m'aider à l'enfiler.

— Je peux le faire, protesté-je en le lui prenant.

— Si tu le dis. Il enfle son boxer et rien d'autre. L'avant est tendu par sa longueur encore dure. Dure et très impressionnante.

J'enfile mon t-shirt et mon short de pyjama. Il s'assied sur le lit et recule, en me faisant de la place entre ses cuisses.

— Viens ici. Je vais t'essuyer un peu l'eau que tu as dans les cheveux.

Je m'assieds et m'installe entre ses cuisses écartées.

— Tu es sûre que ça va ? demande-t-il.

— Je vais bien. Je ne suis pas une poupée de porcelaine qui va se casser à cause d'un orgasme. Pourquoi tu n'arrêtes pas de me demander ça ?

— Parce que maintenant je me demande si c'était la bonne chose à faire. Je n'en suis pas certain.

— Je ne t'ai pas repoussé.

Il tamponne mes cheveux pour les sécher mèche par mèche, en serrant avec la serviette.

— Tu en as eu envie ?

— À aucun moment.

Il soupire.

— Ce regard quand tu as joui. Mon Dieu. C'était carrément incroyable. Je veux voir ce regard tous les jours pendant le reste de ma vie.

— Et toi ?

— Quoi moi ?

— J'ai envie de te rendre heureux, aussi.

Il embrasse ma joue et jette la serviette humide au sol.

— Tu le fais déjà. Chaque jour. Tu le fais.

Nous nous allongeons et il me fait rouler sur le côté, puis il s'installe derrière moi. Il Passe la main entre nous et ajuste son outil pour qu'il ne me rentre pas dans le dos.

— Ça partira dans une minute. Ignore-le.

Je glousse.

— Le ?

— Eh bien, ce n'est clairement pas une *elle*.

Non, c'est certain. Ce n'est clairement *pas* une elle.

— Dors. Nous parlerons demain. J'ai des choses à te dire.

— Tu me le promets ? Je bâille.

— Je te le jure.

Et c'est la dernière chose que j'entends en fermant les yeux.



## MICK

**L**e lendemain, nous sommes au parc quand Wren annonce :

— Je crois que nous devrions jouer à un jeu. Elle tient Devon sur ses genoux, parce que pour une raison quelconque il a décidé qu’il aimait être accroché à Wren. Je ne peux pas lui en vouloir. Moi aussi j’aime être accroché à Wren. Roxy titube en ramassant des bâtons, pendant qu’Anna fait de la balançoire. Chase est dans sa poussette, en bon petit gars qu’il est.

— Quel genre de jeu ? demande Devon en se redressant pour pouvoir regarder Wren dans les yeux.

Elle repousse ses cheveux de son front d’un geste si maternel qu’il me fait tourner la tête.

— Ça s’appelle préférences. Emilio y jouait avec nous quand nous étions petites et qu’il ne nous connaissait pas très bien. Comme ça il pouvait apprendre à nous connaître.

— Comment ça marche ? demande Anna, qui crée un nuage de poussière avec ses pieds.

— On pose des questions chacun notre tour, et tout le monde doit répondre, peu importe à quel point la question est ridicule.

Devon se renfrogne.

— Ça a l’air ennuyant.

— Non, pas du tout. Ça a l’air amusant, réponds-je. Je saisis toutes les occasions possibles d’en apprendre plus sur Wren.

— Je n’ai pas envie de jouer, dit Devon, et il saute des genoux de Wren et court vers les balançoires.

— Moi non plus, déclare Anna. Elle court déjà vers les structures à

escalader.

Je m'assieds près de Wren sur le banc. Roxy titube à quelques mètres de nous. Wren se baisse et sort Chase de sa poussette pour pouvoir le bercer sur ses genoux. C'est si familial. C'est ce à quoi pourrait ressembler ma vie dans dix ans.

— Je vais jouer avec toi, dis-je. Une question pour une question.

Elle sourit.

— Marché conclu. La seule règle est que si tu réfléchis plus de cinq secondes, tu es disqualifié. Tu dois répondre rapidement, pour être honnête.

Je pose ma main sur mon cœur.

— Tu penses que je te mentirais ?

— Quand les gens jouent à ce jeu, ils ont tendance à essayer de faire plaisir aux autres plutôt que de donner une réponse honnête. Alors la règle d'Emilio est que si ça prend plus de cinq secondes, ça ne compte pas.

— Ça me semble honnête. C'est quand ton anniversaire ? lâché-je.

Elle n'hésite pas.

— Le deux février. C'est quoi ton plat préféré ?

— La pizza. Je regarde ses pieds. Ton genre de chaussure préféré ?

Elle écarte les orteils en levant le pied.

— Les tongs. Ton souvenir d'enfance préféré ?

— Les montagnes russes au parc d'attraction. Laquelle de tes sœurs est la plus drôle ?

— Finny. Elle a raison. Finny est grossière et a un humour très pince-sans-rire. Tu as déjà été jaloux de Ryan ?

— Tout le temps. Je le suis encore. Elle me dévisage. Tu as déjà eu un chien ? demandé-je.

— Non, mais ça ne me dérangerait pas. C'est quand ton anniversaire ?

— Demain. Surprise, elle tourne la tête pour me regarder mais je pose une autre question. Es-tu encore amoureuse de Shane ?

Elle est surprise pendant une seconde mais se reprend vite. Bien avant la fin des cinq secondes.

— Non. Quel est ton cocktail préféré ?

— Le Long Island Iced Tea. Elle me regarde d'un air dubitatif. Je ricane. C'est tout ou rien. Ton plat préféré ?

— Les macaronis au fromage. Ta couleur préférée ?

— Ce que tu portes. Elle lève les yeux au ciel. Gros chien, petit chien, ou pas de chien ?



— Tous. Qui a été ta première petite-amie ?

— Janice Malloy. Ton sport préféré.

— Pfff. Le baseball. Elle commence à jouer à tape-tape avec Chase, et Roxy m'apporte une feuille qu'elle a trouvée. Je la mets dans ma poche. Je la jeterai plus tard. Anna et Devon se disputent pour savoir qui se balance le plus haut. Lequel de tes parents est le plus têtue ?

— Ma mère. Combien de petits-amis sérieux tu as eus ?

Elle commence à compter sur ses doigts.

— Quatre. À quel âge tu as eu ta première relation sexuelle ?

— Dix-huit ans. Combien d'enfants tu veux ?

— Trois. Quel genre d'assouplissant tu utilises ?

— Je n'en utilise pas. Je lui souris. Qui a été ton premier baiser ?

Elle baisse les yeux.

— Mon père d'accueil. Avant qu'on ne soit adoptées. Je suis sidéré. Elle pose sa main sur mon bras. Ça s'est arrêté là. Je vais bien. Mais c'est toi qui as demandé.

Je hoche la tête, en essayant encore de reprendre mon souffle. Elle berce doucement Chase quand elle réalise qu'il est en train de s'endormir. Il lui sourit.

— C'est à qui le tour ?

— J'ai oublié. Tu peux continuer.

Les questions m'échappent, car cette dernière réponse tourne encore dans ma tête.

— Tu gâches le jeu, Mick.

— Ton premier *vrai* baiser, lâché-je. Je me frotte une main sur le front pour essayer d'effacer le souvenir de sa dernière réponse.

— Greg Donovan. Sous les gradins pendant un match de football. Ton dessert préféré ?

— Le cheesecake. Ton métier idéal ?

— Aider les enfants à sortir du système d'assistance familiale. Tu aimes ton travail ?

— Je l'adore. Avec combien de personnes tu as eu des relations sexuelles ?

— Quatre. Y a-t-il quelqu'un que tu détestes vraiment ?

— M. Mitchell, notre voisin quand Ryan et moi étions petits. Il a encore l'avion que j'ai envoyé dans un arbre de sa cour. Tu serais encore avec Shane s'il ne t'avait pas trompée ?

— Oui, sûrement. Mer ou lac ?  
— Lac. Montagnes ou désert ?  
— Montagnes. Pourquoi tu aimais autant les montagnes russes ?  
— Parce qu’elles me démolissaient avant de me recoller. Tu sais nager ?  
— Comme un poisson. Tu ferais du parachutisme ?  
— Même pas si quelqu’un me payait. Ton fruit préféré ?  
— Les fraises. Elle s’arrête et me regarde un moment. Puis elle me dévisage et dit clairement : pourquoi Nicky et toi avez rompu ?  
— Elle a fait quelque chose que je ne pouvais pas lui pardonner. Je me rapproche d’elle sur le banc. Pourquoi tu me repousses ?  
Aucune hésitation dans sa réponse.  
— Parce que j’ai peur. Tu aimais plus Nicky ou ses enfants ?  
Aucune hésitation dans ma réponse.  
— Ses enfants, et elle le savait. C’est pour ça qu’elle m’a largué. Qu’est-ce qu’il faudrait pour que tu me laisses entrer pleinement dans ta vie ?  
— Du temps. Tu pourrais réfléchir à l’adoption ?  
— Je n’aurais même pas à y réfléchir. C’est oui. Tu as déjà eu une relation sexuelle en public ?  
— Pas encore. Tu as tourné la page avec Nicky ?  
Je la regarde dans les yeux, en souhaitant qu’elle me croie.  
— Oui.  
Anna et Devon courent vers nous au moment même où Alex et Mel sortent de l’ombre.  
— On est fatigués, dit Anna.  
— Nous devrions y aller. Je me lève et récupère Roxy en la faisant tourner en l’air comme un avion. Nous retournons dans le bus, changeons des couches, et installons tout le monde dans les sièges autos avec quelque chose à boire.  
Wren porte deux manettes.  
— Tu veux jouer ? me demande-t-elle. Elle s’agite nerveusement.  
— Bien sûr. Je lance un film sur l’autre télévision pour les enfants, puis je me penche en avant et embrasse les lèvres de Wren. C’est rapide, silencieux et confortable. On pourra revenir sur certaines de ces questions plus tard ? demandé-je.  
— Non. Ce qui se passe dans le jeu reste dans le jeu.  
Je hoche la tête et m’installe dans le siège, mais ma tête tourne encore.



## WREN

**J**e me réveille le lendemain dans les bras de Mick. C'est devenu ma façon de me réveiller préférée. Il est chaud et enveloppant, et il ronfle légèrement dans mon oreille. Je roule sur le côté et le regarde. Je crois qu'il est endormi, mais je n'en suis pas certaine. J'aime bien ces moments où il baisse sa garde et se retrouve vulnérable, parce que j'ai l'impression qu'on joue plus dans la même catégorie.

Hier, Mick a été gentil et généreux avec moi toute la journée, et cette nuit, il s'est levé pour Chase, ce qui était adorable. Mais tout l'après-midi, il m'a regardée différemment, comme si les réponses que je lui avais données l'avaient perturbé.

Les cheveux noirs de Mick sont en pétard et ses yeux fermés. Son menton a l'air rugueux avec un semblant de barbe du matin, et je suis tentée de passer mes doigts dessus. Ses lèvres sont entrouvertes, et de l'air s'échappe d'entre elles et m'arrive dessus parce que je suis tout proche.

— Tu fais vraiment flipper quand tu me mates, tu le sais ? demande-t-il.

— Je ne te mates pas. Je te trouve juste très beau quand tu dors.

Il s'essuie le bord de la bouche.

— Arrête de me regarder baver. C'est dégoûtant. Il roule sur le dos et me tire sur lui. Il embrasse le côté de mon cou. Combien de temps tu crois qu'on a avant que les enfants ne se réveillent ?

— Pas assez longtemps. J'embrasse sa joue, puis ses lèvres. Il attrape l'arrière de ma tête et me serre contre lui alors que j'allais m'écarter.

— Bonjour, dit-il doucement. Je lévite au-dessus de lui, mes mains posées sur le lit de chaque côté de sa tête.

— Joyeux anniversaire, lui dis-je.

Il sourit.

— Tu t'en es souvenue !

— Bien sûr que je m'en suis souvenue. Et j'ai prévu quelque chose d'incroyable aujourd'hui. Je l'embrasse à nouveau et tapote son ventre en me relevant. Réveille-toi. Prépare-toi. C'est un grand jour pour toi.

Nous sommes à environ cent-soixante kilomètres de San Diego, où vit la grand-mère des enfants. Mais c'est aussi là que se trouve l'un des parcs à thème les plus connus au monde.

— Quelle heure est-il ? demande Mick en roulant pour s'asseoir.

— Six heures du matin. Allez. Réveille-toi. Je suis si excitée ! Je tapote le côté du lit et il rit.

— Où est-ce qu'on va à six heures du matin ?

— C'est une surprise ! *Debout !*

Nous nous sommes garés juste à l'angle du parc d'attraction hier soir, mais Mick l'ignore complètement. Après notre jeu de questions et réponses, j'ai réalisé que je devais—et voulais, pour être franche— faire quelque chose de spécial pour lui. Alors j'ai appelé Emilio, et je lui ai demandé que ses gars organisent tout. Emilio a ronchonné tout le temps, mais je pense qu'il a vraiment apprécié que je veuille faire quelque chose de spécial pour Mick. Il était surpris, mais content.

— Est-ce que cette sortie comprend un petit-déjeuner, parce que je meurs de faim. Mick se lève et s'étire. Son t-shirt se soulève, et je vois la trainée de poils qui court jusque sous l'élastique de son boxer. Il était à moitié dur quand il s'est réveillé, je l'ai senti, mais maintenant... maintenant il se dresse pour se faire remarquer. Arrête de le regarder, ronchonne-t-il. Il repousse doucement son manche et essaye de l'éloigner, de le rapprocher de son corps, mais ensuite il dit : fait chier, et il abandonne. Je vais me doucher.

— Mm-mmm, fais-je. Est-ce un nom de code pour se masturber ? Se doucher ?

Il se penche et m'embrasse.

— Non, si je voulais me masturber, j'aurais juste dit je vais me branler. Ce que, soit dit en passant, je vais probablement faire. Il me tire la langue et entre dans la salle de bain. Je l'entends ouvrir l'eau et je ris.

Anna et Devon sont réveillés, et je me dépêche de lever et d'habiller les deux autres pendant que Mick est sous la douche.

— Je n'arrive toujours pas à comprendre comment vous avez fait ça, me

dit Alex.

Je hausse les épaules.

— Ce style de vie procure quelques avantages. Il a aussi des inconvénients, comme l'absence de vie privée et le regard permanent des gens. Mais oui, il procure aussi quelques avantages. Cette journée est l'un d'eux.

Mick sort de la douche tout habillé, les cheveux encore humides. Il s'arrête et se coiffe.

— Ça va mieux ? demandé-je en jetant un coup d'œil vers son entrecuisses.

— Ça va toujours mieux quand tu es dans les parages, répond-il. Il attrape ma tête et frotte son poing sur le sommet de mon crâne, puis il me chatouille jusqu'à ce que j'aie peur de faire pipi dans ma culotte.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, déclaré-je quand il m'enlace.

Il me fait un clin d'œil.

— Si ça peut te rassurer, j'ai pensé à toi tout le temps.

— Je ne vais pas te mentir... murmuré-je. Je suis un peu excitée. Peut-être que je devrais aller *penser à toi* quelques minutes.

Il pose son épaule contre le mur.

— Je peux regarder ? Ses yeux me scrutent, pleins de chaleur, de désir et de passion.

Mel ouvre la porte et monte dans le bus.

— Ils sont prêts pour vous, Miss Vasquez, dit-elle.

— Qui est prêt ? demande Mick en nous regardant toutes les deux.

— Tu verras, réponds-je en attrapant Roxy. Quand je passe devant lui dans le couloir étroit du bus, il me touche les fesses.

- Je n'arrive pas à croire que tu viens de faire ça, dis-je dans un souffle.

— Crois-le. Parce que je vais probablement le faire encore et toujours, dans les années à venir. Quand tu auras quatre-vingts ans, je continuerai à te toucher les fesses.

Il me suit hors du bus. Les enfants sont surexcités, car je leur ai dit où nous allons pendant qu'il était sous la douche. J'attache Chase dans sa poussette, et nous mettons Roxy dans la sienne. Puis Mick prend ma main pendant qu'il pousse de l'autre main. Je fais la même chose. Anna et Devon

sont devant nous. Nous arrivons devant une porte sur le côté d'un bâtiment, et Alex s'arrête et frappe à la porte. Celle-ci s'ouvre, et nous entrons tous.

— On ne peut rester que deux heures, expliqué-je. Ensuite, le parc ouvrira et nous devons le partager avec les autres.

— Attends une minute, lance Mick avec un grand sourire. Tu as fait ouvrir le parc en avance pour mon anniversaire, et il est rien qu'à nous ?

Je lève une main pour le ralentir.

— Nous n'avons que cinq attractions, parce qu'ils n'ont pas assez d'opérateurs à cette heure de la journée. Mais je me suis assurée que l'une d'elles soit... J'imite un roulement de tambour sur la poignée de la poussette. ... Les montagnes russes !

— Tu es sérieuse ? crie-t-il. Au moment où il le fait, un personnage avec de grandes oreilles sort de nulle part, et accueille les enfants d'une voix aiguë. C'est carrément incroyable, me dit Mick. Il sourit de toutes ses dents, et je ne l'ai jamais vu aussi heureux. Comment as-tu fait ça ?

— J'ai fait appel à de bonnes âmes. Je hausse les épaules, et je rougis.

— Merci, dit-il doucement. Puis il m'embrasse. C'est long, langoureux, agréable et... long.

Alex se râcle la gorge derrière nous et nous nous séparons.

— Nous ferions mieux de rattraper les enfants, dit Alex, et nous regardons autour de nous et apercevons Mel, la souris, et les deux plus grands qui avancent devant nous dans le parc.

Mick et moi nous dépêchons, chacun une poussette entre les mains, de rattraper les autres. Les enfants veulent immédiatement monter dans les nacelles tournantes, donc nous les installons et abaissons les barrières de sécurité. L'employé vérifie qu'ils sont en sécurité, puis recule.

— Tu vas avec eux, Mick, dis-je en lui prenant la poussette.

— Et toi ? demande-t-il.

— Oh, et puis merde, marmonne Alex. Allez-y tous les deux. Mel peut surveiller les enfants.

— Je n'aime pas les enfants, déclare Mel, pince-sans-rire.

— Eh bien, je ne t'aime pas non plus, et pourtant j'ai passé la semaine avec toi.

— Bien, marmonne-t-elle. Elle nous prend les poussettes. Allez vous amuser. Je vais surveiller les bébés.

— Vous nous appellerez s'ils ont besoin de nous ? demandé-je. Ce ne sont même pas les miens, et je m'inquiète pour eux.

— Oh, vous l’entendrez crier à des kilomètres, lâche Alex. Elle lui fait un doigt d’honneur et pousse les deux poussettes vers un banc à l’ombre.

Anna agite les pieds.

— On y va, dit-elle.

Mick et moi nous installons, puis le manège commence à tourner lentement. Mick me regarde et me fait un clin d’œil quand on démarre, et mon cœur s’emballe. C’est plus que de la passion. C’est plus que du désir. C’est plus que de la tendresse. Je suis amoureuse de lui. Jusqu’aux bouts des ongles, complètement à lui, j’ignore comment je vivrais sans son *amour*.

— Je sais, dit-il. Moi aussi.

Je rougis, mais ça va. Parce que c’est Mick.

Après cette attraction, nous passons à des montagnes russes pour enfants, puis à une sorte d’attraction en réalité virtuelle qui me terrorise, mais les enfants adorent.

Nous nous arrêtons à une table de pique-nique et mangeons de la pizza, que j’ai fait livrer parce que c’est le plat préféré de Mick, puis je le regarde.

— Tu es prête pour le grand ? demandé-je. Je sautille sur mon siège.

Il regarde autour de lui.

— Quel grand ?

Je pointe le doigt en direction des plus grandes montagnes russes du parc.

— *Le grand*, répété-je.

— Tu plaisantes ? Mick se lève d’un bond. On va faire ça ? Il me porte et me fait tourner. On peut le faire tout de suite ?

Des Lutins maquilleurs arrivent pour divertir Anna et Devon, et Mick et moi partons tout seuls pour monter sur la grande attraction.

Lorsque nous arrivons sur la plateforme, Mick s’arrête et prend un selfie de nous. Mais il ignore que quelqu’un prend des photos de nous et des enfants depuis le début, pour leur garder leurs souvenirs de cette semaine. Pour son anniversaire, je vais utiliser la photo de nous six d’une manière très spéciale.

Nous montons dans les montagnes russes et nous bouclons nos ceintures, et Mick se penche pour m’embrasser.

— Tu as dit que tu aimais les montagnes russes parce qu’elles te démolissaient avant de te reconstruire, lui rappelé-je. Il hoche la tête. C’est ce que tu fais avec moi, lui dis-je doucement. Tu me démolis, puis tu me reconstruis, à chaque fois.

Il ne détourne pas le regard du mien avant que le clac-clac-clac des



traverses ne se transforme en sifflement. Nous filons à toute allure à travers des boucles et des virages, nous volons de tous les côtés, et nous tombons en avant, et il hurle et crie tout le long. Son enthousiasme est contagieux.

Finalement, quand c'est terminé, nous nous arrêtons sur la plateforme.

— On peut recommencer ? demande-t-il.

Je souris.

— C'est ton anniversaire. On peut le faire autant de fois que tu le désires.

Alors c'est ce que nous faisons. Nous faisons des tours jusqu'à ce que j'aie mal au cou et que j'aie l'impression que mes mains ne se desserreront jamais du rail de sécurité. Puis nous retournons sur le manège avec Anna et Devon. Nous mangeons des bâtonnets de glace et des funnel cakes, et Mick dévore une cuisse de dinde. J'essaie toujours de comprendre où il l'a dégotée.

Au bout des deux heures, juste avant que le parc n'ouvre au public, Mick me tire contre lui et m'embrasse tendrement.

— C'est le meilleur anniversaire de ma vie.

Main dans la main, nous sortons de l'endroit le plus magique du monde, mais je ne peux m'empêcher de penser que nous emportons la magie avec nous. Ou peut être que nous avons *apporté* la magie. L'un ou l'autre.

De retour dans le bus, les enfants, épuisés, s'endorment immédiatement. Mick s'affale à côté de moi, puis il me tire près de lui. Je sors un paquet cadeau de ma poche.

— Tu m'as acheté un cadeau, dit-il. Tu ne savais même pas que c'était mon anniversaire jusqu'à hier. Et ensuite tu as planifié le parc et tu m'as acheté un cadeau ?

— Ce n'est rien. Je lui donne un coup d'épaule. Ouvre-le.

Il ouvre la petite boîte et en sort une petite lunette de poche. Elle possède un trou pour regarder d'un côté et une photo de l'autre. Il la lève vers son œil et regarde à l'intérieur. C'est une photo de nous, nous six, prise aujourd'hui au parc. Les enfants sourient et Mick a l'air plus heureux que jamais.

— Waouh... regardez-moi ça, dit-il doucement.

Il sort ses clés de sa poche et y attache immédiatement la lunette.

— Tu n'es pas obligé de l'accrocher à tes clés, dis-je.

— Où d'autre devrais-je la mettre ? C'est magnifique, et je vais la garder pour toujours. Il prend mon visage entre ses mains et me regarde dans les yeux. Tu n'arrêtes jamais de me surprendre. Merci pour cette journée.

Gênée, je penche la tête et la presse contre son torse. Il se penche en arrière et m'enlace pendant les cent-soixante kilomètres restants, jusqu'à ce

qu'on arrive devant la maison de la mère de Patsy.

J'ai l'impression d'être plombée quand nous nous arrêtons devant la maison. Sur le porche se trouve une femme âgée imposante, qui s'aide d'une canne et d'une infirmière pour se tenir debout. Elle tient sa main au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil.

— Nous y sommes, les enfants, déclare Mick. Anna et Devon se mettent à genoux pour pouvoir regarder par la fenêtre.

Nous les laissons sortir, et ils courent vers leur grand-mère. Il est clair qu'ils la connaissent et qu'ils l'aiment, et que ce sentiment est réciproque. Je reste en retrait et regarde, en portant Chase près de mon cœur, et mes yeux se remplissent de larmes.

— Ça va ? me demande Mick en palpant l'arrière de ma tête.

Je hoche la tête.

— Je vais bien. Je suis juste très heureuse. Je renifle pour réfréner mon émotion et monte les marches du porche. La femme se précipite pour me serrer dans ses bras et me remercier d'avoir aidé Mick à lui amener les enfants.

Elle nous invite à entrer, et Mel et Alex aident à décharger leurs affaires, y compris les souvenirs qu'ils ont achetés aujourd'hui.

Après que les enfants sont installés et que nous avons mangé, elle me regarde et me dit :

— Depuis quand êtes-vous amoureuse de Mick ?

Nous faisons la vaisselle dans la cuisine, donc Mick est dans l'autre pièce.

— Je ne sais pas. C'est comme si ça m'était tombé dessus.

— Ma fille, elle n'a jamais été douée pour choisir les hommes. C'est un véritable aimant à tocards.

Je ris.

— Eh bien, je n'ai moi-même pas de très bons antécédents.

— Mick est un bon garçon. Vous avez de la chance de l'avoir.

Je lui souris.

— Je sais.

Nous terminons la vaisselle, et je sors le cheesecake que j'ai acheté pour l'anniversaire de Mick, étant donné que c'est son dessert préféré. Il souffle les bougies, nous mangeons notre part, puis il est temps pour nous de partir.

Anna, celle que je pensais qui serait le moins affectée, est celle qui s'accroche à moi le plus longtemps. Elle m'enlace et me serre fort.

— Ma maman va bientôt rentrer, dit-elle près de mon oreille, comme elle l'avait fait la première fois qu'on s'était rencontrées.

Je repousse les cheveux de son visage.

— Ta maman va être si fière de vous tous quand elle entendra dire à quel point vous avez été matures et vous êtes bien comportés pendant ce voyage.

Elle hoche la tête.

— Elle sera fière.

— Oui, et assurez-vous de dire à votre maman à quel point vous êtes fiers d'elle quand elle rentrera à la maison, OK ?

— Quand elle rentrera, je le lui dirai. Elle se tait une minute et me serre à nouveau. Les lèvres proches de mon oreille, elle murmure : Quand je serai grande, je veux être comme toi.

Je tire une mèche de ses cheveux.

— Quand *moi* je serai grande, je veux être exactement comme *toi*.

Elle s'essuie les yeux et va se mettre à côté de sa grand-mère.

Devon se retient beaucoup moins. Il m'enlace fort.

— Vous reviendrez nous voir ? demande-t-il.

— Bien sûr qu'on le fera. Et vous pouvez m'écrire, si vous voulez. J'ai déjà donné mon adresse et mon e-mail à leur grand-mère. Vous allez me manquer, dis-je.

— Tu n'as pas l'air aussi triste que quand tu es venue chez nous la première fois. Est-ce qu'on t'a rendue heureuse ? Il penche la tête comme un chiot curieux.

— Vous m'avez rendue très heureuse, réponds-je, et je cligne des yeux pour évacuer les larmes qui commencent à monter.

Le bébé—c'est le plus dur à abandonner. Je lui fais un câlin et lui donne un dernier biberon, mais je sais que je ne peux pas le garder indéfiniment. Mick me le prend et l'embrasse sur le front.

— Appelle-nous si tu as besoin de quoi que ce soit, OK ? dit-il à sa tante.

Elle hoche la tête, mais elle fait déjà entrer les enfants dans la maison.

— Tu préfères repartir en avion ? demande Mick en prenant ma main. Nous marchons ensemble vers le bus, et je me sens légère et heureuse, plus légère et heureuse que je ne l'ai été depuis longtemps.

— Et toi ? répliqué-je.

Il secoue la tête.

— Je préfère passer du temps avec toi. Il m'embrasse.

Nous nous asseyons devant la fenêtre pendant que le bus s'éloigne de la

maison de la mère de Patsy. Les enfants nous font signe depuis le porche, et je les regarde jusqu'à ce que la maison ne soit plus qu'un minuscule point à l'horizon. Mick tient fermement ma main et je suis frappée par une émotion dont j'ignorais totalement la présence en moi.

— Ça va aller pour eux, n'est-ce pas ? Quoi qu'il arrive, ils iront bien ?

Il repousse mes cheveux derrière mon oreille.

— Oui. Ça va aller. Elle va s'occuper d'eux, et elle va s'occuper de Patsy, aussi. Il essuie une larme sous mon œil avec son pouce. Tu reveux du cheesecake ?

Je lui souris.

— Oui.

Il se frotte le ventre.

— Bien, parce que je meurs de faim.

Je lui donne un coup de coude dans les côtes.

— Tu meurs toujours de faim.

Dans la journée, Mick a reçu des appels de sa mère, de son père et de Ryan, et mes sœurs ont toutes envoyé des textos pour lui souhaiter un joyeux anniversaire.

— Joyeux anniversaire, dis-je quand on s'installe sur la petite table du coin repas, avec un morceau de cheesecake entre nous.

Il sourit en en fourrant une grosse portion dans sa bouche.



## MICK

**J**e dois constamment me rappeler que Mel et Alex sont à l'avant du bus. Depuis deux nuits, ça a été comme avoir deux chaperons en permanence. Parfois, Alex vient dans la partie centrale du bus pour pouvoir regarder la télévision pendant que Mel conduit. Cela le met à environ trois mètres de nous, avec rien d'autre qu'un rideau fin qui nous sépare de lui.

J'avais espéré qu'une fois qu'on aurait déposé les enfants, nous aurions un peu d'intimité, mais ça n'a pas l'air d'être le cas. J'ai un peu l'impression d'être un insecte sous une loupe, attendant seulement que quelqu'un l'incline vers le soleil pour me brûler.

— Je ne peux pas attendre qu'on rentre à la maison, déclare Wren en tirant le rideau entre nous et l'avant du bus.

Je suis allongé sur le lit, les mains derrière la tête, en train de la regarder. Elle est tellement belle. Ses cheveux sont empilés sur sa tête dans un mélémélo désordonné, et elle vient sûrement de se laver le visage, parce qu'il est tout propre et brillant.

Elle prend une bouteille et se verse quelque chose dans les mains.

— C'est quoi ? demandé-je.

Elle se penche vers moi et tend ses mains vers mon nez.

— De la lotion de massage. Elle recule et pose sa jambe sur le bord du lit en fléchissant le genou.

— Attends. Je me redresse et m'approche d'elle. Je prends sa main et lui prends la lotion pour la mettre dans ma main, puis je me frotte les mains pour la chauffer. Laisse-moi faire, dis-je en souriant.

— Tu veux me mettre de la lotion ? demande-t-elle avec un regard plein de doutes.

— Il n’y a rien que j’aimerais plus. Je l’invite à s’asseoir, et elle se penche sur les couvertures. Je tapote sa jambe pour qu’elle ajuste sa position, je soulève son pied sur le lit et commence par ses chevilles. J’effleure l’arrière de son mollet, et je lève la tête et la vois en train de se mordre la lèvre inférieure en regardant mes mains.

— C’est très agréable, dit-elle doucement.

— Oui, c’est vrai, réponds-je. Je lui souris, mais elle ne sourit pas. Elle se contente de me lancer un regard brûlant et plein de désir.

Depuis que je lui ai parlé de Nicky, j’ai l’impression que Wren est un peu plus ouverte. Elle me fait un peu plus confiance, et j’ai l’impression qu’au fond, elle est prête pour les mêmes choses que moi. Elle est prête pour une famille. Elle est prête pour moi. Elle est prête à me prendre profondément en elle. Du moins j’espère qu’elle est prête. Nous devons juste trouver un moment d’intimité suffisamment long pour le faire. Notre heure viendra. C’est juste que j’ignore quand exactement ça sera.

Je me tourne pour pouvoir m’asseoir entre ses jambes, en écartant ses cuisses autour de moi pendant qu’elle se repose sur les oreillers. Elle me regarde en train de lui passer la lotion de massage sur la peau.

— À quoi tu penses ? demandé-je d’une voix brute et rauque même à mes propres oreilles.

Elle sourit.

— Honnêtement ?

— Oui, honnêtement. Dis-moi à quoi tu penses. J’attrape un peu plus de lotion et en verse dans ma paume. Je ne pense pas à la chauffer et elle crie quand ma main touche sa peau. Elle rit et tente de repousser mes mains, mais je frotte rapidement jusqu’à ce que la lotion se réchauffe, et elle se détend.

— Je pense à... à quel point j’ai envie de t’avoir en moi, répond-elle doucement.

Mon cœur s’emballe.

— Dis-m’en plus. Je n’arrive pas à la regarder dans les yeux, donc je me concentre sur sa peau. Elle a un grain de beauté à l’intérieur de la cuisse, donc je décris des cercles autour avec mon pouce, en pressant et en relâchant.

— J’ai envie de te sentir bouger, en moi.

Nom. De. Zeus. *Moi aussi.*

— Tu penses que ça serait comment ? demandé-je.

Elle lève le pied et frôle ma bite qui est dure comme du béton et pousse contre mon pantalon. Je repousse son pied, parce que même le fait que son pied me touche est trop. C'est à la fois douloureux et merveilleux.

Elle gémit, mais repose son pied sur le lit, à plat, pour garder ses genoux fléchis mais ses cuisses écartées.

— Comment ça serait, que je sois tout au fond de toi ? redemandé-je. Je pousse sa jambe. Dis-le-moi.

— Je crois que tu te glisserais en moi, lentement et sûrement, et qu'ensuite tu arrêteras, et tu attendrais, parce que ce moment serait si parfait qu'aucun d'entre nous ne voudrait qu'il s'arrête. Nous jouirions ensemble comme si j'étais faite pour que tu sois en moi.

— Est-ce qu'on est obligé de jouir ensemble si vite ? Ou bien ça peut prendre quelques minutes ?

Elle rit et pousse mon épaule avec son pied.

— Ce sera rapide la première fois. Tu vas t'enfoncer en moi jusqu'à ce que tu ne puisses plus aller plus loin. Ensuite tu t'arrêteras et me regarderas dans les yeux, comme tu le fais. Parfois, je pense que tu arrives à voir jusqu'à mon âme, Mick, quand tu me regardes. Cela me fait peur, mais c'est agréable aussi, tu sais ?

— Je sais. Je sais exactement de quoi elle parle. Que se passera-t-il ensuite, quand je serai enfoncé profondément en toi, quand je ne pourrai plus aller plus loin ?

— Tu seras enfoncé si profondément que ce sera douloureux. Mais je m'en moquerai. Je te le demanderai. Je passerai mes jambes autour de toi et tu t'enfonceras plus profondément avec mon talon contre tes fesses.

Ma respiration commence à se saccader et de la sueur perle sur mon front. Je lève mon avant-bras pour l'essuyer.

— Est-ce que ça va ? murmure-t-elle.

— Ça va, réponds-je. Je prends un peu plus de lotion et remonte le long de ses jambes, m'approchant de son intimité. Je caresse l'intérieur de ses cuisses, et elle commence à s'agiter, à bouger les hanches. De quoi tu as besoin ? demandé-je.

Elle rit doucement.

— De toi. Rien que de toi.

— Dis-m'en plus. Qu'est-ce qui se passe ensuite, quand je suis enfoncé si profondément que je ne peux plus aller plus loin, et que tu me pousSES aussi loin que possible avec tes talons ? Que se passe-t-il ensuite ?



— Ensuite tu commences à bouger.

Oh, bon sang. Elle va me tuer avec des mots pareils.

— Continue.

— Je serai toute mouillée, et tu seras dur et chaud et... à moi.

Je passe mes pouces sous les bords du minuscule short qu'elle porte, en caressant sous l'élastique l'intérieur de ses cuisses.

— Ça va ? murmuré-je.

Elle jette un coup d'œil vers le rideau, et je sais qu'elle a peur que quelqu'un nous entende, ou que quelqu'un sache.

— J'ai juste envie de te toucher.

Elle écarte légèrement les cuisses, ouvre les jambes et laisse retomber ses genoux contre le matelas.

— Touche-moi, murmure-t-elle.

Je pousse son mini-short et sa culotte de côté, pour exposer sa fente. Ses lèvres inférieures sont brillantes et humides, luisantes de désir. Je ne l'ai jamais touchée à cet endroit, et je ne sais pas pourquoi j'ai attendu si longtemps. Elle est parfaite. Elle a une touffe de poils soignée, et son clitoris est en haut de sa fente, boursoufflé et dur.

— Où veux-tu que je te touche ?

— Partout.

Je passe mes pouces sur ses lèvres et vers son clitoris, appuyant doucement tout en caressant les côtés de sa fente, jusqu'à ce que je sente la bosse en haut. Je frotte délicatement de chaque côté avec mes pouces, sans vraiment le toucher. Je l'effleure, encore et toujours.

— Mick, dit-elle. Elle regarde à nouveau vers le rideau.

— Chut.

Elle sent le sexe, et cette odeur salée me titille les narines. Elle bouge les hanches.

— Tu veux bien soulever ton t-shirt ? Je hoche la tête en direction de sa poitrine. Laisse-moi voir.

Lentement, elle remonte le bord de son t-shirt sur son ventre plat, centimètre par centimètre. Le dessous bombé de ses seins apparaît en premier, puis elle passe son t-shirt au-dessus. Ses tétons sont durs et fiers, ses seins fermes mais suffisamment lourds pour s'écarter vers la gauche et la droite comme des fruits mûrs et charnus.

Un son que je ne reconnais pas sort de ma gorge. Wren regarde à nouveau en direction du rideau.

— Ils ne m’ont pas entendu, dis-je pour la rassurer. Je regarde ses seins en frottant mes pouces contre son intimité, avant de finir par caresser son clitoris. Elle sursaute, puis s’immobilise quand j’appuie contre sa petite bosse. Je ne bouge pas. Je garde mon doigt là. Elle ouvre la bouche puis se mord les lèvres.

— Chut, lui répété-je.

— Mick... Elle bouge les hanches, et mon pouce glisse autour de son humidité.

— C’est ce que tu veux ?

— Oui.

Je décris un petit cercle avec mon pouce glissant mais ferme.

— Juste ici ?

— *Oui.*

Elle ouvre les yeux.

— Regarde-moi.

— Je ne peux pas. Elle ferme les yeux. Je recule mon pouce et elle ouvre les yeux. S’il te plaît, dit-elle.

— Garde les yeux ouverts.

Elle hoche la tête et se mord la lèvre inférieure. J’appuie à nouveau sur son clitoris, en décrivant un petit cercle, et je glisse un doigt en elle. Elle cambre le dos.

— Je suis si près, murmure-t-elle.

— Je sais.

— Si près—

Puis elle jouit sous mon pouce. La regarder jouir sous la douche avait été un spectacle merveilleux, mais ça... C’est tout. Son ventre plat se tord en même temps que son corps.

— N’arrête pas, supplie-t-elle, puis elle se laisse aller, sa passion entrant en éruption avant de ralentir en petites ondulations, comme une vague sur un étang, puissante au début, puis plus petite, plus simple et plus légère.

Son corps s’immobilise.

Et le bus aussi.

Wren regarde en direction du rideau quand le bus s’arrête. Mon doigt est toujours en elle, et ses parois intérieures sont toujours en train de pulser, mais elle se fige et fixe le rideau.

Une voix retentit :

— On va se prendre un café. On revient tout de suite.

— OK, répond Wren, d'une voix tremblante.

— Vous voulez quelque chose ? demande la voix, et j'entends presque un soupçon d'amusement.

— Non, merci, répond-elle.

La porte s'ouvre et se referme, et je retire mon doigt de sa grotte, en remontant sa culotte pour qu'elle soit couverte. Mais Wren se lève, et se met devant moi, puis elle baisse son short et sa culotte sur ses jambes.

— Qu'est-ce que tu fais ? Elle est nue devant moi, et je dois lui demander ça ? Vraiment ?

— J'ai envie de toi. Elle me grimpe dessus pour me chevaucher, passant une main entre nous pour descendre mon pantalon de pyjama, le long de mon ventre, puis de ma bite, et pousse ensuite mes épaules pour que je m'appuie sur mes mains. Elle écarte ma bite de mon ventre. Et puis... elle s'empale sur moi, prenant mon bout à l'intérieur. Elle va lentement, et je ne peux pas le supporter. Je lève les mains et passe mes bras autour d'elle pour la descendre brutalement et rapidement sur ma bite, jusqu'à ce qu'elle soit assise sur moi.

— Oh mon *Dieu*, gémis-je. Je soulève son t-shirt pour pouvoir tirer son téton dans ma bouche. Elle repousse ma bouche.

— Contente-toi de me baiser, dit-elle. Prends-moi maintenant. S'il te plait.

Je me tiens à ses hanches et la fais descendre rapidement et brusquement sur moi.

Presque immédiatement, je sens ses parois se resserrer autour de moi.

— C'est si bon, dit-elle.

C'est meilleur que tout.

— Je vais jouir, prévient-elle.

Je la serre fort en pompant en elle, une fois... deux fois... puis, je dis :

— Je jouis aussi.

Je serre ses hanches, en la tirant le plus près possible de moi, pendant que je jouis entre ses parois serrées, humides et glissantes. Elle se contracte autour de moi et je sens les petits frémissements en elle. Elle me serre fort, ses mains dans mes cheveux, tirant jusqu'à ce que son orgasme se termine. Puis ses mains s'adoucissent, et elle me caresse doucement les cheveux en s'effondrant contre moi.

Je réalise tout de suite que quelque chose ne va pas, car je la sens tendue.

— Nous n'avons pas...

— Nous n'avons pas quoi ? J'ai envie d'entendre sa réponse. J'ai envie

qu'elle me dise que tout va bien.

— Nous n'avons pas utilisé de préservatif.

— Je suis clean. J'ai passé un test la dernière fois que j'ai donné mon sang.

— Moi aussi. Après que le bébé... Elle n'achève pas sa phrase.

— Alors tout va bien, n'est-ce pas ?

Elle se lève de mes genoux. Elle prend son petit short et sa culotte, et disparaît dans la salle de bain. Une minute plus tard, elle revient, toute habillée comme elle l'était avant. Elle est silencieuse. Trop silencieuse. Et raide. Trop raide. Elle ne me regarde même pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandé-je.

— Je ne prends pas de contraceptif, répond-elle.

— Et ?

— Et nous n'avons pas utilisé de préservatif.

Ça ne me dérange pas.

— Est-ce que ça va ? Je la regarde attentivement.

— Tu avais l'intention de faire ça ? demande-t-elle.

— Est-ce que j'avais l'intention de jouir en toi ?

— Oui. Est-ce que tu avais l'intention de jouir en moi ? répète-t-elle.

Enfin, son regard croise le mien, et dans le sien... Je crois voir de la peur. Et de la colère. Et un peu de regret. C'est surtout ça qui me tue.

— Je ne sais pas.

Et je ne sais vraiment pas. J'aimerais penser que c'était intentionnel. J'aimerais aussi penser que c'était un accident, mais je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai finalement eue. Je l'ai eue dans mes bras, et elle était serrée autour de moi, et je l'aime. Je l'aime et cela me semblait juste. Mais ça ne devait pas être juste. Ça ne devait pas être juste du tout.

C'était mal. Elle n'était pas prête. C'est juste que je l'ignorais.

Elle hoche la tête et se glisse sous les couvertures. J'essaie de la tirer vers moi, mais elle s'éloigne et met plusieurs centimètres entre nous. Au lieu de me laisser venir contre elle, elle tend la main en arrière et prend la mienne pour la tenir tendrement contre sa hanche. Elle ne dit rien, même quand la porte du bus s'ouvre et que nous reprenons la route.

Elle ne s'est pas complètement fermée à moi, mais ce n'est pas loin.

— À quoi tu penses ? demandé-je dans la pénombre.

Elle ne répond pas. Je sais qu'elle ne dort pas.

Je serre ses doigts pour essayer d'attirer son attention.

— Tu peux me parler ?

— Je ne pense à rien, répond-elle finalement. Elle roule un peu plus sur le ventre et me laisse passer un bras autour d'elle. Elle fait semblant de dormir, mais elle est tendue dans mes bras pendant un long moment. Trop long.

J'ai fait une erreur. Une grosse erreur.



## WREN

**L**e lendemain matin, Mick a disparu quand je me réveille. Je me brosse les dents et titube vers l'avant du bus à la recherche de café. Et à la recherche de Mick. Le bus est arrêté, et Mel et Alex jouent aux cartes sur la petite table du coin-repas.

— Où est Mick ? demandé-je.

Il désigne l'autre bout de la rue.

— Il a dit qu'il devait faire une course. Il ne lève pas les yeux de son jeu de cartes.

Je prends une tasse de café et m'assieds avec eux.

— Tu veux jouer ? demande Alex.

Je leur fais signe que non avec ma main.

— Non, non, allez-y. Je prends une gorgée de mon café avant de demander : vous savez quelle était la course de Mick ?

Alex hausse les épaules, mais Mel accroche mon regard. Elle sait qu'il se trame quelque chose. Elle baisse le regard tout aussi rapidement.

— A-t-il dit quand il serait de retour ?

Alex secoue la tête en même temps qu'il présente un full à Mel.

— Tu as lu les tabloïds récemment ? lui demandé-je.

Il tend la main à côté de lui et me passe la pile de journaux. J'ouvre le premier.

L'EX-GUITARISTE DES ZERO SORT DU SILENCE

— Shane a parlé ? De quoi ? Il n'arriverait même pas à sortir d'un placard sombre si on laissait la lumière allumée. Qu'est-ce qu'il sait de ma relation ?

— Oh, alors vous avez une relation, maintenant ? me taquine Alex.

— Ferme-la, marmonné-je. Mais Alex est avec nous depuis longtemps. C'est comme s'il était de la famille.

L'HOMME MYSTÉRIEUX DÉCOUVERT—C'EST DÉJÀ UN ZERO,  
PAR ALLIANCE

Merde. Ils ont compris qui il est. Avec un peu de chance, ils n'arriveront pas à remonter jusqu'aux enfants.

La porte s'ouvre et Mick monte dans le bus. Il est surpris en me voyant assise avec Alex et Mel.

— Je ne pensais pas que tu serais déjà debout, dit-il. Il ne me regarde pas dans les yeux. Je vois qu'il tient un petit paquet carré dans sa main, et qu'il est dans un sac en papier marron. Je regarde pour essayer de deviner ce que c'est. Il le met derrière son dos, et se dirige à l'arrière du bus, en marchant à reculons. Il se retourne et ferme le rideau derrière lui.

Je me dirige vers l'arrière du bus. Il se passe quelque chose, et je veux savoir ce que c'est. Je me glisse derrière le rideau et m'assieds sur le lit, en me penchant contre la tête de lit tout en tenant mon café en équilibre. Je croise les jambes et le regarde.

Mick gigote, et Mick ne gigote jamais. Je prends toute la responsabilité.

— Je te dois des excuses, lui dis-je.

— Pourquoi ?

— J'ai un peu... paniqué hier soir. Je te demande pardon. Nous avons vécu un truc incroyable et je l'ai gâché. Et je suis vraiment désolée.

Il me regarde enfin dans les yeux.

— Pourquoi tu penses qu'il a été gâché ?

Je rougis.

— J'ai grimpé sur tes genoux, et je n'ai pas bougé quand... tu sais. Et ensuite tu... as fait... Et j'ai pris peur et me suis renfermée. Tu as dit que je me mettais en travers de ma propre route, et je l'ai clairement fait hier soir. Je secoue la tête. Quoi qu'il en soit, je suis désolée. Vraiment désolée.

Mick se râcle la gorge.

— D'abord, oui, tu as grimpé sur mes genoux, et j'ai adoré chaque seconde. J'ai joui en toi parce que je pensais que c'était la chose à faire à cet instant. J'avais l'impression que quoi qu'il arrive, ce serait bien, parce que tu serais mienne et que je serais tien.

— Mais je ne t'ai pas laissé le choix.

Il pouffe.

— J'aurais pu te repousser si j'avais voulu. Tu es aussi légère qu'une



plume. J'aurais pu retirer ma bite de toi. Sans problème. Alors ne pense pas que tu m'as fait faire quoi que ce soit contre ma volonté.

— Alors... tu voulais... vraiment...

— Je voulais jouir en toi, oui. Je ne voulais pas me retirer.

— Oh. Je joue avec un fil décousu de la couverture qui recouvre le lit. Mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Il veut que ce soit permanent.

— Puis j'ai réalisé quand nous avons terminé que c'était une erreur.

Mon cœur s'arrête.

— Quoi ?

— C'était la mauvaise chose à faire. Le mauvais moment. Le mauvais endroit. Cela n'aurait jamais dû se produire. Je l'ai réalisé. Et je te dois des excuses. Je suis désolé.

— Désolé de quoi, exactement ?

— Je suis désolé d'avoir essayé d'en faire plus que ce que tu veux que ce soit.

*C'est tout pour moi.*

— De quoi parles-tu ?

— Wren, dit-il, un peu énervé. Mon Dieu, Wren, tu n'étais pas prête pour une chose aussi stupide. Et je ne suis pas sûr que tu seras prête un jour. Il donne un coup de poing contre le mur et gémit.

Je crois que je *suis* prête. Je croyais que *j'étais* prête. J'ai pris peur hier soir, mais maintenant c'est lui qui agit bizarrement, c'est lui qui est distant. Il dit que c'est moi qui ne suis pas prête, mais au bout du compte, c'est peut-être Mick qui n'est pas prêt pour cette possibilité. Mon cœur chavire.

Il prend le petit sac en papier et me le tend d'une main tremblante.

— Je t'ai acheté ça. Je crois que c'est la bonne chose à faire.

Je l'ouvre et trouve une boîte de « pilule du lendemain ». Les femmes en prennent quand quelqu'un a fait une erreur et qu'il ou elle a besoin de s'assurer qu'il n'y aura aucune conséquence. Mes yeux se remplissent immédiatement de larmes.

— Tu veux que je prenne ça ? murmure-je.

— Je veux que tu sois heureuse, Wren. C'est tout ce que j'ai toujours voulu. Et si prendre ça te rend heureuse, alors c'est ce que je veux que tu fasses. Je veux que tu aies cette option. Je voulais être certain de ne pas te prendre au piège dans quelque chose dont tu ne voulais pas. Alors prends-la. Prends-la si tu le souhaites. Prends-la si c'est trop pour toi. Prends-la si tu sens que nous avons fait une erreur. C'est ton corps, et je n'essayerai jamais

de te dire quoi faire avec.

J'aimerais bien que ce soit son corps aussi. Mais il me jette ça sur les genoux et me laisse prendre ma décision seule. Il me laisse seule, comme l'ont fait les autres. Mes parents. Le bébé qui n'a jamais respiré. Et maintenant Mick. Il me repousse. Il s'éloigne. Il n'est pas impliqué. Pas autant que moi.

Je hoche la tête.

— OK.

— Alors tu vas la prendre ? demande-t-il. Il me regarde dans les yeux, le regard dur et inflexible.

— J'ai, quoi, quarante-huit heures ? Je fais semblant de lire, mais les mots dansent sur la boîte.

— Quelque chose comme ça, marmonne-t-il. Je vais aller marcher.

— Mais tu viens de rentrer...

Il ne répond pas. Il se contente de tirer le rideau et de quitter le bus. La porte se referme derrière lui avec un bruit sec et métallique. C'est un son très faible, mais il semble très fort.

Je regarde la boîte et lis les instructions. Je sors le paquet et sors la pilule de son emballage. Je la tends devant moi et la regarde fixement. C'est un choix que toutes les femmes devraient avoir, mais je ne veux simplement pas du tout avoir le choix. Je préférerais que les choses échappent à mon contrôle. Je préférerais être capable de dire : « Eh bien, on s'est laissé entraîner, puis une chose en a amené une autre et BOUM ! En cloque. » Mais je ne peux plus dire cela maintenant qu'il m'a donné ça, car il m'a donné le choix. Je la porte à ma bouche et la pose sur ma langue.

Et puis...

Et puis je la recrache. Elle atterrit dans ma main avec une goutte de salive, et je vais dans la salle de bain et me rince la langue pour me laver la bouche. Ce n'est pas ce que je veux. Je veux que le destin décide. Si un bébé doit être le résultat de ce que nous avons fait hier soir, alors c'est ce que je veux.

Je jette la pilule dans les toilettes.

Je dois aller le dire à Mick. Il a dit que c'était ma décision, pas qu'il voulait que je le fasse. Il ne le veut pas, n'est-ce pas ?

J'enfile mes chaussures, et mon cœur est aussi léger que l'air. J'espère qu'il ne sera pas trop fâché que je n'aie pas pu le faire. Mais j'ai l'impression qu'il ne le sera pas. *J'espère* qu'il ne le sera pas.

Mel se lève quand je commence à sortir, et je sais qu'elle va me suivre. Ça ne me dérange pas particulièrement. Je dois trouver Mick. Je tourne au coin de la rue, à la recherche de sa casquette de baseball et de ses épaules larges. Mais je ne les vois pas. Je cours vers la gauche et passe le coin de la rue, mais je ne le vois nulle part.

Je marche pendant ce qui me semble être des heures, même si je sais que ce ne sont que des minutes, mais je ne le trouve nulle part.



## MICK

**J**'erre sans but dans la rue, n'ayant pas de destination particulière à l'esprit. L'endroit où je veux être, c'est juste à côté de Wren, pour pouvoir lui donner toutes les raisons pour lesquelles elle ne devrait pas prendre cette pilule. Je commence à les énumérer dans ma tête :

1. Je l'aime.
2. Je suis quasiment certain qu'elle m'aime.
3. Elle ferait la meilleure des mamans.
4. Je pense que je ferais un sacré bon père.
5. Nous avons beaucoup de soutien de nos deux familles.
6. Nous avons tous les deux de bons jobs, même si je ne pourrai jamais rivaliser avec ses revenus.
7. Je l'aimerai jusqu'à la fin des temps.

Mais je ne peux pas interférer dans sa décision avec mes propres préférences. Cela doit être sa décision, sinon j'aurais l'impression, pour le restant de mes jours, de l'avoir forcée à tomber enceinte.

Ceci dit, au fond de moi, j'ai juste envie de retourner auprès d'elle et de lui dire que je l'aime. J'ai envie de m'asseoir et de lui tenir la main pendant qu'elle traverse ça. J'ai envie d'être son roc. Avec cette idée à l'esprit, je me dépêche de retourner dans le bus.

Alex regarde la télévision sur le grand écran.

— Où est-elle ? demandé-je.

— Je crois qu'elle est allée vous chercher.

— Pourquoi ?

Il hausse les épaules.

— Je l’ignore, mais elle était pressée.

Je me dirige vers l’arrière du bus et je vois l’emballage ouvert. Mon cœur s’arrête. Je prends l’emballage, puis je sors les déchets de la boîte vide et mon cœur s’arrête à nouveau. Il s’arrête net. Je me tape sur la poitrine pour arrêter la douleur.

Elle a pris la pilule.

Elle a pris la pilule.

Elle a pris la pilule.

C’est fini. Elle ne ressent pas les mêmes choses que moi. Nous avons des rêves et des objectifs différents.

C’est fini. Elle aurait aussi bien pu s’enfoncer dans ma poitrine et arracher mon cœur à mains nues. J’aime Wren, mais je dois m’éloigner. J’ai besoin de distance pour m’y faire. Ça va aller pour elle, mais je ne suis pas sûr que ce sera le cas pour moi un jour.

Son corps. Son choix. Et elle m’a clairement fait comprendre qu’elle ne me choisit pas moi.

Je commence à faire mes bagages. Alex me regarde bizarrement quand je sors ma valise de dessous le bus et commence à y jeter des choses.

La porte du bus s’ouvre.

— Mick ! m’appelle Wren.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Je ne peux même pas la regarder en ce moment. Je ne peux simplement pas.

— Quoi ? demandé-je enfin quand elle m’appelle à nouveau.

Elle s’arrête quand elle voit la valise.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je fais mes bagages.

— Pourquoi ?

Je me passe une main dans les cheveux.

— Je crois que je vais aller à l’aéroport et que je vais rentrer en avion. Je dois me remettre au travail.

— Est-ce que ton travail t’a appelé ou quelque chose comme ça ?

— Non, je dois juste rentrer.

— On peut rentrer en avion ensemble, dit-elle. Elle gigote d’un pied à l’autre.

— Bien sûr, réponds-je.

Elle jette un coup d’œil en direction de l’avant du bus, sa bouche s’ouvre pour dire quelque chose, mais ensuite elle la ferme, prend une inspiration et

dit :

— Je vais faire mes bagages.

— OK.

Je ferme mon sac. Je suis prêt.

— Alex peut s'arranger pour le bus.

— OK.

Je vais à l'avant du bus pour attendre. Alex sort par la porte.

— Mick, me dit Wren.

Je me retourne et hausse les sourcils en la regardant.

— J'ai fait quelque chose de mal ? demande-t-elle doucement.

— Non, réponds-je. Et pour être honnête, c'est vrai. Elle a fait ce qui était bon pour elle. C'est juste que ce n'était pas ce qui était bon pour nous. Bien sûr que non.

— OK, dit-elle. Elle prépare ses bagages très rapidement. Nous prenons un taxi pour l'aéroport et nous achetons les billets. Je paye le mien, et elle paie le sien et celui de Mel. Alex est resté pour s'occuper du bus. Nous nous asseyons en première classe, parce que c'est ainsi qu'elle prend l'avion. Elle doit signer quelques autographes pour quelques membres de l'équipage, et même le pilote sort pour lui parler.

Mais pendant tout le vol, nous ne parlons pas. A plusieurs reprises, elle ouvre la bouche pour dire quelque chose. Qui reste suspendu dans les airs entre nous. Mais ensuite elle jette un œil sur le siège devant nous où se trouve Mel et ferme la bouche.

Depuis l'aéroport, je demande au taxi de passer d'abord par son appartement.

Elle descend, et je sors avec elle. J'ai l'impression que c'est mon devoir.

— Tu veux monter ? demande-t-elle. Elle regarde mon bagage, que je n'ai pas sorti du coffre. Mick... dit-elle, le regard troublé.

Je me passe une main dans les cheveux et regarde partout sauf vers elle.

— Il ne vaudrait mieux pas. Je dois travailler demain. J'ai besoin de repos.

— Tu pourrais dormir ici.

— Il vaudrait mieux que non.

— Oh. Elle frotte l'avant de sa chaussure sur le trottoir, et le portier vient prendre son sac. Mel entre avec le portier.

— Tu m'appelleras ? demande-t-elle. Plus tard ?

Je m'avance lentement vers elle et la regarde dans les yeux.

— Merci d’avoir fait ce voyage avec moi. Ton aide m’a été précieuse. Les enfants t’ont adorée. Je n’aurais pas pu le faire sans toi.

— De rien, répond-elle doucement.

— Je t’aime, déclaré-je en la tirant contre moi. Elle passe ses bras autour de ma taille et me serre fort jusqu’à ce que je repousse ses bras et recule.

— Pourquoi j’ai l’impression que tu me fais des adieux ? demande-t-elle.

J’embrasse son front, en m’y attardant suffisamment longtemps pour imprégner mon nez de l’odeur de son shampoing.

Puis je la lâche et m’éloigne. Il le faut. Je la vois essuyer une larme sur sa joue quand je ferme la portière du taxi, et mon cœur se brise.

Mais c’est la bonne chose à faire. Vraiment.

Elle a pris cette satanée pilule. Elle ne me veut pas comme je la veux.





## WREN

**A**près une longue nuit sans pouvoir trouver le sommeil, je me réveille pour trouver mes quatre sœurs assises dans mon salon. Je titube en direction de la cafetière pendant qu'elles attendent, comme une meute de hyènes guettant le moment d'attraper mes os et de papoter sur mes canapés. Dans ma tête, je vois encore les coussins du canapé étalés sur le sol quand Mick et moi avons joué au jeu de la lave avec les enfants. Maintenant, ils soutiennent les personnes que je préfère dans la monde, qui se trouvent aussi être les quatre personnes que j'ai le moins envie de voir en ce moment.

— Vous n'avez pas des maisons dans lesquelles rentrer ? demandé-je en baillant pendant que je titube dans la cuisine.

— C'est notre maison, connasse, me répond Finny.

— Heu... Je suis certaine que vous vivez ailleurs maintenant, lui rappelé-je. Alors pourquoi vous n'y retournez pas ?

— Quelqu'un vient de se lever du mauvais pied, marmonne Star.

— Tu n'as pas un enfant dont tu devrais t'occuper ? demandé-je en prenant mon café et en allant m'affaler sur le fauteuil libre. Je pose une couverture sur mes jambes.

— Marta, répond-elle.

Finny hoche la tête.

— Ils ont le mien aussi. Emilio l'emmène au parc.

Benji n'est peut-être pas sorti de son corps, mais c'est son fils, et Emilio est follement amoureux de lui. Finny pose sa main sur son ventre quand elle ressent un coup.

- Je serai contente quand celle-là sera sortie pour qu'il puisse l'amener elle aussi, ajoute-t-elle.

— Elle ? demandé-je.

Elle sourit.

— Elle.

— Je vais pouvoir acheter de belles robes pour aller avec les camions Tonka qu'elle aura. Et des casquettes de baseball pour aller avec les couronnes de princesses.

Je souris, mais presque à contrecœur. Ma vie est merdique, et je ne sais pas comment l'améliorer. Pourquoi vous êtes toutes ici ? demandé-je en me couvrant la bouche quand un autre bâillement s'en échappe.

— Eh bien, commence Finny avec un sourire espiègle, on veut connaître la taille de la bite de Mick. Les esprits curieux veulent savoir, tu vois ce que je veux dire.

Je pose mon café sur la table.

Lark tend la main pour couvrir la bouche de Finny.

— On ne veut *pas* savoir ça.

Finny fait semblant de lutter.

— Tu sais que tu le veux, déclare Finny derrière la paume de Lark.

Lark lève la main et agite la tête d'un côté et de l'autre comme un métronome.

— OK, c'est vrai que c'est un peu le cas, mais ce n'est pas le plus important. Comment s'est passé le voyage ?

— Bien. Je reprends mon café.

— Bien ? répète Peck. Peck est celle qui est mariée depuis le plus longtemps. C'est aussi la plus silencieuse. Avant, c'était parce qu'elle avait un bégaiement sévère, mais maintenant c'est parce qu'elle choisit ses mots avec précaution. D-définis bien, dit-elle.

— Les enfants étaient géniaux. Le voyage était fatiguant. La route était épuisante.

— Ça a été dur de les laisser ? Les enfants, je veux dire, demande Lark.

— Non, ils étaient heureux d'être avec leur grand-mère. Ça va aller pour eux. Je hausse les épaules. Cette partie valait largement le voyage.

— Alors, on peut revenir à ce qui est important ? demande Finny en pouffant. Elle se penche vers moi comme si elle allait me dire un secret, mais elle dit à voix haute : est-ce que tu as pris des photos de la marchandise ?

— La marchandise ?

— Tu sais, la viande. La belle bite. La bonne vieille saucisse.

Je lève une main.

— Tu peux t'arrêter là. J'ai compris. Et non, je n'ai pas pris de photos.

— Mais tu l'as vue. Elle claque ses mains sur ses cuisses. Je le savais. Je savais que tu allais le faire.

— Alors que s'est-il passé ? Pourquoi n'es-tu pas heureuse ? demande Star. De toutes mes sœurs, c'est celle dont je suis la plus proche. C'est elle qui me connaît le mieux.

— Je... Je l'ignore, admetts-je. Je hausse les épaules tandis que mes yeux se remplissent de larmes. Je cligne des yeux pour les repousser. Je ne sais pas ce qui s'est passé.

Et c'est vrai. Je ne sais toujours pas.

— Nous sommes rentrés en avance, parce qu'il a dit qu'il avait du travail. Et nous n'avons pas parlé dans l'avion, ni quand nous sommes arrivés à la maison. C'était comme si tout avait changé avec cette pilule, et je ne sais pas quoi y faire.

— Quelle pilule ? demande Star. Elle regarde nos autres sœurs comme si l'une d'elle savait ce qui se passait, mais toutes hausses les épaules.

— La pilule du lendemain, réponds-je. Après ça, tout a changé.

— Attends, dit Lark. Tu as pris une pilule du lendemain.

— Alors tu l'as sauté ! s'écrie Finny. Je savais que tu le ferais. Puis elle se ressaisit quand Star lui lance un regard noir. Désolée, marmonne-t-elle. Continue, je t'en prie.

— Alors, la pilule ? me presse Star.

Je hoche la tête.

— Il m'en a acheté une. M'a dit de la prendre.

Lark s'écroule contre le canapé.

— C'était... prévenant de sa part.

— Est-ce que le préservatif a craqué ? demande Finny.

Je secoue la tête.

— Il ne s'est pas retiré ? demande Finny. Star la fusille du regard.

- Quoi ? s'écrie-t-elle. C'est une question légitime !

— Je ne lui ai pas vraiment donné une chance de se retirer. J'étais au-dessus. C'est entièrement ma faute. Je soupire et me passe une main sur le

visage.

— Conneries, rétorque Finny. Il aurait pu te soulever s'il l'avait voulu.

Amusant. C'est exactement ce qu'il m'a dit. Et pourtant je me sens toujours responsable.

— Peut-être.

— Alors, après que tu as pris la pilule... Star laisse les mots en suspens. Je secoue la tête.

— Je ne l'ai pas prise.

— Pourquoi ? demande doucement Peck.

— Ça me semblait injuste. Je n'arrive même pas à commencer à l'expliquer. Je sais juste que ça fait mal. Ça fait horriblement mal.

Mes yeux se noient à nouveau sous les larmes et cette fois je n'essaie même pas de les contenir.

— J'ai ouvert l'emballage et j'ai mis la pilule dans ma bouche, puis j'ai arrêté. Cela me semblait injuste. À ce moment, je pensais que ce qu'il y avait entre nous durerait pour toujours. Mais ensuite il est devenu froid. Et maintenant je ne sais pas quoi faire. Je... ne sais tout simplement pas.

— Alors laisse-moi récapituler, dit Star.

Je lève les mains en signe de reddition, comme si je jetais des confettis en l'air. Elles vont me le faire répéter des tas de fois. Et à chaque fois, ça fait tout aussi mal.

— Écoute-moi. On va tenter de tirer les choses au clair.

Je hoche la tête.

— Donc, vous avez couché ensemble, et quelqu'un—peu importe qui—n'a pas utilisé de protection, pas même la méthode du retrait.

— Oui.

— Et après, continue Star, il t'a acheté la pilule, et il t'a donné un moyen de te sortir de tout cela, au cas où tu ne voulais pas aller aussi loin avec lui.

— Je pense qu'il a été gentil de lui laisser le choix. D'avoir pensé à ça, dit doucement Lark. Beaucoup d'hommes se seraient contentés de s'éloigner, en considérant que c'était sa responsabilité à elle.

Shane s'est éloigné et a considéré que c'était ma responsabilité. Elle a raison.

— Mais tu étais déjà partante. Tu voulais ce qui allait arriver, parce que tu sentais que tu pouvais le faire avec lui ? Star hausse un sourcil. Comme si vous deux pouviez avoir un avenir ensemble, quoi qu'il arrive ?

— Oui.

— Et ensuite il est devenu très froid, et il t’a repoussée, dit Star.

— Oui.

— Alors pourquoi a-t-il fait ça ? Star commence à taper ses pouces sur ses genoux.

— Peut-être qu’il a pris peur aussi, lâche Lark.

— Non, Mick n’a pas peur, répond Star. Il est dingue d’elle depuis qu’il l’a rencontrée.

— Peut-être qu’il ne sait pas qu’elle n’a pas pris la pilule, déclare doucement Peck. Et je réalise qu’elle a aussi les larmes aux yeux. Peut-être qu’il pense qu’elle l’a prise. Elle se tourne vers moi. Tu as dit que tu avais ouvert l’emballage et que tu l’avais mise dans ta bouche.

Je hoche la tête.

— Alors, y a-t-il une chance qu’il l’ai vu ? L’emballage ouvert ?

Je réfléchis.

— Je ne l’ai pas caché. J’étais sur le point de lui dire que je ne l’avais pas prise, pour être sûre que c’était bien, quand il m’a claqué la porte au nez.

— Mais il a peut-être tiré des conclusions hâtives, déclare Lark.

Finny fait claquer ses doigts.

— Dieu merci, je crois que nous venons de résoudre cette affaire.

— Il y a autre chose. Lark grimace. Mais ce n’est pas à moi de le raconter.

— Ben, tu ne peux pas juste lâcher ça comme ça, s’écrie Finny.

Elle gémit.

— OK, alors, tu te souviens de Nicky, n’est-ce pas ? demande Lark.

— L’ex. Oui. Elle l’a jeté.

— Elle avait deux enfants quand il l’a rencontrée. Il est tombé amoureux de sa famille, et un peu d’elle, mais surtout de sa famille. Ryan dit qu’il est un aidant familial dans l’âme. C’est peut-être parce qu’il a passé ses jeunes années à toujours traduire pour quelqu’un et s’assurer que tout le monde dans sa famille avait ce dont il avait besoin. Mais quoi qu’il en soit... Elle prend une inspiration. Ils étaient décemment heureux, et un jour, il a trouvé un rapport médical dans son sac à main en cherchant la tétine du bébé.

Je me penche en avant.

— Quel genre de rapport ?

— Elle avait avorté sans le lui dire. Il l’ignorait totalement. Il a été dévasté. Et je suis certaine que je ne suis censée le dire à personne. Elle gémit. Ryan va me tuer. Elle pose sa tête contre le dossier du canapé et

regarde le plafond.

— Est-ce que le bébé était de lui ?

Elle hoche la tête.

— Le bébé était de lui, et il avait disparu.

— Alors il pense que j'ai... Je désigne mon ventre comme s'il y avait quelque chose à l'intérieur.

— Il n'a aucun moyen de savoir que tu n'as pas pris la pilule, me dit Peck.

— C'est lui qui me l'a achetée ! m'exclamé-je.

— Il voulait que tu aies le choix, me répond doucement Star. Mais secrètement, je crois qu'il voulait que tu choisisses de ne pas la prendre. Je ne sais pas. Mais c'est mon idée.

— Je ne l'ai pas prise !

Finny couvre ma main avec les siennes.

— Chérie, apparemment il ne le sait pas.

— Tu devrais le lui dire, me dit Peck.

— Tu vas devoir aller vers lui. Il est blessé, me dit Star.

— Ah oui, eh bien, c'est *lui* qui *m'a* abandonnée, leur rappelé-je.

— Il est blessé, répète Star.

Je cligne des yeux pour évacuer mes larmes. Moi aussi. Plus blessée que je ne l'ai jamais été par quoi que ce soit. Je me lève.

— Je vais prendre une douche. Merci pour cette discussion. Vous pouvez toutes partir. Je me tourne vers ma chambre, puis je me retourne. Et Lark, tu ne peux rien dire à Ryan de tout ça. Pas un seul mot. Compris ?

Elle ne me regarde pas, mais elle hoche la tête.

Je vais dans ma chambre et ferme la porte. Je suis sur le point d'entrer dans la salle de bain quand la porte de la chambre s'ouvre. C'est Star. Et elle est en colère.

— Tu ne vas pas aimer ce que je suis sur le point de dire, mais j'en n'ai rien à foutre. Si maman et papa étaient là... Ses yeux se remplissent de larmes et elle n'essaye même pas de les empêcher de couler sur ses joues. Elle prend une inspiration. Tu te souviens quand tu essayais d'apprendre à faire du skateboard ? J'ignore toujours pourquoi tu pensais que tu devais faire ça, mais bon... Tu es tombée, et tu t'es égratigné les coudes et les genoux, et tu avais des morceaux de goudron sur toute la jambe ? Tu t'en rappelles ?

— Oui.

— Et papa a retourné le skateboard et t'a dit de « ne pas abandonner et

d'arrêter de te plaindre » et de remonter dessus.

— Oui. Je m'étouffe avec un sanglot. Elle ne parle pas souvent de nos parents, parce que ça fait trop mal. Mais dans ma tête, je vois la rue bordée d'arbres et le trottoir, et ma mère debout avec la main sur sa bouche, prête à courir vers moi. Mais mon père a levé une main pour l'arrêter. « Qu'est-ce que tu vas faire ? » m'a-t-il dit. « Tu vas abandonner, ou tu vas remonter dessus ? »

— Et tu es remontée dessus immédiatement. Tu n'as même pas hésité. Star s'essuie les joues.

Je hoche la tête, incapable de parler.

— Alors, n'abandonne pas et arrête de te plaindre. Remonte dessus. Elle tient mon visage entre ses mains et se hisse sur la pointe des pieds pour embrasser mon front, en abaissant un peu ma tête pour y arriver. Ses lèvres s'attardent. Voilà, dit-elle, en faisant semblant de m'épousseter le bras. Mon job ici est terminé. Elle essuie ses joues à nouveau et quitte la pièce, en fermant la porte derrière elle.

Je m'assieds sur le bord de mon lit et tombe à la renverse. Parce que je sais ce que je dois faire. J'ignore seulement comment le faire.

\* \* \*

BIEN QUE JE ne sache pas comment approcher Mick, je sais que j'ai besoin de lui poser quelques questions et qu'il y a des choses dont nous devons parler. Ça je le sais. Je ne veux pas le perdre, et je n'arrive pas à m'empêcher de penser que c'est déjà le cas. Il doit savoir que je n'ai pas pris la pilule. Il doit savoir que je veux n'importe quoi, du moment que c'est avec lui. Il est le facteur décisant. Il est ce dont j'ai besoin. Rien d'autre. Personne d'autre. Alors j'imagine que le premier pas va être de découvrir où il est aujourd'hui et quand je peux le voir. Je sais où il travaille, mais il serait mal venu de me présenter là-bas.

Je lui envoie un texto.

— Tu me manques déjà.

Des bulles se forment à l'écran, comme s'il était en train de taper. Puis elles disparaissent. Et elles réapparaissent. Quelle que soit la réponse à laquelle il pense, elle n'apparaît pas. Je range mon téléphone dans ma poche et je prends l'ascenseur pour descendre dans l'entrée de mon immeuble.



Je suis surprise en voyant Marcus dans l'entrée au lieu d'Henry.

— Bonjour, Madame Vasquez, dit-il.

— Bonjour, Marcus. Et s'il vous plait, je vous ai déjà dit de m'appeler Wren.

— Oui, Madame Vasquez, dit-il en souriant.

— Où est Henry ? demandé-je en regardant autour de moi comme s'il allait jaillir du ficus le plus proche.

— Oh, il est toujours à l'hôpital.

Il continue de travailler, frottant le sol de l'entrée, comme s'il ne venait pas de dire quelque chose d'important.

— Pourquoi Henry est-il à l'hôpital ? Quelqu'un me l'aurait certainement dit. Je sors mon téléphone de ma poche et je fais défiler tous mes textos. Pas un mot de qui que ce soit. Marcus ? le pressé-je quand je vois qu'il ne parle pas.

— Il a une pneumonie. Ça a commencé par une grippe, mais à son âge...  
Mon cœur galope dans ma poitrine.

— Est-ce qu'il va bien ?

— Il devrait s'en sortir. C'est juste qu'ils sont prudents. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, ils prévoyaient de le renvoyer chez lui d'ici quelques jours. Il sourit. Ils n'arrêtent pas d'essayer de le convaincre de prendre sa retraite, mais il dit qu'on l'enterrera plus vite qu'on ne le fera prendre sa retraite. Cet homme adore son travail, c'est évident.

— Merci, Marcus, réponds-je distraitement. Il me tient la porte et je sors dans la rue. Je porte une veste à capuche et un jean sombre, et j'ai mis des lunettes de soleil réfléchissantes et une casquette de baseball pour couvrir mes yeux. Je n'ai pas besoin de garde du corps pour aller à l'hôpital.

Je sors mon téléphone de ma poche et écrit un texto à toutes mes sœurs en même temps.

— Vous saviez qu'Henry est à l'hôpital ?

Elles sont toutes choquées. Je leur explique ce qu'on m'a dit et leur dis que je suis en route pour aller le voir. Elles me font promettre de leur dire comment il va.

Je traverse toute la ville et je vais directement dans sa chambre, une fois qu'on m'a indiqué où elle est. Je retire mes lunettes et ôte ma casquette de mes cheveux, les laissant tomber sur mes épaules. Je frappe doucement à la porte, et j'attends en silence que quelqu'un réponde, mais personne ne le fait. Je la pousse doucement et l'ouvre pour trouver Faith assise sur un fauteuil en

train de lire un livre. Ses jambes sont posées sur le bord du lit d'hôpital. Elle lève la tête vers moi et me sourit, la tête appuyée contre le dossier du fauteuil sur lequel elle est avachie.

— Coucou, dis-je doucement.

Henry dort. Il n'a pas l'air en grande forme. Il porte une robe d'hôpital et une canule nasale entre dans son nez pour lui apporter de l'oxygène.

- Comment est-il ? demandé-je.

Elle rit doucement.

— Il est méchant, voilà comment il est, murmure-t-elle. Il ronchonne qu'il veut rentrer chez lui depuis qu'il est arrivé ici.

Je m'approche plus près du lit.

— Est-ce qu'il va bien ?

— J'irais bien si Faith voulait bien rentrer et me laisser dormir, répond soudain Henry depuis son lit. Je sursaute et Faith rit.

— Je serai heureuse de rentrer, dès que tu seras debout et que tu pourras bouger, lui répond-elle. Alors tais-toi et repose-toi comme un bon patient.

Il glousse.

— Elle tient ça de moi.

Je me penche et embrasse son crâne dégarni.

— J'ignorais que vous étiez ici.

— Hé, dit-il en agitant la main. Vous étiez sur une mission très importante. Je ne voulais pas que vous en manquiez la moindre miette.

Ma mission est un échec. J'imagine que ça se voit sur mon visage.

— Oh oh, dit-il. Que signifie ce regard ?

Je hausse les épaules et m'assieds au bord du lit.

— Laissez-moi me débarrasser de Faith et nous pourrons parler, dit-il. Je hoche la tête. Faith ! crie-t-il.

Elle lève les yeux au ciel.

— Je suis assise juste là. À environ soixante centimètres de toi. Elle ne se lève pas. Elle se contente de bouger ses pieds. Je sais que tu me vois, lâche-t-elle.

— Tu n'as pas un mari auprès de qui retourner ? demande-t-il.

— Il survivra jusqu'à mon retour.

— Elle est restée ici toute la nuit, chaque nuit, me dit-il. Je n'arrête pas de lui dire de rentrer chez elle, mais elle est têtue. Elle tient ça de sa grand-mère.

Faith pouffe.

— Je t'ai dit que même si je rentrais à la maison, je ne pourrais pas dormir. Je me contenterais de m'allonger et de m'inquiéter. Je préfère être ici. Alors tais-toi et arrête de ronchonner, tu veux bien ?

Il rit, ce qui se transforme en une quinte de toux qui me fait peur. Faith se lève et lui tend un verre d'eau.

— Tu vois, dit-elle. Je te l'ai dit. Tu as besoin de moi. Admets-le.

— J'aurai toujours besoin de toi, Faith, dit-il. Mais tu devrais partir et laisser Wren me tenir compagnie pendant un petit moment.

— Je suis sûre que Wren a d'autres choses à faire.

— Non, réponds-je. Et c'est vrai. Mon appartement est vide, ma famille est occupée, et Mick... eh bien, il est parti. Je peux rester, ajouté-je. Tu devrais rentrer te reposer.

Elle commence à protester mais je l'arrête.

— Vraiment, ça ne me dérange pas. En fait, j'adorerais.

— Si tu en es sûre... répond-elle avec hésitation. Mais je vois déjà qu'elle énumère tout ce qu'elle aura à faire en rentrant chez elle. Elle commence à rassembler ses affaires.

Elle embrasse Henry sur le front et s'attarde sur sa main. Il lui tapote le côté du visage et elle attrape ses mains en riant.

— Merci de faire ça, Wren, dit-elle. Elle passe la porte et la referme délicatement derrière elle.

— Mon Dieu, j'adore cette petite, mais c'est une vraie mère poule, toujours en train de prendre soin de moi, de me dire de manger mes légumes, et de me reposer. Il s'arrange dans le lit et gémit. Ça fait des jours que j'essaie de m'en débarrasser.

— Elle vous aime.

— Et je l'aime aussi, mais parfois il faut laisser un peu de répit à un homme.

Henry s'arrête et me regarde.

— Pourquoi n'a-t-elle dit à personne que vous étiez ici ?

— Je lui ai demandé de ne pas le faire. La dernière chose dont j'ai envie est qu'on me traite comme un vieil homme malade.

— Mais, là vous êtes un vieil homme malade ? protesté-je.

— Je suis content que vous soyez là. Il faut qu'on parle.

— Je peux aller vous chercher quoi que ce soit ? demandé-je, soudain stressée, parce qu'il a ce regard qui dit qu'il va extirper toute la vérité de mon

âme.

Il secoue la tête.

— Vous êtes tombée amoureuse de lui, n'est-ce pas ? lance-t-il soudain.

Je regarde partout sauf vers lui, parce que je retiens férocement mes larmes.

— Oh, chérie, dit-il en prenant ma main. L'amour est censé faire un peu mal. C'est comme ça qu'on sait que c'est vrai. Si vous ne *ressentiez* rien, vous sauriez que vous *n'avez* rien.

— Il ne me parle même plus maintenant, lui avoué-je.

Il agite à nouveau la main en l'air.

— Si je devais compter toutes les fois où ma Nan a refusé de me parler, je devrais utiliser mes doigts, mes orteils, les poils de mon dos, et tous vos cheveux. Il attrape une mèche de mes cheveux et la fait rouler entre ses doigts. Elle était blonde, vous savez, quand je l'ai rencontrée. Elle était petite et fine. Elle aimait faire de longues balades parce qu'elle disait qu'elles lui éclaircissaient les idées. C'était une battante, jusqu'au bout. Mais, bon sang, quand cette femme était en colère, elle se bloquait plus qu'un boulon rouillé. Elle ne disait pas un mot. Mais j'ai toujours su qu'elle m'aimait. Je savais qu'elle me reparlerait, alors je traversais la tempête.

— J'aimerais que ça ne soit qu'une petite tempête. Bordel, je ne suis même pas sûre de ce que c'est.

Il désigne le placard de l'autre côté de la pièce.

— Regardez là-dedans et apportez-moi le livre, voulez-vous ? demande-t-il. Je fouille dans son petit placard jusqu'à ce que je trouve un carnet de notes en bas de la pile de ses affaires. Je le lui tends. J'ai demandé à Faith qu'elle m'apporte ça pour que je puisse le lire quand je n'ai rien à faire. Il l'ouvre et tourne les pages, en se léchant le pouce pour pouvoir les tourner plus vite. Il s'arrête à un paragraphe. Juste ici, dit-il. Il me tend le livre.

Je le prends et regarde la page. Une écriture manuscrite soignée et fluide la remplit.

— À qui est-ce ?

— C'était à ma Nan. Il me donne un petit coup. Allez-y. Lisez-le moi.

*CHER JOURNAL,*

*J'ai décidé que mon mari est un sale con.*

JE LÈVE la tête du livre quand Henry glousse.

— *J'étais un sale con, déclare-t-il. Continuez.*

CHER JOURNAL,

*J'ai décidé que mon mari est un sale con. Pourquoi, pourrais-tu me demander ? Eh bien, c'est simple. C'est un homme têtu, irritable, une vraie tête de cochon. Aujourd'hui, il nous a acheté des tickets pour aller voir un film, et il s'est arrangé pour que la voisine, Mme Barstow, garde les deux petits. Il sait que nous n'avons pas les moyens d'aller au cinéma. Mais il l'a fait quand même. Il est rentré du travail avec un air suffisant et je savais qu'il manigançait quelque chose. Nous n'avons même pas deux centimes à épargner et cet homme dépense le peu que nous avons pour acheter des tickets de cinéma.*

*Je lui ai dit très vite que je n'irai pas, et qu'il pouvait simplement y aller seul. Qu'a-t-il alors fait ? Il a emmené les enfants dans l'appartement de la voisine, et il est revenu et m'a embrassée si passionnément que j'en ai perdu mon souffle.*

— *Tu es toujours en colère contre moi ? m'a-t-il demandé quand je suis redescendue du nuage sur lequel je me trouvais.*

— *Furieuse, ai-je répondu, avec mes lèvres toujours collées contre les siennes.*

*Puis cet imbécile m'a embrassée à nouveau. Nous sommes allés au cinéma, et il a acheté du popcorn pendant que nous partagions un soda. Après cela, nous avons marché main dans la main dans la rue et il s'est arrêté et m'a embrassée sous un lampadaire. Je savais à ce moment que je devrais lui dire. Je savais à ce moment que je devrais lui dire pourquoi je ne voulais pas dépenser l'argent. Mais je n'ai pas pu. Il avait rendu cette nuit si parfaite.*

— *Je le sais déjà, a-t-il dit en repoussant une mèche de mon visage. Je l'ai regardé, avec la lumière du lampadaire qui formait un halo derrière lui, et il m'a dit qu'il savait déjà. On va s'en sortir, peu importe ce qui arrive, comme on l'a toujours fait, a-t-il dit.*

*Puis il a dit :*

— *Embrasse-moi, Nan. Parce que les baisers améliorent toujours les*

choses.

*Et il avait raison. Les baisers améliorent toujours les choses. Nous allons nous en sortir.*

JE LÈVE les yeux de la page, et je vois Henry qui me regarde intensément.

— Elle était enceinte, dis-je.

— Oui. Et nous étions tous deux fauchés comme les blés. Quand rien d'autre n'était certain, j'étais sûr à cent pour cent que je l'aimais de tout mon être. Du moment que vous savez cela, vous pouvez traverser n'importe quoi.

Je lâche un soupir.

— J'aimerais que ce soit aussi simple.

— Ça l'est. C'est aussi simple.

Il tourne les pages jusqu'à ce qu'il trouve celle qu'il veut entendre ensuite.

— Lisez celle-ci, dit-il.

*CHER JOURNAL,*

*Les saignements ont commencé après qu'Henry soit parti travailler. J'essayais de ne pas trop m'inquiéter, mais au fond, j'étais terrifiée. Et si quelque chose arrivait à ce bébé ? Au début, quand j'ai découvert que j'étais enceinte, je n'en voulais pas. Quel genre de personne pense ainsi ? Moi, apparemment. J'avais ce genre de pensées. Puis j'ai senti la première contraction.*

*J'ai amené les enfants chez Mme Barstow, et nous sommes allés chez le médecin. Il était trop tard. Peu importe à quel point je voulais m'accrocher à cette vie, elle m'avait déjà quittée. Je n'en voulais peut-être pas quand j'ai appris son existence, mais je la voulais plus que tout à cet instant. Malheureusement, le sort en a décidé autrement, et nous ne tiendrons jamais notre troisième enfant dans nos bras.*

*Le médecin a appelé Henry au travail, et il venu immédiatement. Mon cœur était en lambeaux quand Henry est entré dans la pièce. L'infirmière lui a parlé un moment, et je l'ai vu porter sa main à son cœur. Ses genoux semblaient trembler, et il a cherché une chaise pour se maintenir debout. Il est resté ainsi, les yeux fermés, à respirer profondément. Puis il a redressé le*

*dos, il est venu vers moi, et il m'a embrassée. Il m'a embrassée devant les médecins et les infirmières. Il m'a embrassée jusqu'à ce que mes orteils se plient et que la douleur soit remplacée par de l'amour.*

*Nous n'avons peut-être pas tenu cet enfant dans nos bras, mais nous le porterons toujours dans nos cœurs.*

JE LÈVE LA TÊTE, incapable de parler.

Henry essuie une larme qui coule sur sa joue.

— Parfois, tout ce que la vie nous donne, ce sont des emmerdes. Tout ce que l'on peut faire quand cela arrive est d'avancer les lèvres et d'embrasser quelqu'un.

Je ris doucement.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Vous deviez endurer votre propre douleur. Vous pensez être la première femme à avoir peur de la grossesse ? Il pouffe. Je peux vous assurer que c'est faux. Vous n'êtes pas non plus la première à perdre un bébé. Il me frotte le dos de la main. Pendant des années après, pendant le restant de ses jours, même après qu'Alzheimer lui ait volé tous ses souvenirs, vous auriez pu demander à ma Nan quel âge aurait ce bébé, et elle vous aurait répondu. Une mère n'oublie jamais. Jamais. Il tapote le dos de ma main. Vous n'oublierez jamais non plus, mais vous devez vous pardonner.

Je hoche la tête.

— Je crois que je suis fatiguée de pleurer.

— Alors arrêtez, répond-il.

Et aussi simplement que cela, j'arrête.

Il bâille.

— Je crois que je vais faire une sieste. Pourquoi ne pas vous installer ici et lire ? Il pousse le journal de Nan vers moi. Passez juste les détails croustillants, sinon je serai incapable de vous regarder dans les yeux demain. Il ricane, mais ses yeux se ferment déjà.

Je vais m'asseoir dans le fauteuil que Faith utilisait et je lève mes pieds pour les poser au bord du lit. Je commence à lire leur histoire d'amour épique. Je dis épique, car elle ne s'est jamais terminée, pas même quand elle est morte. Elle dure toujours actuellement. Il n'y avait pas de « détails croustillants ». Il n'y avait que de l'amour et de la dévotion, et énormément de baisers.





## WREN

**S**ur le chemin du retour, mon téléphone vibre dans ma poche. Je le sors et trouve un message de Friday.

FRIDAY : J'ai dessiné ton tatouage, si tu veux passer le voir.

Moi : Tu es là en ce moment ?

Friday : Oui. Passe au salon.

Moi : J'y serai dans quelques minutes.

JE DÉTESTE LE DIRE, mais j'espère que Ryan n'y sera pas. Je n'ai pas envie de parler au frère de Mick. Je l'aime, mais j'ai besoin d'un jour ou deux pour me préparer, pour élaborer un plan. Je ne prévois pas de laisser Mick s'éloigner de moi. C'est le seul plan que j'ai jusqu'ici. Je ne vais pas le perdre, même si je dois ravalier ma fierté et lui demander une seconde chance. Henry et moi sommes restés assis et avons discuté pendant des heures, et il a eu des paroles sages comme seul Henry peut en avoir. Si je ne le connaissais pas mieux, je dirais qu'il a joué à Cupidon tout ce temps, d'abord en faisant boire Mick, puis en interférant en permanence dans notre voyage.

Maintenant que j'y pense, je devrais probablement dire à Friday que je n'ai pas besoin du tatouage tout de suite, puisqu'il me faudra quelques semaines pour voir comment évoluent les choses. Je ne veux pas faire un tatouage pendant que je suis enceinte, ou que je risque d'être enceinte. Mais

une petite partie de moi veut toujours voir ce qu'elle a imaginé.

Je pousse la porte du salon de tatouage et je trouve les cinq frères Reed qui me dévisagent. Logan a Emily sur ses genoux, et ils écoutent Pete qui leur parle d'un garçon prénommé Gonzo, pendant que Sam retire l'emballage d'un cupcake. Emily tend la main et tente de le lui voler, et il fait semblant de lui mordre les doigts. Paul intervient, en prenant le cupcake à Sam et en maintenant sa paume contre le front de celui-ci pendant qu'il fait semblant de le jeter à la poubelle. Puis Paul le place dans les mains d'Emily. Elle le renifle exagérément, puis elle ouvre la bouche pour en prendre une bouchée et Matt arrive rapidement pour le lui voler. Il l'engouffre tout entier et parle la bouche pleine.

— Merci, marmonne-t-il, la bouche pleine de chocolat.

Emily se lève rapidement et Matt se retourne pour s'enfuir en courant. Elle saute sur son dos et il marche avec elle accrochée à lui comme un singe Velcro.

— Quelqu'un a vu Emily ? demande-t-il. Elle était là il y a une seconde. Il tourne en rond et les pieds d'Emily volent derrière elle. Elle le frappe sur l'épaule. Je crois qu'une mouche vient d'atterrir sur moi, dit-il.

Finalement, il regarde par-dessus son épaule et dit :

— Oh, te voilà. J'ai failli ne pas remarquer ta présence. Elle le serre fort et se laisse retomber au sol.

— Et toi tu étais mon préféré, marmonne-t-elle.

Il se penche et l'embrasse sur la joue, laissant une trace de chocolat. Elle l'essuie avec le revers de sa main.

— Beurk !

Sam va au fond de la pièce et revient avec des cupcakes. Il en a toute une boîte sous le bras.

— Tu en veux un, Wren ? demande-t-il en l'ouvrant. Les Reed sautent tous sur la boîte comme s'ils n'avaient pas mangé depuis des jours. Matt en prend deux, retire le papier de l'un d'eux, et se penche comme s'il allait le donner à Emily. Mais à la dernière minute, il tourne la tête et le fourre dans sa bouche.

Elle boude.

— Tu crains un max.

Il retire le papier du cupcake restant et le lui tend.

— Tiens, marmonne-t-il, la bouche pleine de chocolat. Pour toi.

Elle sourit et prend le cupcake, puis elle retourne sur les genoux de Logan

pour pouvoir le partager avec lui.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi, Wren ? demande Paul.

— Friday m'a appelée. Elle est ici ?

Il hoche la tête en direction du bureau.

— Merci. Tandis que j'avance, je cherche Ryan du regard. Soudain, il sort sa tête de derrière un rideau.

— *Qu'est-ce que tu fais ici ?* me demande-t-il en langue des signes.

Bon, bonjour à toi aussi.

— *Je suis juste venue voir Friday.*

Il retourne derrière le rideau, en le tirant bien jusqu'au bout, sans dire un autre mot. Je crois que je devine ce qu'il pense de moi.

À cet instant, Friday déboule de nulle part en se pavanant. Cette fois, elle est très glamour. Elle porte une minijupe et des bas résilles, et elle ressemble à un mannequin pin-up rétro avec un gros culot. Ses cheveux forment des bouclettes serrées, et ses cils sont longs et noirs. Elle porte des talons d'une hauteur vertigineuse. Je souris rien qu'en la voyant.

— Je suis contente que tu sois là, dit-elle.

— On peut parler une seconde ? demandé-je rapidement. Je jette un coup d'œil vers la première partie du salon où sont assis les Reed. Ils ne font pas attention à moi.

— Bien sûr. Elle me fait signe de la suivre vers l'arrière-boutique. Ses talons hauts font des bruits secs sur le sol. Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle quand nous sommes seules.

— Je ne peux pas me faire tatouer tout de suite, lâché-je.

— Oh... Elle penche la tête sur le côté et fronce les sourcils. Tout va bien ?

— Oh, oui, j'ai juste... Je regarde le plafond. J'ai juste besoin d'attendre quelques semaines. Ou neuf mois. Ou quelque chose comme ça.

— Oh ! s'écrie Friday. Les Reed se retournent vers nous et Friday me tire un peu plus loin. C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ? murmure-t-elle.

— Une bonne nouvelle, je crois.

Elle sourit.

— Eh bien, tant mieux. Je suis contente. Quoi qu'il advienne, je suis contente.

— Tu peux me le garder ? Quelques semaines, ou jusqu'à ce que je découvre ce qui va se passer ?

— Bien sûr. Tu veux le voir quand même ? Tu ne l'aimeras peut-être pas. Tu voudras peut-être le changer. Ça me laissera le temps de faire les retouches.

— J'adorerais le voir.

Friday lève un doigt.

— Juste un moment. Elle se dirige vers le rideau de Ryan et le secoue, puis elle passe derrière. Elle revient avec une feuille de papier. Elle la pose à plat sur la table devant nous. Et j'en ai le souffle coupé.



— COMMENT TU AS SU pour la chanson ? Je suis quasiment certaine de ne jamais lui en avoir parlé. Elle n’a jamais vu le mur de la chambre du bébé, non plus.

— Je ne savais pas. Je ne savais rien de tout cela. Elle grimace. Ce n’est pas moi qui ai dessiné ça, Wren.

Je suis confuse.

— Qui l’a fait ?

— Ryan l’a dessiné pour un autre client.

— Attends, dis-je. Elle n’allait certainement pas me donner un tatouage fait pour quelqu’un d’autre. Quoi ?

— Ryan l’a dessiné en se basant sur ce que lui a dit Mick.

Mes genoux faiblissent et je m’écroule sur une chaise.

— Mick a fait ça.

Bien sûr, Mick a fait ça. Les paroles sont fausses sur le tatouage. Il l’a faite écrire comme je la chante. De la mauvaise façon. Je pose mes doigts sur le croquis et trace le contour du cœur et des mots. Personne d’autre ne me connaît assez bien pour imaginer quelque chose comme ça. Je lève la tête.

- Je peux aller parler très rapidement à Ryan ? continué-je.

Avec une lueur dans le regard, elle répond :

— Je n’y vois pas d’inconvénient. Va secouer le rideau et regarde s’il te laisse entrer.

Une main sur chacune de mes épaules, elle me retourne et me pousse vers le rideau. C’est à ce moment que je remarque que tous les frères Reed me regardent, avec des sourires idiots. Emily me fait un grand sourire et me fait signe d’avancer.

Et soudain, je sais qui est le client de Ryan. Je ne secoue pas le rideau. Je l’ouvre. C’était idiot, parce que Ryan sursaute. Mick aussi. Mick est assis sur le fauteuil, et Ryan est derrière lui avec son pistolet à tatouage pressé contre l’épaule de Mick. Ryan lève le pistolet et déclare en langue des signes :

— *Tu es pile à l’heure. Nous venons de finir.*

Mick ne porte pas de t-shirt et me regarde, gêné.

— Wren ? demande-t-il. Qu’est-ce que tu fais ici ? Il regarde en arrière pour voir ce que fait Ryan.

— Quand as-tu fait cela ? Je lui montre la feuille de papier avec le tatouage.

Il soupire.

— Dès que tu m’as dit que tu en voulais un. J’ai demandé à Ryan de le dessiner pour toi. Il regarde Friday par-dessus mon épaule. Sans vouloir t’offenser, Friday.

— C’est bon, répond-elle.

— Je ne voulais pas te tomber dessus comme ça, dit-il. Je voulais... Il s’arrête et secoue la tête.

— Tu voulais quoi ?

— J’allais dire à Ryan de te donner le tatouage, pour que tu n’aies pas à me voir. Il regarde partout sauf vers moi.

— Tu penses que je n’ai pas envie de te voir ? demandé-je.

— Tu as envie de me voir ? demande-t-il d’une voix douce.

— Je t’ai envoyé un message pour te dire que tu me manquais.

Il hoche la tête. Un mouvement rapide et confus.

— Alors tu t’es fait tatouer ça sur l’épaule ? demandé-je.

Il hoche la tête.

— Je sais que cette chanson est à toi, mais elle est à moi aussi désormais. Je ne regarderai plus jamais un autre bébé sans entendre cette chanson dans ma tête. Alors j’ai pensé, pourquoi pas.

— Bon, c’est bien que quelqu’un l’ait, réponds-je.

— Quoi ? demande-t-il.

— Je l’adore carrément, mais je ne peux pas encore le porter. Pas avant de savoir.

— Savoir quoi ?

— Savoir si je suis enceinte ou non.

Friday s’avance et tire Ryan hors de la pièce, puis elle ferme le rideau derrière lui. Il fait semblant de protester, mais au final, elle le menace avec le talon de sa chaussure. Il lève les mains et sort de la zone à reculons.

— Je n’ai pas pris la pilule, lâché-je.

Mick se fige.

— Quoi ?

— Ce jour-là, dans le bus, je n’ai pas pris la pilule. Je l’ai jetée dans les toilettes. J’ai essayé de te le dire, mais tu étais en colère contre moi. Je prends une profonde inspiration tremblotante. C’est pour ça... C’est pour ça que tu étais en colère contre moi, n’est-ce pas ? Tu pensais que j’avais pris la pilule.

Il secoue la tête.

— Je n’étais pas en colère contre toi. J’étais blessé. J’ai eu l’impression

que quelqu'un m'avait laissé construire cette maison merveilleuse avant de la réduire en pièces.

— Je suis au courant pour Nicky, dis-je. De ce qui s'est passé.

— Une chose que je tiens à mettre au clair, c'est que je crois qu'une femme a le droit de choisir. C'est ton corps. C'était son corps. C'est juste que j'aurais aimé faire partie de la conversation. Mais je n'étais pas impliqué, je n'ai même pas été invité à être impliqué, et c'est à ce moment que j'ai su qu'entre Nicky et moi, ça ne marcherait jamais. Si on ne pouvait pas prendre une telle décision ensemble, nous n'irions jamais nulle part. La pilule a été dure à avaler.

— Je n'ai pas pris la pilule, Mick.

Il ricane nerveusement.

— J'ignore si ça devrait me faire peur ou me rendre heureux.

— Un peu des deux, peut-être. Je hausse les épaules. Du moins c'est ce que moi je ressens.

— Pourquoi tu ne l'as pas prise ?

— Honnêtement ? Parce que je voulais que le sort décide, du moment que tu allais le faire avec moi. Je le veux toujours.

— Et si tu n'es pas enceinte ? Que se passera-t-il après ?

Je fais un pas vers lui.

— Eh bien, je ne le serai pas. C'est tout.

— Et si tu l'es ?

— Alors ça m'ira aussi.

— Tu m'aimes ? demande-t-il. Parce que je t'aime à la folie.

Enfin, il se lève et se dirige vers moi. Il me regarde.

— Moi aussi je t'aime à la folie, réponds-je.

— Alors, il y a une chance que tu aies pu tomber enceinte ce jour-là.

Je hoche la tête, puis je m'approche de lui.

— Et il y a une chance que ça ne soit pas le cas.

Il repousse mes cheveux de mon front.

— J'imagine que je suis censé t'embrasser maintenant, dit-il.

Il recule la tête et me regarde par-dessus son nez.

— Qui a dit ça ?

— Henry l'a dit. Il m'a dit que quand la vie me donne des emmerdes, je devais avancer les lèvres et embrasser quelqu'un. C'est toi mon quelqu'un. Je prévois de t'embrasser pour le restant de mes jours, en particulier quand la vie sera dure.

Il se touche le front.

— C'est bien plus clair maintenant.

— Qu'est-ce qui est plus clair ?

— Henry m'a appelé il y a un petit moment et m'a dit : quand la vie vous donne des emmerdes, avancez les lèvres et embrassez quelqu'un. Je suis ton emmerde ? Ou ton quelqu'un ?

— Mon quelqu'un. Toujours. Et la seule personne avec qui j'ai envie de partager mes emmerdes.

Et finalement, je me lève sur la pointe des pieds et presse mes lèvres contre les siennes. Il me serre contre lui, passant sa main dans mes cheveux à la base de ma tête tout en tirant légèrement. Sa langue glisse contre la mienne. Tu veux rentrer à la maison avec moi ? demandé-je.

Il hoche la tête.

— Ryan vient de finir mon tatouage. Dis-moi de quoi il a l'air. Il se tourne pour que je puisse voir son épaule, et les paroles tatouées, et c'est tout simplement parfait.

— Je l'adore.

— Laisse-moi appeler Ryan pour qu'il termine, et nous pourrons partir. Il m'embrasse à nouveau, et cette fois, c'est un peu plus chaud.

Mick tire le rideau, et tous les Reed se dépêchent de faire comme s'ils n'étaient pas en train d'écouter. Ryan va appliquer des onguents sur le tatouage de Mick, et Friday m'enlace.

— Ça va ? demande-t-elle.

— Oui. Je crois que ça va marcher.

— Il faut juste un peu d'amour.

— Et un peu d'Henry.

Nous rions toutes les deux, puis Mick et moi quittons le salon de tatouage main dans la main.





## MICK

**R**yan avait un sourire niais. Je savais qu'il se passait quelque chose ; je ne savais simplement pas quoi. Puis Wren a repoussé le rideau, et j'ai eu l'impression que mes espoirs et mes rêves venaient de m'être livrés sur un plateau d'argent. Il était impossible que je la laisse sortir d'ici sans moi. Je l'ai su immédiatement.

Je prévoyais d'aller directement chez elle quand je quitterais le salon. J'avais besoin d'arranger les choses entre nous. Je ne pouvais simplement pas les laisser en suspens.

Et, bordel... quand elle m'a dit qu'elle n'avait pas pris cette pilule, mon amour pour elle a encore grandi. Ce n'est pas parce qu'elle n'avait pas pris la pilule. C'est parce qu'elle voulait me parler de prendre la pilule. C'est ce que je veux, les compromis qu'on fait dans une relation respectable. J'imagine que si elle tire, je pousse, et que si elle pousse, je tire, mais du moment que nous trouvons un terrain d'entente, tout devrait bien se passer.

Elle tient ma main pendant le cours trajet jusqu'à son appartement. Elle ne prononce pas un mot ; elle se contente de me regarder de temps en temps et de rougir.

Je tire sa main.

— À quoi tu penses ?

Elle secoue la tête.

— À rien, vraiment.

Je ris et tire à nouveau.

— Si, tu penses à quelque chose. À quoi ?

— Je pensais à cette unique fois... Elle s'arrête et secoue à nouveau la

tête.

— Cette unique fois, quoi ?

— Arrête. Rien. Elle pose ses mains sur ses joues et détourne le regard.

Je me penche près de son oreille.

— Tu penses à la fois où on a couché ensemble. Je lève les mains quand elle me fusille du regard. C'est bon. J'y pensais aussi, continué-je.

— Vraiment ? Elle fait cligner ses jolis yeux vers moi.

— J'y pense tout le temps. Chaque minute. Je baisse la main et ajuste mon engin, parce que rien que le fait d'en parler me fait bander. On peut finir cette conversation quand on arrivera dans ton appartement ? demandé-je.

Elle hoche la tête.

— Je pensais juste que... c'était incroyable.

Oh, mon Dieu.

— Oui. Je me râcle la gorge, parce que j'ai soudain l'impression que je ne peux pas parler sans avoir une voix rauque.

— Je pensais qu'on devrait peut-être recommencer, et aller un petit peu plus lentement cette fois. Elle se lèche les lèvres et baisse les yeux vers ma braguette.

— Tu penses qu'on devrait...peut-être...parler un peu ? Avant ? demandé-je. J'ai juste dit ça pour être gentil. C'est la dernière chose que j'ai envie de faire en ce moment.

— On pourrait si tu en as envie. Elle me regarde du coin de l'œil.

Un sourire se dessine au coin de mes lèvres.

— Ou alors on pourrait attendre... pour parler.

Elle sourit de toutes ses dents.

— On pourrait. Si tu en as envie.

— La dernière fois n'a pas duré très longtemps, admetts-je.

Aucun homme ne veut précipiter les choses, mais j'avais l'impression de l'avoir attendue toute ma vie.

— On pourrait aller un peu plus lentement la prochaine fois. Elle balance nos mains enlacées entre nous. Tu sais. Pour voir comment c'est. Soudain, elle pousse un cri de surprise, s'arrête de marcher, et me dévisage. Et si c'était nul ? dit-elle, les yeux brillants de gaieté.

— Impossible, réponds-je rapidement.

— Mais si ça l'était ? Et si c'était bizarre ?

— Tu veux dire plus bizarre que cette conversation ?

— Il y a plein de choses plus bizarres que cette conversation. Elle lève les

yeux au ciel. Nous sommes devant son immeuble. Quand nous entrons, Marcus regarde en direction du canapé de la zone d'attente. Son regard fait des va-et-vient entre le canapé et nous. Je vois quelqu'un se lever du canapé.

— Wren, dit-il en se levant et en fourrant ses mains dans ses poches.

— Shane, dit-elle. Cette fois, au lieu de me repousser, elle se glisse sous mon bras et passe le sien autour de ma taille. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'espérais qu'on pourrait parler.

— De quoi ? demande-t-elle d'une voix innocente, mais je la sens aussi raide qu'une planche contre moi.

— J'ai vu les tabloïds, et j'ai pensé... J'ai pensé qu'on devrait peut-être parler.

— De quoi ? demande-t-elle. Elle serre fermement le dos de mon t-shirt dans son poing.

— On peut parler seuls à seuls ? demande-t-il. Il me regarde, puis la regarde elle.

Elle lève les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Je pense, putain non, il ne peut pas parler à ma copine.

— Tu veux lui parler ? lui demandé-je.

Elle hausse les épaules.

— Je ne vois pas vraiment de raison de le faire. Et toi ?

J'embrasse son front, et une chaleur à laquelle je ne m'attendais pas se répand en moi.

Elle se retourne vers Shane.

— Je te présente mon petit-ami, Mick. Mick, je te présente Shane.

Je tends ma main, même si c'est la dernière chose que j'ai envie de faire.

— J'ai fait une erreur, lâche soudain Shane.

Elle serre encore plus mon t-shirt.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Kathy. C'était une erreur.

— Alors tu devrais la libérer, se dépêche de répondre Wren. Est-ce qu'elle sait que tu es ici ?

— Bien sûr que non.

— Libère-là, Shane, soupire-t-elle. Elle mérite mieux que ça.

Je suis d'accord. Même si le petit-ami de Wren l'a trompé avec elle, la femme mystérieuse mérite mieux que ça.

— Elle mérite quelqu'un qui l'aime, déclare Wren. Elle me regarde. Tout

le monde mérite quelqu'un qui peut l'aimer.

Il pouffe.

— Alors tu crois être amoureuse ? demande-t-il. De lui ?

Elle secoue la tête, et cela me surprend.

— Non, Shane. Je *sais* que je suis amoureuse de lui. Je ne le crois pas. Je le sais. Et tu connais la meilleure partie ? Je n'ai pas à m'inquiéter qu'il fourre sa bite ailleurs quand il n'est pas avec moi. Elle lève les yeux vers moi, un sourire aux lèvres. Mick, quand tu n'es pas avec moi, est-ce que je dois m'inquiéter que tu fourres ta bite quelque part ?

— Je ne fourre ma bite nulle part, dis-je en me penchant à son oreille. Honnêtement, je serais heureux de la fourrer où tu me le dis, du moment que c'est en toi.

Elle rit et se pelotonne contre mon torse.

— Tu es un amour.

— Eh bien, si j'avais su qu'il suffisait que je réserve ma bite pour toi... Je hausse les épaules et tente d'avoir l'air innocent.

— Tu es une putain de salope, lâche soudain Shane. Il s'approche de Wren, donc je la pousse derrière moi.

— C'est bon, dit Wren en s'accrochant à mon bras.

Ce n'est pas bon.

— Dis encore un truc sur elle, et tu vas passer le reste de la soirée à retirer des morceaux de trottoir de tes dents.

Shane joint les mains dans un geste de supplique.

— Est-ce que tu peux au moins faire en sorte qu'Emilio me reprenne dans la tournée ? demande-t-il à Wren.

Alors c'était ça.

— Il t'a viré ? demande Wren.

— Oui, dit-il en serrant les poings. Il m'a viré.

Elle le dévisage.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que j'ai fait quelque chose ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Parce que je te connais.

— J'ai raté les tests de dépistage de drogue. Et il y a eu... un petit accident avec une roadie. Mais elle a abandonné les poursuites.

Wren se fige.

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-sept ans, marmonne-t-il.

Et encore une fois, je le déteste à mort, encore plus qu'avant.

— Va pourrir en enfer, Shane, dit-elle puis elle me tire vers l'ascenseur. Je me retourne pour lui donner un avertissement, mais elle tire plus fort. Il n'en vaut pas la peine, dit-elle.

Elle a raison, il n'en vaut pas la peine, mais j'ai vraiment envie de lui mettre un coup de poing dans le pif.

— Je vais le raccompagner dehors, Madame Vasquez, dit Marcus.

— Merci, Marcus ! répond-elle quand les portes de l'ascenseur se ferment. Elle s'adosse contre le miroir de la paroi.

— Ça va ?

— Ça va. Elle me sourit. Le détester ne m'apporte rien. Rien du tout. Je me sens assez mal pour Kathy, par contre.

— Il veut te récupérer. Je ne peux pas le blâmer.

— Non, il veut récupérer son travail, il veut que je paye ses factures, et il veut sauter tout ce qui a un vagin.

Dans son appartement, elle se dirige vers le réfrigérateur et en sort un pot de glace. Je ne peux m'empêcher de me souvenir de cette première soirée. Elle prend une louche dans le tiroir, elle la plante dans la glace et la porte à ses lèvres. Puis elle la lèche lentement.

Une léchouille lente qui me fait directement bander.

— Quelque chose ne va pas ? demande-t-elle avec un sourire sournois.

Est-ce que je viens de gémir à voix haute ? On dirait bien que oui.

— Je suis très fier de la façon dont tu t'es occupée de lui.

— Je peux faire n'importe quoi à tes côtés.

Je tends la main et prends une bouchée dans sa louche.

— Moi aussi.

— Je t'aime.

— Moi aussi.

— Je n'ai envie de rien d'autre que de passer le reste de ma vie avec toi.

— Moi aussi.

— C'est tout ce que tu sais dire ? Elle parle, puis lèche sa louche, puis parle, puis lèche sa louche.

Je finis par lui prendre la louche.

— Je crois que tu devrais retirer tes vêtements.

— Maintenant ? demande-t-elle en haussant ses sourcils jusqu'à ses cheveux.

— Je n’imagine pas meilleur moment.

À ma grande surprise, elle passe son t-shirt par-dessus sa tête, retire ses chaussures, et descend son pantalon juste là, dans la cuisine.

— À ton tour, dit-elle. Elle reprend la louche et la lèche lentement.

Trois secondes plus tard, je suis nu devant elle, ma bite tendue devant moi comme pour essayer de l’atteindre. Elle se lèche les lèvres. Puis elle se met à genoux et me prend dans sa bouche.

Je gémiss et me penche pour poser mes mains sur le plan de travail, et elle me lèche le bout. Puis elle le gobe profondément, et je sais que je ne pourrai pas tenir très longtemps ainsi.

— Wren, protesté-je, mais à contrecœur, car c’est très agréable. Il faut que tu arrêtes.

Elle secoue la tête, les joues creusées tandis qu’elle tient mes cuisses avec ses mains pour m’avalier encore plus profondément.

— Ça suffit, dis-je. Elle n’écoute pas. Je recule, rompant ainsi sa succion, et elle bascule sur ses talons.

Je la relève rapidement et l’installe sur le plan de travail de la cuisine, puis je fais descendre sa petite culotte le long de ses jambes. Je veux voir ses tétons, donc je descends son soutien-gorge en dessous, et j’en prends un dans ma bouche. Ses mains tiennent l’arrière de ma tête, et ses doigts s’enfoncent dans mes cheveux.

— Un de ces jours, il faudra que nous fassions ça lentement. Ça te va si ce jour n’est pas aujourd’hui ? demandé-je contre son téton. Puis je mordille tandis qu’elle écarte les cuisses et me rapproche d’elle avec ses chevilles.

— Prends-moi vite et brutalement, murmure-t-elle juste à côté de mon oreille.

Je la tire pour que ses fesses soient sur le bord du plan de travail.

— Tu veux aller me chercher un préservatif ? demandé-je en m’apprêtant à m’enfoncer en elle. J’attends. Je peux toujours attendre.

Elle secoue la tête.

— Je suis partante. Si tu es partant, et que nous voulons les mêmes choses, alors non.

— Je suis partant, dis-je en m’enfonçant chez moi. Ses parois serrées se referment sur moi, et je sais que je vais jouir. Trop vite. Je ressors, malgré ses protestations, et j’embrasse son ventre, au-dessus du buisson que j’aime tant, et vers sa fente. Elle écarte les jambes pour laisser passer mes épaules. J’aime cette chatte, dis-je en léchant sa fente et en suçant son clitoris.

— J'aime ta bouche, répond-elle. En léchant lentement et en tirant rapidement, je l'amène près de l'orgasme, jusqu'à ce qu'elle s'accroche à mes cheveux et se tortille contre mon visage. Mick, s'écrie-t-elle. Je crois que je vais— Elle ferme les yeux quand le plaisir submerge son visage.

Ses parois se serrent fermement autour de mes doigts pendant qu'elle reste un instant en orbite juste avant de jouir.

— Allez, gémis-je. J'ai envie de te prendre. Jouis pour moi.

Je recourbe mes doigts, et soudain elle jouit. Elle presse mon visage contre sa chaleur, et je la laisse profiter de son orgasme en la léchant doucement, puis en ralentissant quand elle redescend, jusqu'à ce qu'elle soit chaude et souple sur le plan de travail.

Je me lève et d'un coup, je suis en elle.

— Je suis vraiment sensible maintenant, dit-elle.

— Je vais faire attention.

— Non, dit-elle en souriant. Prends-moi férocement.

Je me mets sur la pointe des pieds et la prends fort et rapidement contre le plan de travail, son cul entre mes mains tandis qu'elle jouit à nouveau, et ensuite seulement je la suis.

— Nous n'avons pas utilisé de préservatif, dit-elle en souriant quand je ramollis en elle. J'ai mal aux mollets à force d'être sur la pointe des pieds, mais j'ai envie de rester en elle aussi longtemps que possible. Finalement, mes jambes et ma bite se ramollissent. Je la soulève du plan de travail et la pose devant moi, nue à part un soutien-gorge d'où ressortent ses seins.

Je repousse ses cheveux de son visage.

— Advienne que pourra ? dis-je.

Elle sourit.

— Je ne sais pas. Je pourrais *peut-être* jouir à nouveau, répond-elle.

— Donne-moi cinq minutes et nous pourrons tester cette théorie. Je l'embrasse rapidement et attrape la louche. La glace est maintenant molle, mais je m'en fiche. Elle aussi.

— Ça fait déjà cinq minutes ? demandé-je trente secondes plus tard.

Elle lève la bouche de la louche.

— Je ne sais pas. Tu crois ? Elle sourit.

— Clairement, réponds-je en la portant dans la chambre, puis je lui montre à quel point cela peut être agréable quand on fait durer ça un peu plus longtemps.

Elle roule sur le dos et se colle contre moi, nue, en sueur, et parfaite.



— Veux-tu m'épouser ? demande-t-elle.

Je passe mes doigts entre les siens.

— Je vais y réfléchir.

Elle me donne une claque sur le torse et se prépare à se lever. Mais je l'attrape et la fait rouler sous moi, puis je l'embrasse à en perdre le souffle.

— Je crois que c'est moi qui suis censé poser cette question, déclaré-je. J'embrasse le bout de son nez. Pas toi.

— Tu veux t'y mettre, dans ce cas ? demande-t-elle en me souriant.

— Je dois d'abord demander à ton père. Je frotte mon nez le long du sien.

— OK, murmure-t-elle. Une larme coule sur son visage et glisse dans ses cheveux. Je l'attrape du bout des doigts.

— Pourquoi ces larmes ?

— C'est juste que je suis si heureuse.

Moi aussi. Je n'ai jamais réalisé à quel point être heureux pouvait rendre heureux.



## WREN

**N** *eu*f mois plus tard

MARTA EST ASSISE avec Mick et moi depuis une heure, depuis le début du travail. C'est une bénédiction pour moi. Alors que Mick est terrifié, elle est stoïque. Alors qu'il est perdu, elle a les idées claires. Alors que Mick est anxieux, elle est calme.

— Ça devrait commencer d'un moment à l'autre maintenant, déclare l'infirmière. On va bientôt vous demander de commencer à pousser. Elle se met au travail, en s'affairant pour préparer la salle.

— Je dois te dire quelque chose, *mija*, dit Marta, le visage près du mien tandis qu'elle serre ma main.

— Quoi ? demandé-je tandis qu'elle me regarde dans les yeux.

— Si ta mère était ici, elle serait si fière de toi, déclare-t-elle, et sa voix se casse. Je voulais simplement te dire ça. Si elle était là, elle serait si heureuse. Elle s'essuie les yeux.

— Ma mère *est* ici, réponds-je.

— Ta mère est toujours avec toi, rétorque-t-elle. Elle sourit. J'espère seulement que j'ai honoré sa mémoire. Je vais dans la salle d'attente, pour empêcher Emilio de creuser un trou dans le sol en faisant les cent pas, dit-elle en tapotant ma main.

Une autre contraction, et je ressens le besoin urgent de pousser.

— Marta !

Elle me regarde depuis le pas de la porte.

— Oui, *mija* ?

— J'ai besoin de ma mère, dis-je, alors qu'un sanglot frustré quitte mon corps.

— Je sais, chérie, répond-elle. Je ferais n'importe quoi si je pouvais te la redonner en ce moment.

— Non, clarifié-je. J'ai besoin de toi, Marta. J'ai besoin de ma mère. Reste, s'il te plait. J'ai besoin que ma mère me tienne la main. J'ai besoin que ma mère m'aide à endurer ça, parce que Mick est trop inquiet, trop excité. Trop... pas ma mère.

Elle retient ses larmes.

— Je vais rester. Elle reprend ma main. Je n'ai jamais essayé de prendre sa place, dit-elle. Sa main tremble.

— Elle avait sa place, et tu as la tienne. Et ta place est celle de ma mère, qui tient ma main, Marta.

Mick me sourit. Il hoche la tête. Il sait que Marta est ma mère, et je n'ai pas envie de déshonorer la mémoire de ma mère biologique, mais Marta a pris cette place dans ma vie. Elle m'a donné tout ce dont j'avais besoin depuis le jour où elle m'a rencontrée. Et j'ai envie de lui donner ça.

— Reste avec moi, répété-je.

— Jusqu'au bout, répond-elle.

— On est prêts à avoir un bébé ? demande l'infirmière au moment où le médecin entre dans la pièce.

Trente minutes plus tard, je tiens un petit paquet drapé de rose dans mes bras. Marta essuie la sueur sur mon front.

— Commençons à te nettoyer un peu. Après tes sœurs voudront entrer.

Mick plonge ses yeux dans les miens.

— En fait, Marta, dit-il, vous croyez que vous pourriez envoyer Henry en premier ? Nous aimerions lui parler.

— Je vais aller le chercher. Elle embrasse mon front, en s'y attardant plus que d'habitude. Je suis si fière de toi, murmure-t-elle. Puis elle va enlacer Mick. Et de toi aussi, ajoute-t-elle.

Il l'enlace à son tour, en riant.

Quand elle quitte la pièce, il vient s'asseoir à côté de moi.

— Je ne pensais pas que les choses pouvaient encore s'améliorer, dit-il. Mais ça a été le cas. Il sourit.

La porte s'ouvre et Henry entre dans la pièce. Il nous regarde tous les

trois et commence à rire.

— Marta m'a dit de venir. J'espérais que vous ne vous attendiez pas à ce que je le récupère pendant qu'il venait au monde.

— Non, réponds-je. Elle est bien là. Lavée et langée.

— Merci mon Dieu pour ces petits miracles.

Il s'avance et regarde notre fille. Elle a des cheveux noirs de jais comme Mick, et sa peau est rose et fripée. Ses yeux brillent à cause de la pommade qu'ils ont utilisée.

— Vous faites de beaux bébés, vous deux, dit Henry.

— Vous voulez la porter ? demandé-je.

— Il n'y a rien que j'aimerais plus que ça, répond-il. Il va s'asseoir sur le rocking-chair tout proche et tend les bras et Mick installe délicatement notre fille dans ses bras. Bon sang, c'est quelque chose, déclare Henry. Je suis impatient de tout lui apprendre de la vie. J'ai un million d'histoire avec ma Nan que je peux partager avec elle. C'était une histoire d'amour, c'est certain, dit-il en la scrutant.

— En parlant de Nan, dit Mick.

Henry lève enfin la tête.

— On essayait de trouver un nom... Mick laisse la phrase en suspens.

— Et on espérait que vous ne nous en voudriez pas si on lui donnait le prénom de votre femme, lancé-je.

Il regarde le bébé, et ses yeux se remplissent de larmes. Il n'essaie même pas de les retenir.

— Je crois que cela lui irait très bien, répond-il quand il retrouve enfin ses esprits. Ma Nan adorerait ça.

Je prends la main de Mick et la serre.

— Alors c'est décidé, dis-je.

Il me sourit.

— C'est décidé.

— C'est décidé, déclare Henry en berçant notre petite fille.

Bientôt, mes sœurs et Emilio, ainsi que les parents de Mick, n'y tiennent plus et ils entrent tous dans la pièce en même temps, se passant la petite Nan de l'un à l'autre, tandis que Henry la surveille comme une vieille mère poule. Les Reed viennent nous rendre visite le lendemain matin, et regarder ces grands hommes musclés et tatoués fondre devant un bébé... C'est incomparable.

Même Patsy vient nous rendre visite, et elle amène très brièvement les

enfants avec elle. Elle va très bien, et elle vient de retourner en ville il y a un mois. Sa mère a emménagé avec elle, et elle vit juste au bout de la rue, pour que Patsy ait le soutien dont elle a besoin. Les enfants sont beaux, bien habillés et heureux, et je ne pourrais pas être plus heureuse pour eux.

Quand ils sont tous partis, et que Mick me regarde comme il le fait, comme si je détenais les étoiles et la lune, je ne peux me retenir de me demander ce que j'ai fait pour mériter une telle chance. Je ne le saurai probablement jamais, mais il est clair que j'ai eu de la chance.

— Elle est carrément fabuleuse, n'est-ce pas ? demande Mick tandis que nous regardons tous les deux notre fille.

— Oui, réponds-je. Elle l'est. Elle l'est carrément.

Elle est mon bonbon au citron, mes rires, et tous mes espoirs et mes rêves. Et Mick l'est aussi.

Je commence à fredonner la chanson, et elle ouvre grand les yeux. Elle me regarde, et mon cœur est absolument inondé d'espoir. Et d'amour. Et de possibilités.

— Je suis contente que tu aies voulu être ma BFF, me dit doucement Mick.

— Moi aussi.



## AUTRES LIVRES DE TAMMY FALKNER

Grand, Tatoué, et Envoûtant  
Secrète, Sexy, et Spirituelle  
Calmement, Prudemment, Complètement  
Jalousie et Petits Caramels  
24 Heures  
La revanche de Reagan et la rupture des fiançailles d'Emily  
Un miracle pour Matt  
La promesse de Paul  
Sa dernière chance  
La belle mariée  
De zéro à l'infini  
Noël avec les Reed  
Passé recomposé  
Pendant qu'on attendait  
Tenir sa main  
Oui, toi  
Toujours, April  
Je suis partante